

SOMMAIRE

	Page
Éditorial	2
L'A.A.P.-O. a dix ans ...	6
Compte-rendus des conférences 1993	
Recherches récentes sur la ville antique de Nîmes (par Marc Célié et Martial Monteil)	12
Les gravures rupestres de la vallée des Merveilles (par Jean Abélanet)	19
Le site néolithique de Charavines (par Aimé Bocquet)	21
Notices de découvertes	
Prospections	24
Surveillances de travaux	34
Paléolithique, Néolithique et Ages des métaux	36
Antiquité	51
Moyen-Age et Temps Modernes	69
Informations diverses	
Restauration du dolmen dit Balma de Na Cristiana, à L'Albère	75
La tuile du Chapitre, à St Paul de Fenouillet	79
Soutenance de thèse	81
Compte-rendus de sorties	
Sallèles d'Aude et Béziers	82
Fenouillèdes	85
Programme des conférences pour 1994	90
Composition du bureau et du Conseil d'Administration	91

Illustration de couverture (dessin A. Vignaud) :
Assiette à marli du Néolithique moyen (Chasséen ancien)
provenant du gisement du Camp del Ginèbre à Caramany

ÉDITORIAL

L'ANNÉE 1993

A première vue, l'année 1993 a été bien remplie.

Notre **programme annuel de conférences** s'est déroulé sans problème : nous avons pu bénéficier d'un exposé très complet et de première main sur les recherches à Nîmes (Marc Célié et Martial Monteil), ou dans la circonscription Midi-Pyrénées (Marie-Geneviève Colin). La Vallée des Merveilles (Jean Abélanet) a bien mérité son nom ; quant à la conférence de Carole Rivencq sur l'art paléolithique, elle a eu l'immense mérite de nous rappeler que l'on ne voit vraiment que ce que l'on est préparé à voir. J'ai gardé pour la bonne bouche Charavines : les eaux du lac et aussi le patient travail d'Aimé Bocquet nous ont permis d'entrer comme jamais dans la vie quotidienne des gens du Néolithique. Les deux dernières séances enfin ont tenu toutes leurs promesses en nous livrant une moisson d'informations sur les recherches récentes dans le département. Je crois qu'on peut même dire qu'elles ont failli crouler sous leur richesse, la dernière notamment qui nous a valu trois heures de communications non stop. Peut-être aurait-il fallu procéder à des regroupements par thèmes : par exemple, le Néolithique, l'habitat durant la période romaine etc..., et occuper délibérément trois séances. On aurait eu ainsi plus d'unité dans les interventions et il aurait été possible d'avoir une discussion intéressante sans être pressés par le temps. C'est une suggestion que je fais pour l'an prochain si une telle abondance se retrouve. Cela demanderait toutefois une meilleure discipline des intervenants qui systématiquement boudent la première séance pour retarder le plus possible leur passage.

Nous avons prévu en juin une **sortie en Fenouillèdes**. Elle a eu lieu sous la conduite d'Yves Blaize. Elle nous a permis de découvrir dans des paysages magnifiques de nombreux vestiges médiévaux. On peut regretter toutefois qu'elle n'ait été suivie que d'une vingtaine de personnes.

La **sortie exceptionnelle à Sallèles d'Aude et à Béziers** a connu un plus grand succès. Prestige du car ou attrait plus grand des sites connus ? Les déplacements en voiture limitent les contacts individuels mais ils offrent l'avantage d'une grande souplesse. Il est possible de les multiplier à la demande. L'association Forum nous invite déjà à la découverte d'une autre partie du Fenouillèdes.

Je crois que nous avons eu le mérite cette année de serrer au plus près l'activité archéologique en organisant plus souvent des **visites de sites en cours de fouilles** : cet hiver, visite de l'exploitation agricole romaine du Petit Clos à Perpignan ; en mai, visite des chantiers sur le barrage de l'Agly ; en septembre, retour à Caramany pour les découvertes nouvelles. C'est une initiative à maintenir et à développer.

De même, l'Association a mis à la disposition de ses adhérents la **bibliothèque** qu'elle a patiemment constituée avec l'aide du Centre Etudes Préhistoriques Catalanes. Mme Arlette Terreaux en a terminé le classement informatisé selon les principes en usage au centre de Documentation de Lattes. La fréquentation est encore faible mais il s'agit là d'une oeuvre de longue haleine qui, d'ailleurs, s'intègre dans un cadre plus vaste : celui de l'animation progressive du dépôt de fouilles. Le contrat d'Arlette Terreaux étant terminé, nous allons devoir prendre des décisions en vue d'assurer la poursuite de son travail pour les nouvelles acquisitions et une ouverture régulière de la salle.

Nous avons en mai 1993 fêté **les 10 ans de l'A.A.P.O.**, occasion pour nous de faire un bilan, occasion aussi de nous retrouver tous ensemble. Nous étions plus de 100 au Caveau du Presbytère à Caramany, à lui seul ce nombre suffit à établir la bonne santé de l'association.

Ces différentes activités sont évoquées dans **le bulletin** qui offre ainsi un reflet fidèle de ce que nous sommes. Nous avons essayé cette année d'enrichir les illustrations en y introduisant pour la première fois quelques clichés. Si la qualité laisse un peu à désirer, cela tient à ce que les moyens financiers dont nous disposons limitent nos possibilités techniques. Avec un peu plus d'argent notre bulletin pourrait s'ouvrir plus largement vers l'extérieur.

Dans ce domaine, il faut signaler une heureuse initiative de la Direction Départementale de l'Équipement : **une journée de sensibilisation à l'archéologie** a été organisée à l'intention des cadres de cette administration. Elle s'est tenue à Bélesta, le 20 octobre dernier, sous la responsabilité de Jean Abélanet, avec aussi la participation de Yves

Blaise, Cyr Descamps, Jérôme Kotarba, Valérie Porra, Alain Vignaud et moi-même. Devant le succès de cette journée, il a été décidé de la renouveler en janvier. C'est une très heureuse chose que ceux qui ont la responsabilité d'aménager l'espace fasse un peu connaissance avec les différents types de sites qu'ils risquent de rencontrer.

Pour terminer, deux événements qui ont marqué cette année le Paysage Archéologique Catalan : le premier était attendu, il s'agit **des fouilles sur le barrage de l'Agly**. On peut dire d'ores et déjà qu'elles ont comblé, et au-delà, les espoirs que nous avons mis en elles. Les investissements de l'association pendant la prospection se trouvent ainsi largement récompensés. Il reste à présent à rassembler, comme il avait été prévu, toutes les études dans une publication exhaustive : une oeuvre de longue haleine .

Le deuxième est aussi une bonne nouvelle : il s'agit **du recrutement par l'A.F.A.N. de trois de nos amis**, Patrice Alessandri, Jérôme Kotarba et Alain Vignaud. Ils auront pour tâche d'exécuter les fouilles de sauvetage, au fur et à mesure des besoins. Une bonne opération pour la sauvegarde du patrimoine, une bonne opération pour l'emploi et une nouvelle raison d'aborder avec confiance l'année 1994.

Le Président
Jean -Pierre COMPS

L'A.A.P.-O. a dix ans....

FÊTÉS À CARAMANY, LES 10 ANS DE L'ASSOCIATION...

L'association archéologique des P-O est tout juste une adolescente : 10 ans tout ronds ! La pleine jeunesse ! Mais 10 ans ça se fête. Et où trouver meilleur endroit pour fêter ça que le site de Caramany où elle a fait la preuve de son efficacité, autant par les fructueuses opérations de prospection qu'elle y a menées que par les divers chantiers de fouille où s'activent nombre de ses membres ?

Pour célébrer cet anniversaire, rendez-vous avait donc été pris le dimanche 20 mai, et plus d'une centaine de personnes avaient répondu à l'invitation. Visite des principaux chantiers avec les explications documentées des responsables de la fouille : nécropole néolithique des Coudoumines, et habitat néolithique voisin par Alain Vignaud, avec présentation de tessons et de silex ; urnes à incinération de l'Age du fer, présentées par Valérie Porra ; vestiges des bâtiments d'une exploitation rurale de l'époque romaine, dont Jérôme Kotarba nous fit comprendre l'organisation et l'évolution dans le temps ; les participants purent admirer quelques-unes des céramiques exhumées et quelques magnifiques documents monétaires.

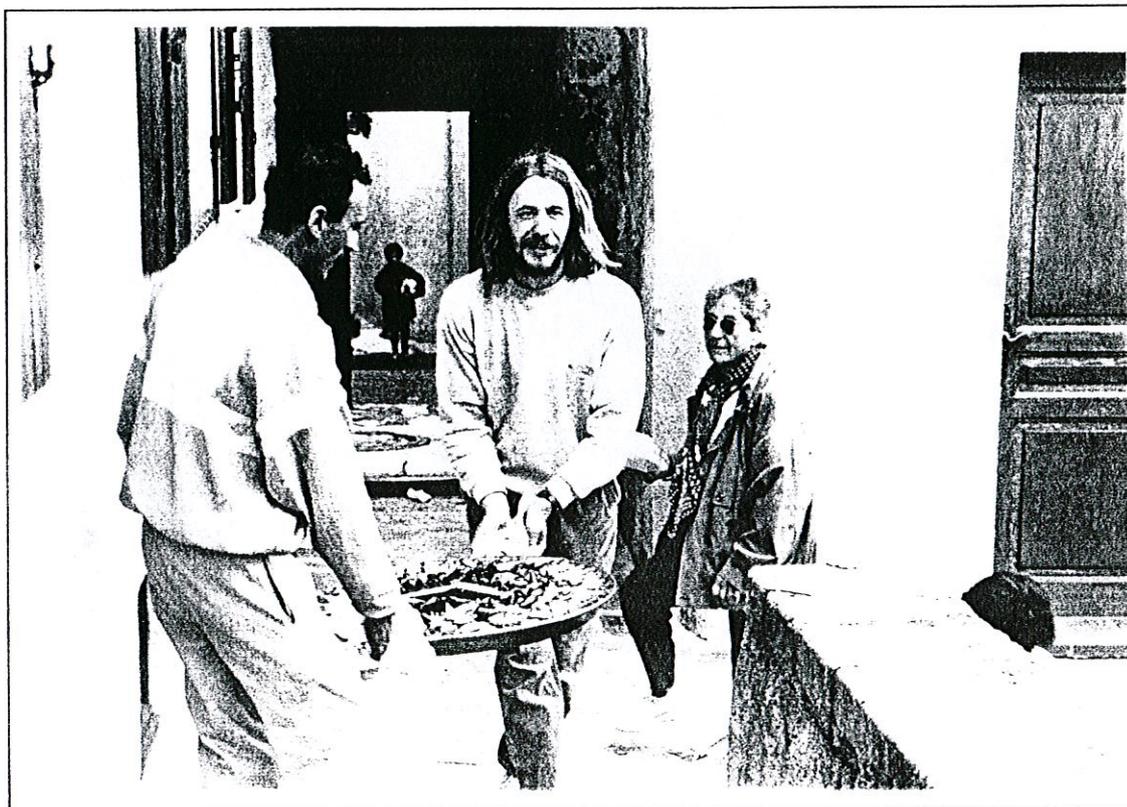
Les va-et-vient sur le terrain ayant consommé une bonne part des heures "antézénithales", et la fraîcheur du fond de l'air ayant déprimé les estomacs, il convenait de revenir à des nécessités plus prosaïques, mais tout aussi conviviales : direction le caveau du Presbytère !

Là, Jean-Pierre Comps nous fit encore patienter, le verre de vin doux à la main, et la poignée de cacahuètes à l'autre, et contribua à aiguïser les appétits par un solide discours de circonstance. Il faut dire que cela "valait le jus"! Il avait sous la main les autorités cantonales et municipales concernées au premier chef par nos travaux : le conseiller général, M. Antoine Sarda, et les maires de Caramany, d'Ansignan, de Cassagnes et de Trilla !

Après avoir entendu l'exposé des activités de l'association et des importants résultats obtenus sur le site de Caramany, les élus exprimèrent l'intérêt qu'ils portaient à la découverte et à l'étude de ce patrimoine local, et leurs encouragements à la poursuite de ces initiatives.

Verres pleins, puis verres vides, un toast concrétisa ces vœux oratoires : longue vie et prospérité à la jeune A.A.P.O. !

Pendant ces flots d'éloquence, des effluves appétissants venus des hauteurs commençaient à descendre et à se déployer dans la petite cour fermée du presbytère... Mais d'un oeil anxieux, on guettait le ciel qui virait à l'aigre de minute en minute... Mois de mai, joli mai, nous laisseras-tu, en paix, déguster la paëlla raffinée et mitonnée par le chef de l'Auberge du Grand Rocher ? Oui..., non..., oui !



Premier service... (cliché A. Pezin)

Les premières gouttes de pluie ne réussirent à faire évacuer les tables qu'une fois les lèvres purléchées, café et presse-café avalés !

Ce fut le signal de la dispersion. Rires et plaisanteries, qui avaient émaillé les conversations, prirent fin et l'on prit congé les uns des autres. Pourtant les plus courageux, essayant de se faufiler entre les gouttes, affrontèrent le vent glacial pour aller admirer le dolmen du Moulin, à Bélesta, magnifiquement restauré par Valérie Porra et son équipe, et visiter les ruines émouvantes de l'église préromane de Jonquerolles.

Jean ABÉLANET



Personnalités locales et dirigeants de l'A.A.P.O. (cliché A. Pezin)

Discours du Président

Mesdames et messieurs les élus, mesdames, messieurs, chers amis,
Au nom de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, je vous souhaite la bienvenue et vous remercie tous d'avoir fait l'ascension jusqu'à Caramany pour y fêter ce dixième anniversaire qui est en réalité le onzième - mais personne ne le répétera.

Je remercie aussi tout particulièrement la cave coopérative d'Ansignan et Caramany qui nous accueille ici et qui nous offrira tout à l'heure le vin accompagnant notre repas, vin dont nous connaissons tous ici, par expérience, l'excellence.

Permettez-moi de dédier cette fête à tous ceux qui ont contribué à créer et faire vivre notre association, depuis dix ans, et donc à vous tous qui êtes là, à tous nos amis de l'étranger, je veux dire de Montpellier, du Service Régional de l'Archéologie, à tous ceux qui ont disparu aussi et dont l'absence ici nous fait mal. Nous voudrions que cette fête de l'association soit la fête de famille de l'archéologie avec

ses vivants et ses morts, ses membres dévoués, ses oncles d'Amérique et ses parents pauvres, et puis aussi ses cousins éloignés qui boudent la table commune mais que l'on aime bien quand même.

Nous sommes la preuve qu'il y a place pour tous, nous sommes la preuve qu'il est possible de faire vivre l'archéologie, tous ensemble et amicalement. C'est là quelque chose dont on peut légitimement être fier dans ces temps d'individualisme forcené, et qu'il faut à tout prix préserver.

Depuis dix ans, l'A.A.P.O. a joué un rôle à la fois très modeste et très important.

Très modeste, parce qu'il n'a jamais été question de nous substituer à qui que ce soit : ni aux autorités administratives qui ont mission, dans le cadre des lois existantes, d'organiser la recherche archéologique et la conservation du patrimoine, ni aux chercheurs qui ont la responsabilité des chantiers. Pour être tout à fait clair, Annie Pezin, Valérie Porra, Jérôme Kotarba, Michel Martzluff, Alain Vignaud, qui ont fouillé ou qui fouillent ici, sont membres de l'association, et même du C.A., et même pour trois d'entre eux du bureau, mais en tant que responsables de chantier, ils agissent à titre individuel et avec des crédits qui leur sont propres. L'association, à part de très épisodiques et minimes subventions du Conseil Général, fonctionne avec l'argent de ses membres : vous le savez bien, vous qui avez payé votre cotisation... et le repas que nous allons prendre.

Dès le départ, nous avons clairement fixé le rôle que nous entendions donner à l'association : il s'agissait moins de **faire** que d'**animer**, il s'agissait en somme de **créer des conditions favorables à un bon développement de l'archéologie** et ensuite à chacun de jouer. Ce rôle a été à peu près tenu : l'A.A.P.O. est devenu un pôle de regroupement entre archéologues, entre professionnels et amateurs, entre chercheurs et grand public. Elle est devenue un pôle d'animation en organisant un cycle annuel de conférences, en organisant des excursions, en publiant un bulletin, en mettant en place des activités de liaison tournées vers l'extérieur, comme le colloque sur les voies romaines, comme la plaquette sur la voie domitienne, ou tournées vers la protection du patrimoine comme les stages ou les journées de prospection.

L'A.A.P.O. a contribué à créer dans ce département un climat favorable au développement de l'archéologie. Elle y a été aidée par une évolution générale des mentalités et un engagement plus résolu de l'État et des collectivités locales. Malgré tout, beaucoup reste à faire. Ce qui se passe ici, à l'occasion de la construction du barrage, est un exemple et des progrès accomplis et des problèmes qui restent à résoudre.

En juin 1988, il y aura bientôt 5 ans, nous étions réunis ici, en ce même lieu, et le verre à la main, à la suite de la 3e journée de prospection sur le site du barrage. Nous sommes heureux de voir que notre entreprise a abouti. Les efforts conjoints de tous ont permis de mener sur l'emprise de l'ouvrage une action exemplaire pour la connaissance du patrimoine : notre association a donc entrepris une prospection systématique des terrains ennoyés ; le Service Régional de l'Archéologie a pris en compte le résultat de ces travaux et engagé les procédures nécessaires ; le Conseil Général a dégagé les crédits indispensables ; les municipalités intéressées ont soutenu de leur mieux l'action sur le terrain. Et maintenant les archéologues sont à l'oeuvre. Il y a là toutes les raisons de se réjouir et de lever son verre à nouveau, ce que nous allons bientôt faire.

Ce qui s'est passé ici, ce qui se passe, nous intéresse à un autre titre : voici un terroir dont on ne connaît rien, un terroir quelconque, que nous n'avons pas choisi parce qu'il était particulièrement favorable, la recherche y fait apparaître des sites, montrant qu'il était habité à toutes les grandes périodes de l'histoire. Ce n'est pas Lucy, ce n'est pas la pyramide de Khéops, ce n'est pas le plus vieil européen, ce n'est pas le vase de Vix, ni les trophées de Pompée. Ce qui nous monte entre les mains, c'est quelque chose de beaucoup plus humble et peut-être plus essentiel, c'est la vie banale des gens sans histoire. Nous en trouvons des témoignages ici et là, là-bas, partout : comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

A côté de l'archéologie du superlatif et au superlatif (le plus ceci et le plus cela...) qui a joué et qui doit continuer à jouer un grand rôle, il y a l'archéologie du quotidien et au quotidien. Voilà le problème : comment gérer l'archéologie du quotidien ? Au siècle dernier, comme on voyait le monde bouger, on a inventé l'histoire et l'on s'est mis à écrire l'histoire. Comme c'était le siècle où tous les français s'initiaient à l'écriture, on a pensé que l'histoire s'écrivait exclusivement à partir des documents écrits et l'on a créé dans chaque département un Service Départemental des Archives chargé de conserver, à côté des documents prestigieux, l'énorme masse des documents écrits. Depuis, l'invention progressive de l'archéologie a montré que l'histoire s'écrit aussi avec les documents matériels les plus variés. Cela, tout le monde l'a bien compris mais on n'en a pas tiré encore les conclusions les plus évidentes : il faut mettre en place progressivement un système analogue à celui des archives. Si l'on veut rechercher systématiquement les sites, les protéger, les conserver quand c'est possible, les étudier si la destruction n'est pas évitable, il faut se doter d'un Service Départemental d'Archéologie comme on s'est doté d'un Service Départemental des Archives. L'heureuse conjonction de circonstances qui a abouti aux fouilles sur l'emprise du barrage n'est pas exceptionnelle, elle tend même à se

reproduire systématiquement mais il y a pourtant chaque année des sites qui disparaissent, sans avoir été étudiés et souvent même connus. Voilà le scandale : or le stock disponible n'est pas renouvelable. Que dirait-on si chaque année des pans entiers de nos archives disparaissaient ? Une gestion efficace ne peut être qu'une gestion de proximité et donc départementale, même si le contrôle se fait toujours au niveau de la région. Ce Service Départemental de l'Archéologie existe déjà dans certains départements, c'est la voie de l'avenir.

L'archéologie du quotidien pose aussi le problème de la destination des documents matériels exhumés. Avec l'aide du Service Régional de l'Archéologie, nous avons obtenu du Conseil Général que soit ouvert le dépôt départemental de fouilles. Le matériel y est conservé dans de bonnes conditions mais ce n'est pas un musée que l'on puisse visiter. La population, les élus voudraient souvent pouvoir exposer dans le cadre de la commune ce qui a été trouvé sur son sol. Mais il n'est pas possible ni souhaitable de multiplier les petits musées dans chaque canton, voire chaque commune, ni les scientifiques ni le public n'y trouveraient leur compte, sans parler des deniers publics. Voilà pourquoi nous plaçons pour la création d'un musée départemental, ayant vocation d'organiser des expositions tournantes visibles dans les communes qui en feraient la demande. C'est une proposition que nous faisons : en tous cas, il y a là un problème qu'il faudra bien un jour aborder en face.

Un Service Départemental de l'Archéologie, un musée départemental, c'est beaucoup d'argent ! Oui, mais c'est un investissement nécessaire : voyez le paradoxe : c'est au moment où l'énorme majorité de la population habite à la ville que l'on a le plus besoin de la campagne et c'est au moment où l'histoire s'emballe, où nous fonçons vers le futur, que le passé nous est le plus nécessaire. Le sol nous manque sous les pas, le passé est notre base stable qui nous permet d'avancer sans trembler vers l'avenir. Il nous permet d'injecter de la durée dans nos existences éphémères : quand tout bouge, d'une génération à l'autre et même d'une décennie à l'autre, quand les bases matérielles et spirituelles sont en perpétuel changement, il nous permet de prendre le recul nécessaire pour nous y retrouver et de juger les choses avec des critères autres que ceux de la rentabilité immédiate. Il nous permet de construire dans notre tête l'image de l'homme dont nous avons besoin pour continuer à fonctionner. C'est sans doute ce besoin qui jette les gens sur les chemins des musées ou des monuments, comme autrefois sur les chemins de Jérusalem ou de Saint-Jacques, et comme aujourd'hui sur le chemin de Caramany.

Jean-Pierre COMPS
Caramany, le 20 mai 1993

COMPTE RENDUS DE CONFÉRENCES

RECHERCHES RÉCENTES DANS LA VILLE DE NÎMES

par Marc CÉLIÉ et Martial MONTEIL

(grâce à leurs propres travaux ainsi qu'aux recherches de P. Poupet, L. Sauvage, L. Vidal, Y. Manniez, M.-L. Hervé, C. Pellecuer)

Le 16 janvier 1993, l'A.A.P.O. a accueilli, dans le cadre d'une conférence sur les nouvelles données archéologiques dans la ville de Nîmes, M. Célié, archéologue chargé de la ville, et M. Monteil, archéologue contractuel.

Les conférenciers ont présenté leurs résultats, fruit de 6 ans de recherche collective, en les articulant autour de sept grands thèmes : la ville préromaine et républicaine, la voie domitienne, l'enceinte augustéenne et les voies périphériques, l'habitat romain, le *forum*, la ville du Bas Empire à l'époque moderne et, enfin, le monde des morts.

1. De la ville préromaine à Auguste

Quelques données récentes viennent compléter l'image qu'on avait jusqu'à présent de la ville pré-romaine, dont les principales caractéristiques ont été largement développées par M. Py, à savoir :

- l'occupation sur l'*oppidum* (le Mont Cavalier) est attestée dès la fin du VIe s. av. J.-C. ;
- un changement dans le mode d'occupation des pentes intervient entre le milieu du IVe s. av. J.-C. et la fin du IIIe/début IIe s. (l'habitat glisse sans doute vers la plaine) ;
- les pentes sont à nouveau occupées dès le début du IIe s., avec une extension probable en plaine.

Au travers des résultats des fouilles de la place Jules Guesde (au sud des Jardins de la Fontaine), de la Médiathèque et de la Maison Carrée et, enfin, de Villa Roma, les principaux éléments à retenir sont les suivants :

- confirmation d'un habitat structuré en plaine dès le IIIe s. av. J.-C., sur une surface bien supérieure à celle présumée jusqu'à présent (Jules Guesde) (sols de terre battue avec plaque foyer au centre, murs avec solin de pierre lié à la terre et élévation en adobe) ;
- mise en évidence, à Jules Guesde, d'un système défensif de plaine dans la continuité de la courtine de la Tour Magne (IIIe s. av. J.-C.). Il s'agit d'un mur en pierre sèche très imposant (largeur moyenne de 1 m), longé de 2 grands fossés parallèles (7 à 8 m de largeur pour 3,5 m à 4 m de profondeur) ;
- évolution importante de la ville vers le milieu du Ier s. av. J.-C., avec la mise en place d'un réseau viaire organisé et l'apparition d'un habitat fortement marqué d'une certaine romanité (plan-techniques). Par exemple, à l'Ancien Théâtre et à la Maison Carrée, l'habitat s'organise de part et d'autre de deux rues parallèles, l'espace bâti se compose de plusieurs unités d'habitation et voit l'apparition des sols en dur ;

- à Villa Roma, un bâtiment à portique, daté du début du 1^{er} s. av. J.-C., marque un premier aménagement, à vocation culturelle, du sanctuaire de la Fontaine ;
- enfin, la ZAC des Halles, située en périphérie de la ville républicaine, a permis de mettre en évidence un paysage de terrasses cultivées et irriguées, daté du début du 1^{er} s. av. J.-C., sans doute aménagé par des colons romains.

2. Nîmes et la voie domitienne.

La voie domitienne, créée dans les toute premières années de la conquête, avait fait l'objet, il y a quelques années, d'un colloque ici même à Perpignan. A l'époque, les connaissances sur le passage de cette voie dans la ville de Nîmes étaient très limitées. Aujourd'hui, deux opérations récentes —Cadereau et Z.A.C. des Halles— ont permis de mettre au jour des tronçons de voie anciens et très bien structurés. Dans le premier cas, au Cadereau, la voie se présente comme un véritable talus créé artificiellement. Cette technique de voie surélevée est liée à la proximité immédiate d'un cours d'eau intermittent. Dans le deuxième cas, à la ZAC des Halles, la voie suit approximativement le tracé de l'actuelle rue Nationale et aboutit, vers l'ouest, à la porte d'Auguste. Elle se présente initialement sous la forme d'une vaste tranchée surcreusée de près d'un mètre par rapport aux sols de même époque. Elle est bordée de murs de terrasse et occupe une largeur moyenne d'une dizaine de mètres. Sa forme concave permet la régulation des eaux de surface et participe donc à la bonne tenue hydrique des sols des champs environnants.

Les caractéristiques communes de ces deux axes sont : leur datation calée autour des années 125-100 av. J.-C., l'importance des travaux que leur installation a nécessité, leur situation, à l'époque en pleine campagne et enfin, l'implantation postérieure, sur leur direction, de deux portes monumentales de l'enceinte augustéenne : la porte d'Auguste et la porte du Cadereau. Ces deux tronçons sont rattachables à la voie domitienne originelle qui se croisait alors aux environs immédiats de la Fontaine. Plus tard, à l'époque augustéenne, ces deux axes sont maintenus et la voie domitienne entre, à l'est, par la porte d'Auguste et ressort, vers l'ouest, par la porte du Cadereau.

3. Le tracé de l'enceinte augustéenne depuis le Cadereau jusqu'à l'amphithéâtre : nouveaux éléments

Pour ce qui est du plan de l'enceinte, les nouvelles données ne remettent aucunement en question le travail fourni et rigoureux de P. Varène, chercheur spécialiste de l'enceinte de Nîmes (qui vient d'ailleurs de publier une partie de ses travaux). Elles ne sont, le plus souvent, qu'une confirmation de ses hypothèses mais ont le mérite d'ajouter quelques mètres linéaires, non négligeables et précisément localisés, à un tracé global d'environ 6 km dont on ne connaît, avec certitude, que 1,5 km. Ajoutons que ces 6 km d'enceinte enserraient une surface urbaine de près de 220 ha, ce qui fait de Nîmes, une des plus grandes villes augustéennes de Gaule. L'opération du Cadereau a permis le relevé d'une porte monumentale, très épierrée mais qui s'avère cependant identique à la porte d'Auguste. Au Mail Romain, ainsi qu'à l'îlot Grill, on a pu mettre en évidence le tracé de la courtine, totalement épierrée, ainsi qu'une tour. Signalons, de plus, que la porte du Cadereau est totalement détruite au Ve s. ap. J.-C. alors que sur les deux autres sites, la courtine n'est récupérée qu'aux XIIIe/XIVe s.

D'autre part, plusieurs opérations liées à l'enceinte augustéenne ont permis de repérer des tronçons de voie qui suivent fidèlement et parallèlement le tracé des remparts, dont ils sont d'ailleurs contemporains, et ce aussi bien à l'intérieur de la ville qu'à l'extérieur. Il s'agit, dans tous les cas, de voies dont les surfaces de circulation sont empierrées et où le nombre important de réparations ou de réfections témoigne d'un souci permanent de maintien en bon état du système mais également d'une circulation intensive. Ce système viarie périurbain *intra et extra-muros* peut être restitué, avec quasi-certitude, entre le Cadereau et la place des Arènes. Il est possible, mais sans preuve irréfutable, de le poursuivre, à l'ouest jusqu'à la porte dite de Nages et, au nord-est jusqu'à la porte d'Auguste. On obtiendrait ainsi un double système périphérique reliant entre elles les portions ouest et est de la voie domitienne et toutes les portes sud de l'enceinte. Il fonctionnerait, tels nos actuels périphériques, comme axe de raccordement rapide entre les principales routes —n'ignorant que les voies de garrigues, sans doute moins fréquentées—, facilitant l'entrée dans la ville ou, au contraire, permettant d'en éviter le centre.

4. L'habitat.

De très nombreuses opérations avaient livré des traces d'habitat gallo-romain par le passé. Les nouvelles données, étroitement liées au phénomène de l'archéologie de sauvetage —moyens mis en oeuvre et surfaces d'investigation de plus en plus importants— permettent toutefois une lecture renouvelée pour l'habitat.

Concernant les techniques de construction :

- l'utilisation de l'adobe s'avère être presque systématique. Les briques de terre reposent sur un solin de pierres et moellons appareillés sur plusieurs assises, mais on retrouve toutefois des élévations en pierre pour la plupart des murs de façades et murs porteurs. A l'inverse, de nombreuses cloisons et murs rajoutés sont montés parfois uniquement en adobe. Le liant de terre est très répandu ;
- les enduits muraux sont largement utilisés sous forme de panneaux de peinture mais aussi de terre pour les pièces les plus modestes ;
- on retrouve dans les habitations les sols habituels pour cette période, mosaïque, terrazzo simple ou souvent décoré de motifs de croisettes, mais le sol de terre battu reste très répandu, même dans les parties "luxueuses" (résidentielles) ;
- les problèmes hydrauliques semblent parfaitement maîtrisés (réception des eaux de toiture, évacuation des eaux usées, aménagement de citernes, de puits (le plus courant) et alimentation par des tuyaux de plomb).

Concernant l'organisation générale intérieure de la maison, deux plans commencent à s'individualiser :

- le modèle indigène (Hespérides, Villa Roma partie haute) qui tend à regrouper plusieurs unités au profit d'un espace individuel beaucoup plus étendu en surface que précédemment mais qui garde une organisation intérieure un peu anarchique ;
- le modèle italique (ZAC des Halles - Villa Roma partie basse) avec un plan presque "standard" qui se caractérise par un ensemble de pièces qui ouvrent sur une galerie couverte (péristyle) ceinturant une cour intérieure toujours dotée d'un bassin (ou *impluvium*). La cour est précédée d'une entrée (couloir ou vestibule) qui ouvre sur des pièces latérales et sur la rue.

Ces différences sont-elles le reflet d'une évolution dans le temps avec deux modèles successifs, d'une hiérarchisation de l'espace (quartier bas résidentiels et quartiers hauts plus modestes du fait du problème d'alimentation en eau) ou d'une différenciation de classe sociale ?

Il apparaît que l'organisation générale des îlots d'habitation suit un plan d'urbanisme cohérent dans le secteur de plaine, alors que les secteurs de pente semblent imposer leurs contraintes topographiques et une trame viaire exclusivement liée à des problèmes de drainage.

D'autre part, l'inventaire des mosaïques donne une proportion de ce type de sol très importante dans le secteur de plaine, notamment aux abords des centres publics, donnant peut-être l'image de véritables quartiers résidentiels. Enfin, certains secteurs semblent inoccupés ou marqués par une évolution de l'habitat à partir d'une certaine cote NGF (environ 63 m). Approchons-nous comme sur Montaury d'une nouvelle limite d'extension de la ville ou bien cette cote, très proche de la cote d'arrivée de l'aqueduc et du *castellum* marque-t-elle les limites d'alimentation en eau courante ?

En conséquence, il est très difficile de définir aujourd'hui une hiérarchisation de l'espace dans la ville de Nîmes mais nous retiendrons trois idées fortes :

- l'adaptation systématique aux contraintes du sol ;
- une occupation préférentielle des zones de plaine et des bas de pente ;
- la confirmation d'un habitat empreint d'une forte romanité dès la période républicaine.

5. Le forum

Le dégagement extensif des abords de la Maison Carrée et les fouilles qui en découlèrent entre 1820 et 1840 ont permis de restituer les grandes lignes de l'organisation du sanctuaire. Le temple s'élevait au milieu d'un espace ouvert de plan quadrangulaire d'environ 2000 m², véritable plate-forme surélevée par rapport à la place du forum (trois escaliers d'accès) et très probablement par rapport au niveau des rues. Des portiques comportant une colonnade corinthienne en façade, cernent les côtés sud, est et ouest. A l'extrémité nord, face au temple, s'élevait un édifice de plan quadrangulaire relié, par son péristyle, aux portiques ouest et est qui cernent la place, et interprété comme la curie.

Les fouilles de 1991 ont à quelques détails près (dimensions, restitution...) confirmé cet aménagement mais ont démontré la présence d'un ensemble à vocation publique préexistant.

Cet ensemble occupe une emprise au sol délimitée, au sud par une rue, à l'ouest par un espace ouvert, une rue ou une place. Les limites nord et est, restent à ce jour hypothétiques. Il se compose d'un bâtiment organisé de part et d'autre d'un espace ouvrant sur la rue. Du côté ouest, une cour centrale de grande dimension est ceinturée par une galerie sous portique qui dessert au sud 5 pièces accolées. Du côté est, si l'on se fie aux quelques structures dégagées, une galerie sous portique ouvrirait non pas sur une cour, mais sur un espace central construit.

La rue, au sud, reçoit un nouvel empiérement et ses nombreuses ornières attestent sa fonction de voie carrossable. Elle est dotée d'un trottoir sous portique qui recouvre un égout dallé, au droit de l'alignement de façade des bâtiments.

L'aménagement de ce premier espace public fait suite à la suppression de l'habitat dans le dernier quart du 1er s. av. J.-C. Le peu d'éléments pour une réelle mise en service de cet ensemble (structures paraissant inachevées, absence de sols et réseau hydraulique peu présent) peut supposer une réalisation inachevée de ce projet, peut-être au profit de l'état suivant.

Celui-ci semble imposé par la construction de la Maison Carrée. La seule constante d'aménagement est caractérisée par le maintien de la rue au sud et l'emprise au sol du projet.

Le bâtiment interprété comme la curie est actuellement en cours d'étude et sa datation reste toujours imprécise même s'il apparaît logique, d'après l'organisation générale de l'ensemble, de l'attribuer au programme augustéen.

Quant aux portiques qui ferment la place sur ses quatre côtés, les fouilles ont montré une disposition originale au sud, imposée par le rattrapage de deux directions d'urbanisme différentes, avec la création d'un mur aveugle perpendiculaire aux portiques latéraux mais en aucun cas un troisième portique ouvrant sur le podium du temple comme cela était supposé jusqu'alors. Ce mur est doté d'une décoration de pilastres engagés et dessine une exèdre destinée à élargir l'espace de circulation à l'arrière du temple. A l'extrémité sud du portique ouest une base d'escalier de 4,50 m de largeur permet de localiser un nouvel accès à partir de la rue par une porte monumentale. Cet aménagement n'a pu être observé en symétrie sur le portique est.

D'une largeur définitive d'au moins 8 m, la rue empierrée, puis dallée, se superpose à un égout voûté monumental (2,40 x 1,30 m). Son portique ouvre sur un nouvel espace dallé à l'ouest, que l'on est tenté d'interpréter comme une place (absence d'ornières), recouvrant un égout de même conception et de pente sud/nord.

La date de construction de cet état, à l'extrême fin du 1er s. av. J.-C./tout début du 1er ap., confirme les études récentes sur la fonction et la chronologie de la Maison Carrée qui s'accordent pour y reconnaître un temple du culte impérial, dédié aux petits-fils d'Auguste vers 3-5 de notre ère.

Les fouilles réalisées à l'Ancien Théâtre en 1985 et 1987 ont permis, pour la phase attribuable au Haut Empire, la mise en évidence de deux édifices publics dont les architectures conservent la direction du bâti antérieur, direction nettement distincte de celle de la Maison Carrée.

On peut reconnaître les restes d'une puissante maçonnerie que l'on pourrait interpréter comme la "platée" d'un temple. Il serait précédé par une sorte d'avant-cour surélevée dont ne subsistait que la chape d'un sol en dur et un mur-bahut maçonné au tracé en baïonnette. Un massif d'escalier avec sa première marche permet de localiser le système d'accès. Malgré la mauvaise qualité de la mise en œuvre, des comparaisons peuvent être faites avec le dispositif d'accès de l'avant-cour de la Maison Carrée pour tenter une restitution.

Au nord, un autre ensemble n'est connu qu'à travers des murs de fondation, doté de 4 bases d'escalier d'une largeur de 4,50 m. Il faut y reconnaître soit une nouvelle avant-cour surélevée par rapport au niveau des rues, soit les fondations de 2 nouveaux bâtiments.

L'espace de circulation d'une largeur de 5 m qui les sépare pourrait correspondre à deux rues perpendiculaires malgré l'absence de tout aménagement spécifique.

Les niveaux d'abandon, soit la base du paléosol de la fin de l'antiquité, ont livré de très nombreux fragments ou éclats de pièces architectoniques (colonnes cannelées, chapiteaux corinthiens, statuaire de marbre...) qui permettent de se faire une idée des élévations et autorisent encore des rapprochements avec la Maison Carrée.

Cette étude qui concerne une surface d'environ 3 ha permet de beaucoup mieux appréhender l'organisation et l'évolution de la ville dans ce secteur.

La période augustéenne va voir une transformation radicale du secteur qu'il faut rattacher au nouveau programme d'urbanisme dont les lignes de force sont la construction de l'enceinte et l'aménagement des centres publics : *augusteum* à la Fontaine et *forum* entre autres.

Ce complexe monumental semble donc désormais occuper un espace beaucoup plus étendu qu'auparavant et ses limites tendent à se préciser.

La construction du temple, quelques années seulement après le début du projet, pourrait être d'ordre événementiel après la disparition accidentelle des fils adoptifs d'Auguste en 2 et 4 ap. J.-C., le temple dynastique leur étant dédié d'après l'inscription.

6. La ville du Bas Empire à l'époque moderne

Signalons tout de suite que nous n'en connaissons que très peu de choses. Depuis la découverte d'un tronçon de rempart tardif (mais mal daté) aux abords des Arènes, aucune structure construite postérieure au début du IIIe s. ap. J.-C. n'a été mise en évidence. Tous nos résultats concordent cependant pour signifier un important rétrécissement de la ville dès le milieu du IIe s. ap. J.-C. sans que l'on sache exactement où se reportent les nouveaux sites d'occupation. Cependant, la plupart de nos opérations ont été réalisées à l'extérieur de la zone dite "écusson médiéval" où se cantonne la ville au moins pour la fin du Moyen Age.

On peut, dès la fin du IIIe s. ap. J. -C., imaginer une ville qui se réduit de façon considérable, autour de points forts de l'urbanisme antique - amphithéâtre, porte d'Auguste, porte de France, Maison Carrée, chapitre cathédrale... -, conservés en élévation mais pérennisés dans de nouvelles fonctions.

A l'orée du XIe s., Nîmes apparaît comme un semis de regroupements modestes, distincts, principalement cantonnés au sein de l'enceinte augustéenne. En 1194, le comte Raymond de Toulouse confirme à la ville de Nîmes le droit de s'enclorre. Cette enceinte est aujourd'hui matérialisée par les boulevards de ceinture de la vieille ville. Notre connaissance de la ville médiévale reste très lacunaire à ce jour. Nous manquons encore une fois cruellement des données relatives à "l'écusson". Pourtant, quelques éléments ressortent des fouilles de l'Ancien Théâtre et de celles de la ZAC des Halles, situées en périphérie immédiate de la ville médiévale. Il s'agit, pour l'essentiel de documents qui attestent d'une revitalisation urbaine à la fin du XIIIe s. Citons :

- l'enceinte médiévale : datée de la fin du XIIIe/début du XIVe, qui est construite en petit appareil très proche de l'appareil de l'enceinte augustéenne. Elle fonctionne avec un fossé en eau de près de 10 m de large pour 5 m de profondeur ;
- la présence de moulins installés dans le fossé médiéval et datés des XIVe/XVe s. ;

- des peintures médiévales découvertes sur une façade non démolie : 6 blasons et une couronne végétale du XIVe s. ;

- une chapelle extra-muros de la fin du XIIIe s. et une petite nécropole associée.

La ville moderne a été appréhendée, du moins archéologiquement, dans le cadre de la fouille de la ZAC des Halles. La fouille se justifiait ici par la présence connue d'un canal évacuant les eaux de la Fontaine et d'ateliers de teinturiers sur ses abords. Nous avons principalement reconnu les sols de ces ateliers ainsi que leurs équipements (cuves et chaudières). Ces éléments au sol éclairent d'un jour nouveau les nombreuses données archivistiques qui existaient sur le sujet.

7. Le monde des morts

Aucune opération d'envergure n'a à ce jour permis l'exploitation d'une vaste nécropole nîmoise. Il est certain que celles-ci s'articulent, du moins pour l'époque romaine, le long des axes routiers et, principalement, le long de la *Via Domitia*. Les données nouvelles sont donc très ponctuelles :

- au Mail Romain : deux tombes des environs de 50 av. J.-C., placées dans l'angle d'un enclos funéraire, ont livré un abondant mobilier : vases, armes, offrandes alimentaires (poissons, mouton, porc, pigeon...) ;

- au Mas Verdier : le long de la voie domitienne en direction de Beaucaire. Découverte de tombes à inhumation du Bas Empire en cercueils de plomb ;

- au Mas Carbonnel : opération sur un petit complexe funéraire du Ier s. ap., en campagne. Mise en évidence d'une tombe à incinération, d'un ustrinum, d'une fosse avec les restes d'un repas funéraire...

LES GRAVURES RUPESTRES DE LA VALLÉE DES MERVEILLES

par Jean ABELANET

Cette conférence illustrée de nombreuses diapositives, a fait découvrir au fidèle public de l'A.A.P.O., un des sites majeurs de l'art rupestre pratiqué par les populations de l'Age du Bronze occidental.

La Vallée des Merveilles, à une centaine de kilomètres au nord de Nice, est un grandiose complexe glaciaire de lacs et de vallées, s'étageant au pied du Mont Bégo, entre 2000 et 2500 m d'altitude.

Les magnifiques surfaces de schiste polies et patinées par l'action des glaciers offraient un support naturel tout à fait attirant pour ces populations dont l'évolution culturelle les amenait aux abords de l'invention de l'écriture.

Par un percutage serré, c'est à dire par une percussion répétée, à l'aide d'un outil pointu, très probablement métallique, le graveur entamait la croûte superficielle patinée, de coloration allant de l'orange au rouge brun, faisant apparaître la teinte naturelle verte ou gris verdâtre de la roche, contraste qui donnait un relief particulier aux motifs gravés.

On estime à près de 100 000 les gravures disséminées autour du Mont Bégo qui semble avoir été le centre d'un véritable culte, aussi bien dans la Vallée des Merveilles qu'au Val Fontanalba et dans les autres vallées. Malgré cette abondance, il faut reconnaître que le répertoire des thèmes iconographiques est pauvre et peu varié. On peut le réduire à quatre catégories : les figurations animales, les figurations anthropomorphes, les motifs géométriques, les représentations d'armes.

Il n'existe pas de scènes composées.

1 Les figurations animales se réduisent en fait à la représentation d'une tête de boeuf, corps géométrique, rond ou carré ou trapézoïdal doté d'une paire de cornes de forme variable, arrondies en "U" ou ouvertes en "V", ou à angles droits, ou en forme de lyre ou sinueuses.

La signification d'un tel motif n'est pas douteuse car on en voit attelés à un araire (timon et joug étant représenté par 2 barres en croix, soc et mancherons par 2 petits traits opposés ; on a même parfois la représentation du laboureur marchant près de ses boeufs en tenant la charrue).

Ces signes cornus ou corniformes sont les plus abondants sur le site.

2 Les représentations humaines sont les moins nombreuses. Outre la représentation des laboureurs, on a parfois, au Val Fontanalba, de petits bonshommes brandissant au-dessus de leur tête d'impressionnantes hallebardes au manche démesuré. En revanche, les

rare représentations humaines connues au Val des Merveilles sont de première importance. D'abord une extraordinaire figure communément appelée "le Sorcier", qui donne la clef de la compréhension de cet ensemble rupestre. Situé sur une surface verticale regardant le pic, c'est un visage humain au rictus impressionnant dont les deux côtés se prolongent verticalement en deux bras aux mains ouvertes qui semblent brandir symétriquement deux courts poignards horizontaux.

Dans cette figure menaçante et terrible, comment ne pas voir la représentation du Dieu de l'orage, brandissant la foudre, connu dans les mythologies méditerranéennes ? Que cette montagne du Bégo, lieu de prédilection d'orages fantastiques, soit tout entière dédiée au Dieu du tonnerre, cela ressort de la multiplicité des symboles de "cornus" répétés en ex-voto sur ses flancs. Cela ressort également d'une autre gravure célèbre, dite "le Chef de Tribu". Sur une dalle isolée, on voit un grand personnage en pied, bras écartés et tête ronde sur un long cou : il semble vêtu d'une tunique étroite qui laisse apparaître son sexe et d'une sorte de pectoral rectangulaire, orné d'un signe cornu évident. Même les traits de son visage sont rendus par un petit signe cornu aux cornes en croissant. Un grand poignard semble fiché obliquement dans son crâne. Que ce personnage porte ostensiblement sur sa poitrine le signe sacré du dieu taureau n'est certainement pas gratuit : il pourrait s'agir d'un personnage important, grand prêtre ou sorcier voué au culte du dieu ; peut-être aussi d'une victime humaine désignée pour le sacrifice (à condition que ce poignard ne soit pas là fiché contre le crâne par hasard).

3 Motifs géométriques (rectangulaires ou circulaires) divisés en deux, trois ou davantage de cases ; la troisième catégorie est dite des "réticulés".

S'agit-il de motifs symboliques ou de représentations concrètes (champs, enclos, cabanes ?). On penche plutôt pour la seconde hypothèse.

4 On voit enfin, gravés sur les rochers, une profusion d'armes ou d'outils : poignards simples ou dotés d'une poignée, hallebardes emmanchées où sont souvent indiqués les rivets de fixation. Grâce à cette quatrième catégorie on a pu se faire une idée de l'époque où ces gravures ont été exécutées. La silhouette des poignards rappelle celle des poignards découverts en fouille dans le midi de la France et le nord de l'Italie, poignards de cuivre, plus souvent de bronze, datés de la période du Bronze ancien (vers 1800 av. J.C.). La hallebarde à rivets est également attestée aux premiers âges du métal. C'est certainement de cette époque que date la phase de pleine activité rupestre du site, avec peut-être quelques prolongations dans la période du Bronze moyen.

Seuls de puissants motifs religieux ont pu provoquer, dans un tel site, cette profusion de gravures. On peut penser à des ex-voto (armes personnelles représentant leur possesseur, têtes de bétail, champs, enclos) gravés sur les rochers par les paysans de l'Age du Bronze, montés de la vallée pour attirer sur eux-mêmes et sur leurs champs, la protection du Dieu-taureau auquel la montagne était consacrée.

LE SITE DE CHARAVINES

par Aimé BOCQUET

Le site de Charavines est situé à l'extrémité sud du lac de Paladru dans l'Isère. La fouille de ce gisement néolithique a débuté en 1972. Terminée en 1986, elle a été réalisée durant l'été par une équipe d'amateurs. Le Groupe de Recherche Sub-Aquatique de l'Isère formé par la plupart des personnes qui ont travaillé sur ce chantier n'a été créé qu'en 1980.

Ce gisement était connu depuis de nombreuses années, notamment par la présence de pieux dépassant de la vase de plusieurs dizaines de centimètres, et immergés sous 2,50 m d'eau. Certains d'entre eux ont même été cassés par des pêcheurs, les pieux détériorant leurs filets. La mise en place d'un projet d'aménagement portuaire devait déclencher sur ce site une fouille de sauvetage d'urgence. Ce gisement n'avait auparavant fait l'objet d'aucune intervention archéologique.

La fouille proprement dite, pour pallier à certaines nuisances occasionnées par le milieu sub-aquatique, dut faire appel à différentes techniques originales : ainsi, la visibilité dans ces bas-fonds vaseux étant très réduite (20 à 25 cm), un "écran propre" fut réalisé par projection d'eau claire entre le chercheur et l'objet à étudier. Pour l'ensemble des travaux archéologiques réalisés sur les diverses structures, aucun objet métallique ou autre n'a été employé. Les différentes opérations ont été effectuées à mains nues, cela pour ne pas détériorer les vestiges très fragilisés par leur long séjour sous l'eau.

Deux niveaux archéologiques correspondant à deux phases d'occupation ont été détectés. Ces niveaux sont séparés par une couche de craie lacustre.

La présence et la bonne conservation des pieux et poteaux a été très importante, sinon essentielle pour l'interprétation et la datation de ce gisement. Les différentes essences de bois employées ont permis de mettre en évidence certains secteurs de l'habitat au demeurant spécialisés : pieux en aulne à proximité immédiate du foyer (tournebroche, cheminée ?...), alors que l'ensemble des constructions est composé de pieux en sapin.

Des datations très fines ont pu être réalisées à partir de la dendrochronologie. Cette méthode de datation basée sur l'étude des cernes de croissance des arbres et arbustes est très performante quant à la date d'installation de l'occupation (correspondant en principe à la date d'abattage des arbres). En revanche, elle s'avère totalement inefficace quant à la date de fin de vie, d'abandon du site, qui reste de ce fait assez floue.

La première phase d'occupation, à partir de ces données a pu très précisément être mise en évidence. La deuxième phase fait apparaître l'emploi exclusif de bois blanc. Si cette originalité a permis de bien écarter cette seconde phase, par contre, aucune datation par dendrochronologie n'a pu être proposée à partir de ces essences, la composition de ces bois sans cernes rendant cette opération impossible.

Le plan général de l'ensemble offre un foisonnement de 1800 points matérialisant l'emplacement de pieux ou poteaux. Ces derniers définissent 6 aménagements rectangulaires représentant des habitats ou structures associées à l'économie (greniers, remises..) ainsi que des alignements périphériques se rapportant à des palissades.

L'installation et l'évolution de ces habitats, toujours grâce à la dendrochronologie a pu être suivie d'année en année. Ainsi les premières réparations ont eu lieu la 6e année. La 9e année, une grande cabane a été scindée en deux parties inégales. Cette nouvelle disposition provenant sans doute d'un agrandissement de la communauté ou de la famille ("mariage" d'un enfant avec création d'un nouveau foyer ?) a ménagé par cette division une petite ruelle.

En un hiver plus de 150 pieux sont abattus. L'ensemble compte à présent de 7 à 8 maisons et 2 greniers, le tout entouré d'une palissade. A partir de la 22e année d'existence, on n'observe plus de traces d'abattage d'arbres ce qui laisse supposer qu'à partir de cette date ou quelques années après, le village est abandonné. Une seule cabane subsiste et continue à vivre.

La cause de cet abandon, qui n'a pu être mise en évidence, pourrait être liée à une variation du niveau du lac. Que ce niveau se soit stabilisé ou soit revenu à la même altitude, on observe ensuite une reprise des constructions et des activités sur le site. Il est fort probable que cette réinstallation est due au retour de tout ou partie des anciens habitants. Sans atteindre l'importance de la première phase, l'occupation est attestée dans 6 constructions. Malheureusement ces dernières ayant été réalisées à partir de bois blanc, aucune datation n'a pu être proposée.

Si de nombreux gisements lacustres ont été explorés en Suisse (lac de Neuchâtel, lac Léman...), le site de Charavines reste l'un des rares habitats installé en milieu palustre, fouillé en France.

Ces opérations sont très intéressantes, l'ambiance aquatique permettant la conservation des matières organiques. Outre la présence des pieux et poteaux ayant permis de dater et de suivre précisément l'évolution de cet habitat groupé, de nombreux objets ont été retrouvés : cuillères, manches de haches en pierre polie, liens, travaux de vannerie, mais également tissus ; en fait tout un ensemble de documents très rarement conservés en fouille "terrestre" et qui nous permettent de connaître plus précisément le cadre et le mode de vie de ces populations du Néolithique.

A. Vignaud

NOTICES

PROSPECTIONS

Commune : RIVESALTES

Site : Moulin à Soufre (Moli nou).

Type d'intervention : Prospection de surface

Responsable : Jean ABELANET

Définition du site et datation : Gisement du Paléolithique

Résultats :

Dans les années 1969-1970, avaient été recueillis sur ce site une dizaine de quartz taillés, confiés à J. Collina-Girard pour étude et attribués par lui à la terrasse de la Llabanère, datée de la glaciation du Mindel. Une prospection récente a montré une concentration remarquable de pièces, témoignage d'un campement de chasseurs paléolithiques assez prolongé.

Décompte du matériel :

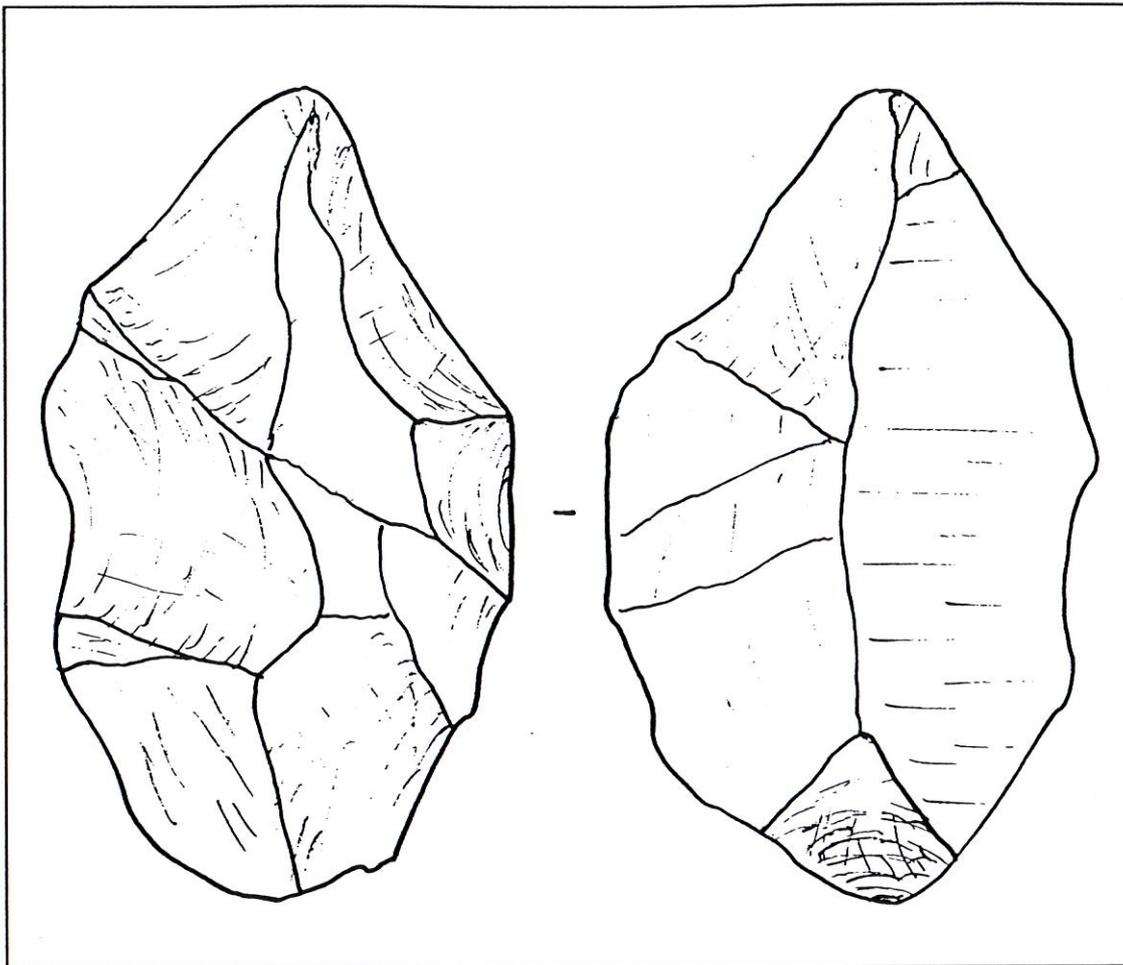
- 25 choppers (galets à tranchant dégagé par quelques enlèvements uni-directionnels), souvent très stéréotypés, obtenus par trois ou quatre enlèvements dégageant un tranchant frontal ou latéral ;

- 28 chopping-tools; 8 épannelés (le galet a été aminci sur une face par des enlèvements plats centripètes : J. Collina-Girard parle de "bifaces uni faces"); 6 bifaces, plus ou moins bien venus, la plupart de petite taille (sortes de chopping-tools passant au biface partiel et pointe dégagée) ;

- 6 boules polyédriques ou nucléus globuleux.

Indice supplémentaire d'un stationnement prolongé des nomades paléolithiques : de nombreux résidus de taille ont été recueillis, dont plus de 30 éclats montrant un bulbe de percussion.

Tout ce matériel est en quartz ; mais, fait exceptionnel sur les terrasses du Roussillon, deux pièces en silex ont été recueillies, silex évidemment altéré, à patine légèrement jaunâtre : un éclat à bulbe et un nucléus ou boule polyédrique, obtenue par des enlèvements abrupts sur le pourtour. Une pièce identique, encore mieux élaborée, quoique en quartz, peut être assimilée à un nucléus de technique levallois et démontre une grande habileté dans le débitage du quartz, matériau pourtant beaucoup plus ingrat à exploiter que le silex.



Rivesaltes - Moulin à Soufre
Biface partiel en quartz (dessin J. Abelanet)

Le matériel recueilli présente des différences de patine : quelques choppers et chopping-tools ont une patine prononcée, orange ou ocre, et une éolisation identique à celle qui affecte les galets de la terrasse de la Llabanère ; les autres outils offrent une patine claire et souvent les marques d'une usure par l'eau, plutôt qu'une usure éolienne.

Or le site est coté, sur la carte I.G.N. à l'altitude de 30 m, altitude identique à celle de la rive gauche de l'Agly, rapportée, par le même auteur à la glaciation du Riss. Nous sommes donc sur une terrasse postérieure à celle de la Llabanère. Entre le niveau de la Llabanère et celui du Moulin à Soufre, on observe une légère déclivité vers le nord, en direction du ruisseau de la Llobère (petit affluent de la rive droite de l'Agly) ; à la base de cette pente, une concentration de galets de taille et de coloration variées, galets souvent cassés, dont les fractures ont été postérieurement reprises par l'action de la Llobère ou de l'Agly ; après entraînement des sables et limons plus légers, ces éléments caillouteux ont été abandonnés sur le niveau inférieur après avoir subi

un certain concassage. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer, parmi ces témoins de la terrasse ancienne, quelques outils à patine ancienne et éolisés, mêlés à l'abondant outillage à patine claire, datables d'une phase plus récente. En confirmation de cette explication, il faut noter, sur beaucoup de pièces de cette seconde série, une nette usure par l'eau et parfois un léger encroûtement calcaire, propre au bassin calcaire de l'Agly, qui ne s'observe jamais sur les galets des terrasses quaternaires de la Llabanère, aux sols nettement plus acides.

Toutes ces observations permettent de rapporter le site du Moulin à Soufre à la glaciation du Riss, entre 300 000 et 120 000 ans (estimation d' H. de Lumley), ce que ne contredit pas l'aspect relativement élaboré de l'outillage, la présence de bifaces et l'apparition de la technique levallois (Acheuléen?).

Commune : ESPIRA DE L'AGLY

Site : La Julieta

Type d'intervention : Prospection méthodique

Responsable : Jean ABELANET

Définition du site et datation : Gisement de plein air paléolithique

Résultats :

Le site s'inscrit dans un ensemble qui s'étend sur près de 2 km, entre la rive droite du Roboul et les premières pentes des Corbières et qui s'apparente plutôt à un vaste atelier de taille (les artefacts sont assez dispersés) qu'à un vrai site d'habitat. Les argiles rouges de cette région contiennent, en effet, du silex naturel de très mauvaise qualité, se présentant en plaques irrégulières, faillées et vacuolées. La présence de ce silex paraît être restée ignorée des divers géologues de la région.

Les hommes préhistoriques ont fréquenté ce territoire à la recherche de matière première pour leurs outils : on remarque beaucoup de blocs ne portant qu'un ou deux enlèvements, comme si l'artisan avait voulu s'assurer de la qualité de son matériau.

L'outillage est très fruste : des tranchants dégagant parfois un bec à encoches quelquefois retouchées; des racloirs grossiers, à enlèvements abrupts ; beaucoup d'éclats de taille, marqués d'un bulbe de percussion; quelques éclats présentent un talon à facettes, ce qui indique la pratique de la technique levallois ; quelques petits nucléus globuleux, rarement à enlèvements lamellaires ; un petit burin sur encoche retouchée ne paraît pas appartenir au même horizon culturel, mais à une période plus récente.

Des silex craquelés et brûlés attestant l'usage du feu.

Parfois apparaissent sur le site quelques outils en quartz : il s'agit principalement d'éclats, portant des traces d'utilisation, éclats très plats, de belle venue, comme si ces hommes étaient plus habiles à

tailler le quartz que ce mauvais silex. En quartz également un chopping-tool, sur un galet à cortex légèrement rosé.

Le quartz utilisé, tiré de galets à patine rosée ou légèrement jaunâtre, est, de toute évidence, étranger à l'environnement géologique du site et ne peut avoir été récolté que sur les terrasses quaternaires de la plaine.

Les faibles caractéristiques du matériel lithique, ajoutées à l'absence de restes osseux et de faune, rendent difficile une appréciation chronologique. La présence répétée de cupules de gel sur certaines surfaces taillées permet d'imaginer qu'elles ont subi un froid intensif et qu'il faut envisager une période antérieure à la dernière glaciation : Moustérien ancien ou Acheuléen final ?

Commune : CORNEILLA DE LA RIVIÈRE

Site : Les Porganes

Type d'intervention : Prospection de surface

Responsable : Jean ABELANET

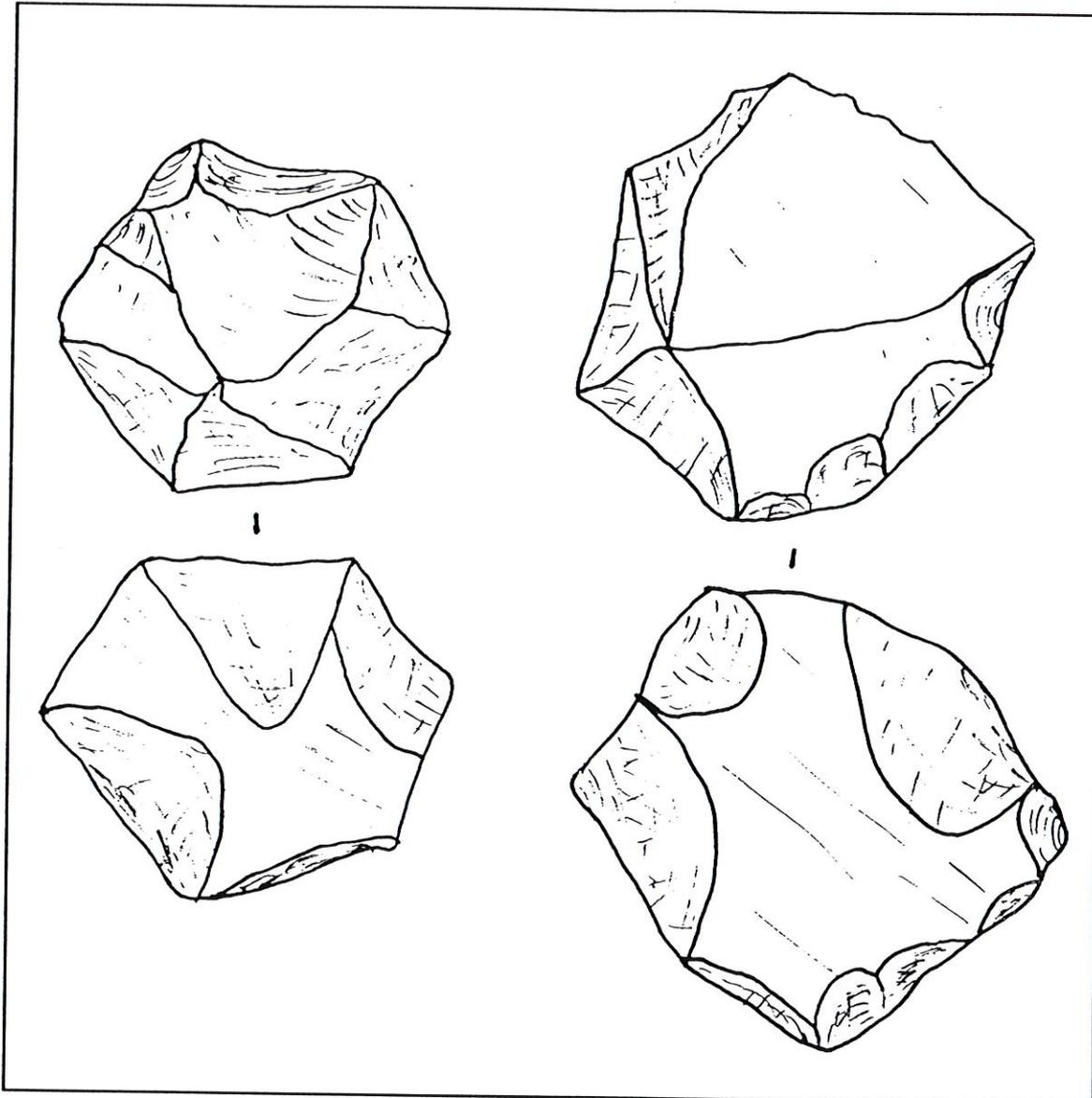
Définition du site et datation : Gisement du Paléolithique inférieur

Résultats :

Un petit lot de quartz taillés ont été recueillis sur une très haute terrasse de la Tet datable des débuts du Quaternaire (Villafranchien, selon Jacques Collina-Girard, qui a étudié les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires du Roussillon).

Au lieu dit Les Porganes, c'est une nappe d'alluvions anciennes au contact du substrat schisteux, sous la montagne de Força Real, au nord de Corneilla : l'altitude absolue est de 180 m, alors que le niveau du lit actuel de la Tet est coté à 90 m entre Corneilla et Saint-Féliu d'Amont ; il s'agit donc de la plus haute terrasse à 100 ou 90 m. Cette terrasse est estimée s'être formée vers 1.200 000 ans (selon H. de Lumley).

Les outils taillés récoltés sur ces alluvions, 3 chopping-tools (galets décortiqués par des enlèvements bidirectionnels) et un éclat épais formant pointe, montrent une éolisation assez prononcée (usure des arêtes de taille par le vent chargé de sable) et une patine à coloration rouge orangé qui caractérise les alluvions de cette terrasse : ils seraient donc contemporains du dépôt de ces alluvions. Ce seraient les plus vieux outils taillés du Roussillon.



Corneilla-la-Rivière - Les Porganes
Chopping-tools en quartz (dessin J. Abelanet)

Commune : PORT- VENDRES

Site : Anse Sainte-Catherine

Type d'intervention : Prospections sous-marines en vue d'établir une cartographie sur d'éventuels gisements

Responsable : Cyr DESCAMPS,
maître de conférences à l'Université de Perpignan

Définition du site et datation : Gisements sous-marins

Équipe de fouilles : Marie-Pierre BORIES, Xavier CLERC, François GUTIERREZ, Marie-Thérèse JOSTE, Paul JOSTE, Jean-Charles RIBES, Michel SALVAT, Jean SICRE, Lydie VALCKE, Ghislaine VAYSSE.

Matériel utilisé : Zodiac Mark II Futura avec moteur Evinrude 25 CV, Sillinger avec moteur Johnson 25 CV, Suceuse-dévaseuse à eau actionnée par motopompe Honda WB30, Appareil de photo Nikkonos 5 avec objectifs 20 et 35 mm, équipements personnels de plongée.

Résultats :

En 1988, deux plongeurs perpignanais, André Gil et Yves Crovatto, ont déclaré et déposé trois amphores à fond plat et un grand *pelves* en trois fragments provenant de fonds situés face à l'anse Sainte-Catherine, dans la baie de Paulille, au sud du cap Béar (42°30' N, 3°5' E). Il était intéressant de vérifier la possibilité de trouver un gisement homogène, et d'une manière générale d'inventorier les sites de ce secteur abrité de la Côte Vermeille.

Les plongées de reconnaissance et de sondage ont eu lieu entre les 7, 8, 20, 23, 24 et 25 juillet 1993. La tramontane, qui a soufflé plus de 15 jours pendant ce mois, n'a pas empêché la prospection car ce secteur est naturellement abrité des vents de secteur nord ; mais le trajet pour se rendre sur zone, soit à partir de Port-Vendres, soit de la plage de Paulille, a été plusieurs fois périlleux.

L'anse de Sainte-Catherine est un bon lieu de mouillage, et nous savons que plusieurs jas d'ancre en plomb et des ancres en pierre y ont été trouvés dans les décennies précédentes. C'est aussi un endroit où les clubs de plongée viennent volontiers et il ne fallait pas s'attendre à faire des découvertes d'objets en surface. Nous avons pris contact avec Yves Crovatto, puis avec André Gil, principal inventeur des objets remis au dépôt de fouilles. Il nous a indiqué, en plongée, l'endroit exact des découvertes et nous avons pu ainsi prospecter et sonder en connaissance de cause.

Les fonds de 15-20 m où se situaient les trouvailles sont marqués par de gros amas rocheux dans lesquels il existe d'étroits couloirs séparant les blocs et remplis de sédiments fins, sables et vases. Les blocs peuvent former des surplombs sur ces couloirs. Ceux-ci débouchent vers le large (fonds de 20-25 m) sur des étendues plus vastes où on trouve des lambeaux de matie.

Cette morphologie explique le nombre d'ancres qui ont été perdues dans ce secteur (et qui continuent à l'être). Mais si des objets peuvent être piégés dans la zone rocheuse, la probabilité de retrouver un gisement homogène est extrêmement faible. L'exploration à la main, puis à la suceuse, des fentes où avaient été recueillies les trois amphores à fond plat n'a donné qu'un seul tesson, provenant manifestement de la même

série. Pour trouver une épave, il faut aller plus profond, là où n'affleurent plus les blocs, et bien sûr disposer d'indices de surface. Notre recherche dans ce sens a été vaine.

Par contre, en allant au fond de la baie de Paulille, nous avons pu localiser une coque qui nous a été signalée par le scaphandrier des Affaires Maritimes, Patrick Anselin. Celui-ci l'avait découverte lors de la mise en place des balises délimitant la plage de Bernardi. Cette coque, située à une centaine de mètres de la plage et à seulement 3,5 m de profondeur n'a jamais été déclarée et n'était pas connue des riverains. Il semble qu'elle n'apparaisse que périodiquement, en fonction du déplacement d'un banc sableux. Nous en avons fait un rapide relevé ; la longueur conservée est de 16,5 m et la largeur maximale de 6,5 m. On peut compter 28 membrures, larges (40 cm), épaisses (25 cm) et rapprochées. Le fond semble plat, le vaigrage est peu conservé. Une ancre en fer extrêmement concrétionnée est posée sur la carlingue.

Des recherches d'archives devraient permettre d'identifier cette épave, probablement celle d'une barge en rapport avec l'usine Nobel établie dès la fin du XIXe s. au fond de cette baie.

Communes : **SORÈDE, ARGELÈS sur MER (vallée de la Massane)**

Type d'intervention : Prospection

Responsable : André CONSTANT, étudiant en maîtrise d'histoire et archéologie

Définition de l'opération :

Cette opération menée au cours de l'année 1992 dans la vallée de la Massane, fait suite aux travaux effectués sous la direction de Jérôme Kotarba (stage d'Argelès sur Mer d'août 1991). Les résultats sont pris en compte dans l'opération de prospection et d'inventaires programmés sur la basse vallée du Tech et les Albères. La prospection de la vallée de la Massane s'insère aussi dans le cadre d'un mémoire de maîtrise d'histoire médiévale (Université de Perpignan), confrontant les données historiques (Ville au XVe s.) aux réalités livrées par le terrain lui-même. Cette double démarche, fructueuse sur le plan scientifique, permet une meilleure compréhension de l'organisation de l'habitat médiéval dans cette vallée.

Résultats :

Les contraintes du milieu géographique ont suscité la mise en place d'une méthode adéquate. Une prospection désordonnée a été menée sur le fond de la vallée de même que sur les versants les mieux exposés et les lignes de crête. Cette démarche s'est révélée positive par la découverte de 8 nouveaux sites et la prospection des deux sites castraux d'Ultréra

et de Montbran, connus de longue date. Un travail de relevé des structures a également été entrepris pour la majorité de ces sites. Les découvertes sont les suivantes :

- un habitat des IV^e et V^e s. au débouché de la vallée ;
- un bâtiment ruiné doublé d'un enclos, pouvant correspondre à un groupement monastique cité dans les sources au début du IX^e s. ;
- un habitat datable des XII^e et XIII^e s. assez bien conservé ;
- deux concentrations de mobilier céramique médiéval ;
- deux petites constructions, difficilement datables, sur les lignes de crête ;
- une petite structure et un enclos liés à la mise en valeur des terres.

Avec ces nouvelles découvertes, le nombre de sites connus pour la vallée de la Massane avoisine la trentaine, toutes périodes confondues. Les sites médiévaux constituent la majorité des découvertes et permettent d'avoir une vision assez complète de l'occupation humaine durant cette époque. Brièvement : à une première période (IX^e-XI^e s.), correspondant au peuplement de la vallée et à la mise en place de la féodalité, succède un certain essor (XII^e s. suivit d'un déclin progressif (XIII^e-XV^e s.). Durant ces périodes, l'habitat s'est organisé suivant des structures lâches. Il se caractérise par des petites exploitations rurales disséminées sur les rares zones cultivables.

Projet : Inventaire des sites archéologiques de la basse vallée du Tech et des Albères, 1993

Cantons d'Amélie-les-Bains, Argelès-sur-Mer, Céret, Elne, Port-Vendres, Thuir et de la Côte Vermeille

Type d'intervention : Prospection Inventaire

Intervenants :

Jérôme KOTARBA, coordinateur de l'opération
Christian DONÈS
Florent MAZIÈRE
Annie PEZIN, technicien AFAN
Olivier PASSARRIUS
Bernard RIEU

Résultats :

Ce projet, dans sa quatrième année d'existence, a débouché cette année sur la rédaction de 89 notices de sites non pris en compte dans l'inventaire national.

Pour un tiers, il s'agit de brèves notices concernant le patrimoine majeur du secteur étudié. La description de ces bâtiments (chapelles, châteaux, tours, mégalithes...) pour la plupart encore en élévation, accompagnée de photographies et d'un extrait cadastral, permet d'intégrer dans le fichier national ces édifices majeurs. Ce travail effectué à la demande de la cellule carte archéologique, devrait permettre à terme l'élaboration de dossiers patrimoniaux par commune.

Le reste des notices concerne des sites inédits découverts par les membres de l'équipe. Les travaux dans la plaine cultivée ont ainsi permis de découvrir :

- plusieurs petits habitats datables du Néolithique final ;
 - trois sites du 1er Age du Fer dont un assez énigmatique, livrant associé aux céramiques modelées des scories de fer (contemporanéité des deux ?) ;
 - un habitat assez vaste du 2e Age du Fer installé sur l'extrémité d'un petit plateau ;
 - huit petits habitats de l'époque romaine républicaine, dont un a livré un poids en bronze portant un graffiti en langue ibérique ;
 - un exploitation d'époque romaine classique ;
- et de redéfinir le contour d'un habitat sans doute groupé du haut Moyen Age.

Les travaux dans le massif des Albères, où les vestiges sont souvent bien conservés (plan visible avec murs conservés avec un peu d'élévation), concernent bien souvent des vestiges d'époque médiévale, parfois moderne.

Parmi ceux-ci on peut noter en particulier :

- les vestiges d'un village dont la dernière mention est du début du XIVe siècle ;
- un hameau comprenant plusieurs fermes et des mines de fer ;
- un ensemble de petites constructions assez tardives sans doute liées aux activités pastorales sur les parties hautes du massif ;
- deux nouvelles fermes du Moyen Age médian appartenant à un hameau composé d'exploitations isolées ;
- plusieurs constructions rectangulaires ou rondes situées sur des sommets et utilisées pour la surveillance de passages sur la chaîne ;
- différentes mines dont une ou moins exploitées à l'époque romaine républicaine, les autres très certainement au Moyen Age.

Nous avons décidé aussi de débiter l'inventaire des puits à glace (*pou del gel*) qui se trouvent aussi bien sur la partie haute du massif que sur le bas de son versant. Ils attestent une activité importante pratiquée dans le massif et dont l'essor principal doit être le XVIIe et le XVIIIe

siècle. Cinq de ces structures souvent spectaculaires ont ainsi été prises en compte.

Enfin, un campement militaire sur Villelongue-dels-Monts, datant de 1793, a lui aussi été inventorié.

Commune : SAINT PAUL DE FENOUILLET

Type d'intervention : Travaux divers

Responsable : FORUM - Association Archéologique du Fenouillèdes

Résultats :

En 1993, l'Association Archéologique du Fenouillèdes a dirigé son activité vers quatre secteurs.

Le massif de la Tarière en raison de sa situation à la sortie des gorges de Galamus est le point de convergence d'activités-nature (randonnée, escalade, canyoning...). Il convenait de dresser un inventaire pour protéger d'éventuels gisements. Les quatre sites recensés en grotte (des cavités de petites dimensions, quelques m²) peuvent, à la vue des ossements humains et des tessons collectés, être considérés comme des sépultures de l'Age du Bronze.

Les fiches de sites du Fenouillèdes, recensés sur le fichier DRACAR, laissent apparaître, pour certaines d'entre elles, quelques imprécisions en particulier sur la localisation (cadastre, coordonnées Lambert, nom du lieu...). Ces compléments d'information sont recherchés.

Le Chapitre, à Saint Paul de Fenouillet, classé monument historique, est l'objet d'une étude en vue de sa restauration. Nous nous sommes attachés à relever, sur calque, les graffitis présents sur les stucs de la nef.

Le dernier volet de notre activité est une prospection systématique des parcelles limitrophes de l'agglomération de Saint Paul et plus particulièrement des zones constructibles du secteur ouest (si extension du POS). Les terrains parcourus ne révèlent pas d'indices pouvant nous orienter vers la présence de sites. Cependant nous notons l'existence de nombreux tessons résultant d'un épandage. Deux périodes prédominent dans les lots observés : céramique vernissée (XVIIe et XVIIIe s.) et une série de céramiques hispano-mauresque (ateliers de Valence/Paterne - XIVE s.).

SURVEILLANCES DE TRAVAUX

Commune : ARGELES SUR MER / LAROQUE DES ALBÈRES

Site : R.D. 618

Type d'intervention : Étude d'impact archéologique (sondages)

Responsable : Alain VIGNAUD (A.F.A.N.- Étudiant E.H.E.S.S. Toulouse)

Résultats :

La mise en place par le Service des Routes du Département de la déviation de la R.D. 618, tronçon Argelès-sur-Mer / Laroque-des-Albères, a donné lieu à une étude d'impact réalisée en mars 93

Le tronçon d'une longueur de 4,5 km environ faisant l'objet de cette étude est situé dans la basse vallée du Tech, sur la rive droite, entre ce fleuve et le massif des Albères. La sédimentation de ces sols est essentiellement tributaire des apports du relief (colluvions). Ces terrains sont plats et à 60% illisibles. Cette présentation est due principalement à l'abandon ou à l'arrachage des vignes. Des secteurs très humides, marécageux, en taillis ou boisés sont présents également au nord de Saint-André.

La prospection des 1500 m linéaires lisibles a permis d'enregistrer 10 zones susceptibles d'être sondées. Ces points se rapportent au Paléolithique supérieur ou Mésolithique (1), au Néolithique ou à la protohistoire (6), à la période romaine (2), au Moyen Age ou à l'époque moderne (1) et au passage possible d'une voie romaine. Suite au dépôt de cette étude d'impact (avril 93), des sondages ont été négociés.

Quatre points ont été testés. Deux d'entre eux se sont avérés négatifs. Sur le troisième a été mis au jour un creusement rectiligne, probable drain ou canal associé aux cultures, dans le remplissage duquel se trouvaient des fragments de tuiles à rebord et des tessons d'amphore africaine. (romain tardif).

Le quatrième gisement, situé dans la zone très humide et argileuse (Al Milanets 328), a livré d'intéressants vestiges, peut-être associés à l'exploitation de l'argile. Ces traces d'anthropisation se présentent sous la forme de grandes cuvettes creusées dans l'argile, d'un diamètre variant entre 6 et 10 m et d'une profondeur dépassant 1 m. Trois d'entre elles présentent à leur niveau terminal une profonde excavation verticale de plus de 1 m de diamètre que l'on pourrait interpréter comme puits. Le fond de l'une d'elles, malgré un creusement à la pelleuse de plus de 3,50 m, n'a pu être atteint. La nappe phréatique que l'on rencontre à partir de 1,20 m de profondeur (sous niveau argileux), tout en rendant la fouille quasiment impossible, semble confirmer la fonction de cet aménagement.

Ces fosses ainsi que les puits sont comblés par un sédiment très foncé dans lequel se trouvent des cailloux en faible densité ainsi que du mobilier archéologique réalisé principalement par de la céramique. Cette production peu importante se rapporte à de la céramique modelée, mais aussi et surtout à de la céramique tournée, tessons d'amphores ibères, de Marseille, étrusques ; céramique à pâte claire peinte ibéro-languedocienne, céramique fine oxydante ou grise monochrome. Des fragments atypiques d'argile cuite bien compactés semblent se rapporter à des structures de combustion (foyers, fours ?).

Notre prochaine intervention doit s'effectuer sur un point qui avait livré lors des prospections de surface de 1990 (direction J. Kotarba), une production céramique identique à celle d'Als Milanets. Il est fort possible que ce site bien net, distant d'à peine 200 m, corresponde à l'habitat fonctionnant avec ces "secteurs artisanaux". Des études pétrographiques seront réalisées à partir d'échantillons d'argile brute et de tessons provenant du gisement et des sites voisins.

Commune : CAVES (11)

Site : Les Quatre Chemins

Type d'intervention : Surveillance de travaux

Responsable : Jean-Pierre COMPS, enseignant

Définition du site et datation : Voie domitienne

Résultats :

Pour permettre à la D 27 de franchir sans danger la N 9, un pont est en cours de construction. A la faveur des travaux, il a été possible de rechercher les traces de la voie domitienne à l'ouest de la nationale. Nous sommes là à 900 m au sud du Rieu de Treilles où a été trouvé le milliaire de Domitius Ahenobarbus ainsi que plusieurs vestiges de ponts présumés antiques ou médiévaux. La voie domitienne est généralement donnée comme parallèle à la route nationale, à quelques dizaines de mètres à l'ouest.

Trois tranchées de 1,80 m de profondeur ont été ouvertes à la pelle mécanique. La deuxième est décalée vers le nord de quelques mètres par rapport à la première, de même la troisième par rapport à la deuxième. Vers l'ouest la deuxième et la troisième commencent là où la précédente se termine. La longueur totale est de 112 m.

Sur ce tracé, deux fosses ont été accrochées et un fossé. Les deux fosses, comblées de pierres, ne contenaient aucun matériel, de même le fossé. Ce dernier, large de 0,90 m et profond de 0,45 m sous la couche arable, présente apparemment la même orientation que la route nationale. Comme il est exclu que la voie romaine puisse être plus profonde (on retrouve des tessons en surface), il faut en conclure ou bien qu'elle ne passait pas là, ou bien, hypothèse plus vraisemblable,

qu'elle a été démontée à la suite des travaux agricoles du passé et qu'il n'en reste plus qu'une structure en creux : le présent fossé, à 42 m à l'ouest de la N 9.

Commune : SAINT-NAZAIRE

Site : Les Pubilles / RD 42

Type d'intervention : Suivi de travaux routiers

Intervenants : G. CASTELLVI, responsable d'opération, enseignant
J.-P. COMPS, responsable d'opération, enseignant

avec la participation de Line VERGE et Sabine GOT CASTELLVI

Définition du site et datation : Structures d'habitat gallo-romain (?) et d'artisanat et d'aménagements modernes ou contemporains

Résultats :

A la suite de travaux d'élargissement de la RD 42, ont été mis au jour, sous l'aire de la bande de roulement et les nouveaux talus de la route, un ensemble de structures qui ont pu être dégagées et reconnues.

Il s'agit :

- d'un four à briques à double chambre voûtée associé à un dépotoir de déchets de cuisson, probablement d'époque moderne ou contemporaine ;
- d'un puits maçonné, d'un réseau de drains ;
- de l'angle d'une construction, en maçonnerie de galets, à mettre en relation, peut-être, avec l'habitat antique repéré non loin de là (66.186.1 H).

**PALÉOLITHIQUE, NÉOLITHIQUE et
AGES DES MÉTAUX**

Commune : CARAMANY

Sites : divers

Type d'intervention : Sauvetages urgents

Responsable : Michel MARTZLUFF, enseignant

Résultats :

Ces interventions s'inscrivent dans le cadre des fouilles de sauvetage du barrage sur l'Agly. Elles ont concerné quatre sites.

Le Coudala

Les prospections conduites par l'A.A.P.O. (1986/1988), puis une tranchée de reconnaissance (1990), avaient révélé quelques traces d'une occupation paléolithique sur cette haute terrasse de la rive gauche du fleuve.

L'ouverture d'une large fenêtre stratigraphique de 50 m² jusqu'au dépôt fluviatile s'est avérée négative pour préciser la nature de cette occupation très ancienne, vraisemblablement démantelée par l'érosion dans ce secteur.

La Plaine

Il s'agissait également d'éclaircir la nature de l'occupation préhistorique d'une basse terrasse où avaient été trouvés des silex taillés (1986), alors que les sondages n'avaient pu atteindre le site en raison des plantations agricoles.

Les tests menés sur le gisement ont montré que la couche archéologique se rapportait à l'épandage diffus de vestiges préhistoriques récents, probablement dus aux mises en culture entre le IV^e et III^e millénaire avant notre ère. Il s'avère donc que les habitats du Néolithique-Bronze ancien s'étaient également installés près du fleuve en rive droite (en aval du nouveau pont).

Le Plan des Vignes

Sur cette haute terrasse de la rive droite, les sondages de reconnaissance (1990) avaient détecté des traces de foyer qui furent associés aux silex et quartz taillés paléolithiques trouvés en surface, plus en amont (A.A.P.O. 1986).

La fouille a montré qu'il s'agissait d'une grande structure de combustion quadrangulaire, de 4 m de long, bien conservée. D'abord creusée dans l'argile avec des galets, elle fut ensuite bourrée avec de fortes bûches alignées en long, sur un premier lit de pierres ; puis le brasier fut recouvert de pierres de chauffe qui ont éclaté au feu.

Utilisée une seule fois, la structure est liée à un gisement préhistorique récent, occupé jusqu'au premier Age du fer, et qui s'étend vers le sud et l'est, hors du secteur prévu pour les fouilles.

Pla de l'Aïgo, parcelle 1273

Sur cette basse terrasse de la rive gauche, proche des sites antiques et néolithiques des Coudoumines, de longues et profondes tranchées de reconnaissance (1990) avaient mis en valeur deux couches anthropisées qu'il fallait mieux caractériser (ravinements, épandages liés à une culture sur brûlis ou rejets d'habitat?). Les décapages à la pelle mécanique sur le premier niveau ont révélé la présence d'un vaste habitat de l'Age du Bronze ancien-moyen. Les sols de circulation sont bien conservés et recèlent des aménagements structurés (micro-silos originaux, foyers, calages de poteaux). L'objectif de la fouille étant

atteint, quelques structures ont fait l'objet d'un décapage fin dans le but d'effectuer des prélèvements pour les datations. Contemporain des niveaux de l'Age du Bronze de la grotte de Bélesta, cet habitat de plein-air est pour l'instant le seul de cette époque qui ait pu être étudié en stratigraphie dans les Pyrénées et sur leurs marges méditerranéennes (Languedoc oriental, Roussillon, Empordà). La poursuite des recherches sur le site est problématique.

Commune : BÉLESTA

Site : La Caune

Type d'intervention : Fouille programmée pluri-annuelle

Responsable : Françoise CLAUSTRE, Directeur de recherches au C.N.R.S., UPR 289, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres

Définition du site et datation : aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Néolithique aux Temps Modernes

Résultats :

Les travaux menés depuis plusieurs années dans la grotte de Bélesta ont révélé dans la salle I une imposante stratigraphie allant du début du Néolithique moyen aux temps modernes. Ils ont été poursuivis dans la salle I a, extension inférieure de la salle d'entrée.

Y sont étudiés jusqu'à ce jour, les niveaux archéologiques en place, du Bronze final au Néolithique moyen, qui correspondent alternativement à des dépôts d'habitat, de résidus de parcage d'animaux domestiqués herbivores (fumiers périodiquement brûlés) et de sépultures. La surface fouillée (15 m²), identique à celle des années précédentes, comporte toujours deux secteurs dont l'exploitation est plus avancée dans l'un d'eux.

Les niveaux les plus bas concernent en 1993 le Néolithique moyen et final. Les deux horizons sont séparés par une couche de combustion sous-jacente à une couche stérile.

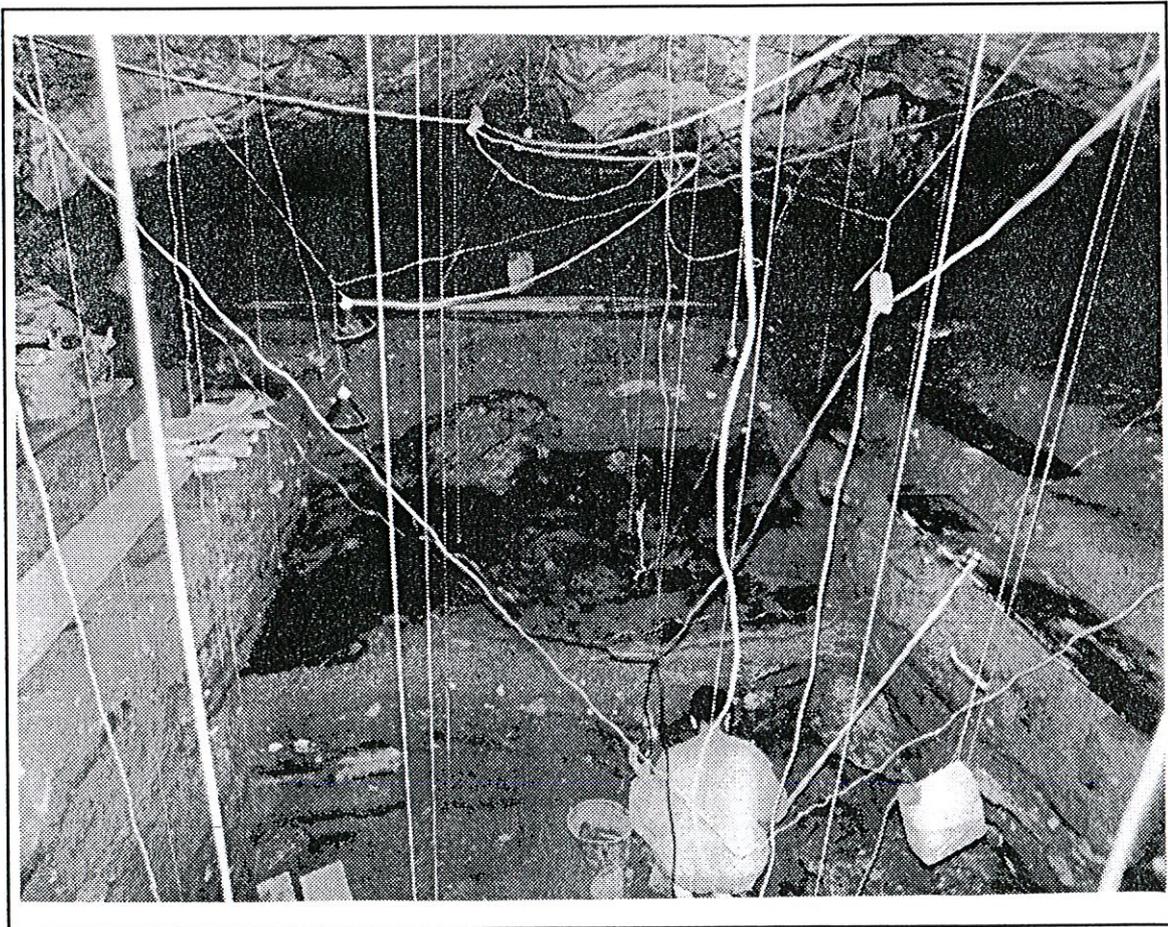
Le niveau du Néolithique final comprend une couche fortement anthropisée avec cendres et charbons de bois. Elle a fourni de la céramique très fragmentée, décorée de cordons lisses peu marqués et de quelques tétons, associée à très peu d'industrie lithique : outillage en silex exceptionnel (grattoir, éclats). Des blocs de granit et des fragments de meules, des macro-restes végétaux attestent une activité domestique. Il faut signaler la présence de moules marines, dont une coquille entière porte des traces d'usure, ce qui confirme leur emploi comme outils au Néolithique, dans le Midi de la France (lissage, raclage des poteries).

Le Néolithique moyen, en l'état actuel de la recherche, calé entre une couche de combustion et un sol très rubéfié et induré, comporte un épais foyer à plat de cendres blanches. Le mobilier céramique est assez

bien typé, de faciès Montbolo : marmites munies d'anses en ruban, anse tunnelforme, barrette perforée horizontalement, bords d'assiettes à marli non décoré, formes non carénées, bords fins ourlés. En silex, une armature triangulaire et des lamelles. On observe un groupement de quelques ossements humains ayant appartenu à deux individus minimum, auxquels il est possible de rapporter deux perles de talc. Le problème des restes humains apparemment isolés reste à résoudre.

Dans le secteur supérieur, sous-jacente à des niveaux du Bronze final et récent, dont la fouille en 1992 a montré qu'ils n'avaient pas subi de transport, une couche de combustion continue fut décapée en 1993.

Elle résulte probablement du brûlage de fumier de petits ou gros ruminants. Elle est très pauvre en matériel. La couche limono-argileuse, charbonneuse qui lui succède, est en contre-partie beaucoup plus fournie en mobilier archéologique, essentiellement céramique (très fragmentée) et en faune (ovicaprins et bovins). L'horizon déterminé relève du Bronze moyen.



Bélesta - La Caune, Salle I a
Décapage d'un niveau de brûlage du Bronze moyen (cliché F. Claustre)

La poterie comporte des anses à poucier, des profils concavo-convexes, des décors de cordons digités, des décors de traits verticaux et de doubles chevrons incisés et des décors de coups d'ongle.

L'outillage en pierre, en os et en métal est quasi inexistant.

A la fin de la campagne, le niveau du Bronze ancien a été atteint. Les études sédimentologiques et paléobotaniques suivent leur cours.

Commune : CORBÈRE-LES-CABANES

Site : Grotte de Montou

Type d'intervention : Fouille programmée pluri-annuelle

Responsable : Françoise CLAUSTRE, directeur de recherches au C.N.R.S., UPR 289, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres.

Définition du site et datation : La grotte de Montou a servi à la fois d'habitat temporaire, de lieu de sépulture, de refuge. Les fouilles portent particulièrement sur le Néolithique et les Ages du Bronze exploités dans différents secteurs de la surface de 40 m² de la salle inférieure.

Résultats :

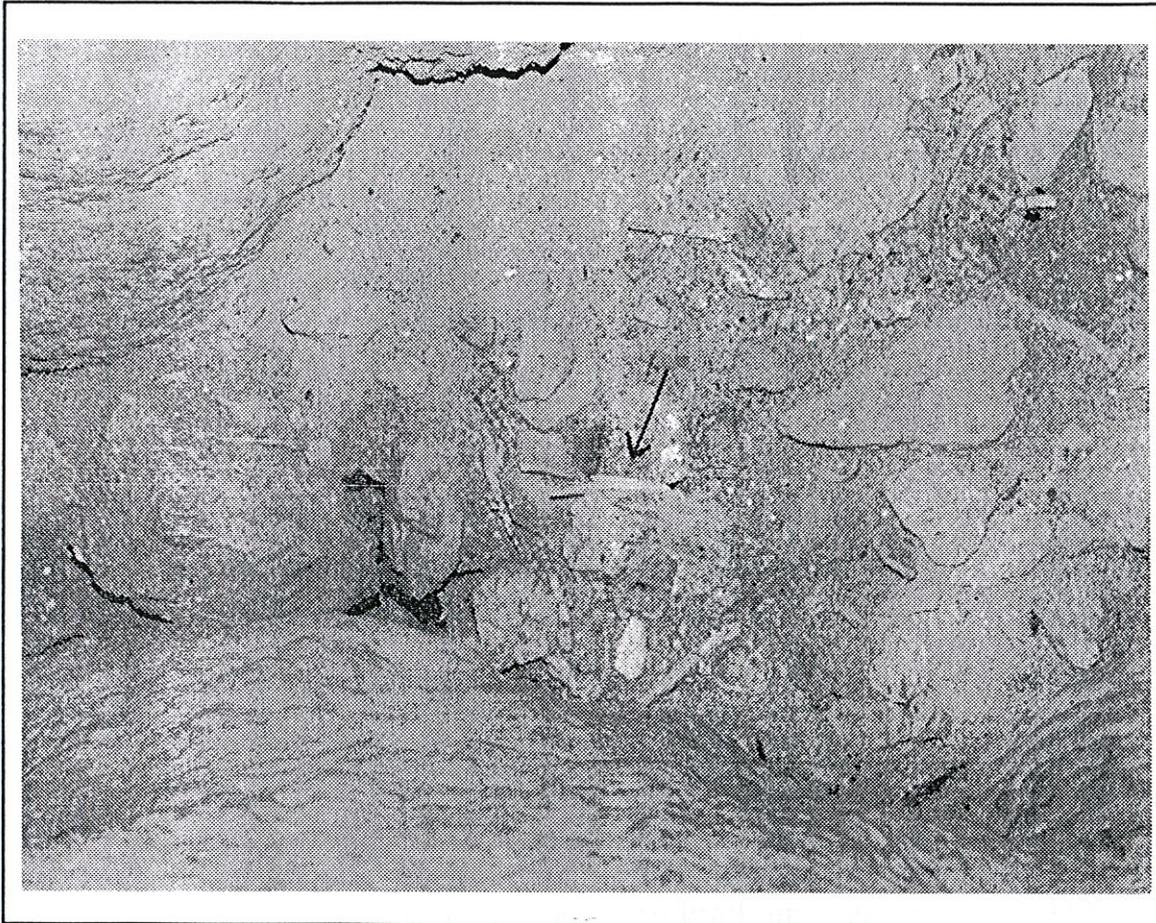
Les travaux de terrain 1993 dans la salle 2 inférieure de la grotte de Montou ont principalement consisté dans des prélèvements micromorphologiques et dans la fouille de niveaux du Néolithique moyen et du Bronze ancien.

Un relevé stratigraphique a été effectué dans la dernière travée de référence fouillée. Sur une hauteur de 1,50 m, une soixantaine de couches déposées entre le Néolithique et les périodes historiques ont été identifiées. Le prélèvement de 6 blocs-échantillons, au sein des 35 couches mises en place au Néolithique et à l'Age du Bronze, a été réalisé pour l'étude micromorphologique (responsable : D. Sordoillet).

Vu le nombre et la diversité des dépôts, cette étude sera du plus grand intérêt pour préciser la nature et la dynamique du remplissage, la signification stratigraphique des unités individualisées au cours de la fouille et la reconstitution paléthnographique du gisement (nature des activités humaines et rythme des occupations).

Les décapages du niveau Néolithique moyen, en cours de fouille depuis 1988, ont repris dans un secteur de 7 m² réalisé en bordure du dépôt sépulcral "strict" Néolithique final/Chalcolithique, sans que la limite en soit toujours franche, matérialisée par de grosses pierres ou indiquée par un sédiment totalement différent, brun-rougeâtre à cailloutis compact. La terre de cette couche Néolithique moyen est brune et comprend des charbons de bois et des macro-restes végétaux carbonisés. La céramique est dense mais la taille des tessons ne dépasse guère 5 cm. Son caractère montboloïde est affirmé, les

éléments du Chasséen classique méridional étant absents ou rarissimes. Elle comporte des bords finement ourlés, des barrettes ou boutons de préhension/ suspension pleins ou perforés, un fragment de cordon multiforé, des anses en tunnel ou en ruban, un décor de volute en relief. Ce faciès est identique à celui rencontré dans la grotte de Bélesta. On note la présence d'une lame en silex blond à retouches bilatérales dont l'extrémité distale est aménagée en grattoir. La faune est pauvre (ovicaprins et lagomorphes).



Corbère-les-Cabanes - Grotte de Montou

Niveau sépulcral du Bronze ancien. La flèche indique une pointe de flèche en os.
(cliché F. Claustre)

Dans la partie nord-est de la grotte, un endroit exigu entre des parois rocheuses sert de réceptacle à un dépôt sépulcral du Bronze ancien. Le contexte culturel reste assez homogène mais ossements humains, ossements d'animaux (offrandes ?) et mobilier ont subi des remaniements. Ainsi les pièces osseuses, les fragments de poteries, les pierres utilisées dans l'aménagement de l'espace sépulcral et d'autres éléments du mobilier funéraire sont-ils imbriqués et superposés. Ils constituent du moins une masse importante de documents. Dans ce

secteur, les enfants et adolescents semblent surreprésentés. La faune (mouton/chèvre, boeuf, suidé, lapin) est beaucoup moins abondante que dans d'autres parties de la grotte ayant servi de lieu sépulcral à la même époque. La céramique rustiquée (décor de style "crépi" de grands vases) est abondante et associée à des cordons horizontaux et à des mamelons de préhension. Les jarres à cordons digités, les écuelles carénées et les tasses à anse en ruban sont également présentes. Parmi les éléments de parure on signale une vingtaine de coquilles de nasses rassemblées, à côté des habituels boutons d'os perforés en V et des perles et pendeloques en talc. Une pointe de flèche en os à pédoncule et ailerons, dont la finition est parfaite, fait aussi partie du mobilier funéraire. Une alène losangique en bronze a été trouvée à l'extérieur mais à proximité de ce recoin sépulcral.

Commune : CARAMANY

Site : Le Camp del Ginèbre

Type d'intervention : Fouille de sauvetage programmée

Responsable : Alain VIGNAUD (A.F.A.N. - Étudiant E.H.E.S.S. Toulouse)

Définition du site et datation : Nécropole du Néolithique moyen

Résultats :

La fouille réalisée sur le gisement du Camp del Ginèbre, s'inscrit dans le cadre d'une importante opération de sauvetages programmés mise en place sur les secteurs prochainement inondés par la construction du barrage sur l'Agly.

Les sondages effectués en décembre 1990 avaient mis en évidence la présence d'un habitat Néolithique final ainsi que des aménagements lithiques funéraires semblant appartenir au Néolithique moyen.

La fouille de cet ensemble a eu lieu du 1er juillet au 15 septembre 1993 avec la participation de 3 vacataires : Florent MAZIÈRE, Olivier PASSARRIUS, Paul RICAUD et d'une trentaine de bénévoles.

Mis à part les vestiges de l'habitat Néolithique final, peu exploitables car très érodés, l'ensemble des aménagements ou des structures découverts sur le site se rapporte au funéraire.

Deux phases d'utilisation, au demeurant assez proches dans le temps, ont été mises en évidence.

La phase la plus récente présente 3 types de sépultures ou de rites groupés dans les ensembles suivants :

- trois petites tombes en coffre (0,75 x 0,55 m env.) partiellement creusées dans le sol et bordées par de petites dalles de gneiss. Dans deux de ces tombes, des dents (non brûlées) ont été trouvées au niveau inférieur. Une superbe lame retouchée, en silex blond ainsi que quelques tessons de céramique unis et bien lustrés faisaient partie de l'ensemble ;

- huit "tombes" à incinération plus ou moins bien conservées, réalisées par de petites cuvettes de 0,40 m de diamètre pour 0,20 m de profondeur environ (partie préservée), remplies avec un sédiment plus foncé dans lequel se trouvaient des esquilles d'os humains calcinés, quelques silex brûlés (armatures à tranchant transversal) ainsi qu'un ou plusieurs récipients en céramique modelée de type Chasséen non brûlés (vase globuleux à col et éléments multiformes, assiettes à marlis décorés) ;

- sept structures funéraires à incinération. Ces aménagements correspondent à des cercles d'environ 1,40 m de diamètre délimités par de grosses pierres fichées verticalement dans le sol. Le comblement originel supérieur préservé dans quatre d'entre elles, est réalisé par un lit de cailloux de petite taille. La fouille de ces aménagements a mis à jour, associés à quelques os calcinés, d'importants dépôts funéraires sous forme de silex brûlés mais surtout de nombreux récipients de type Montbolo décoré.



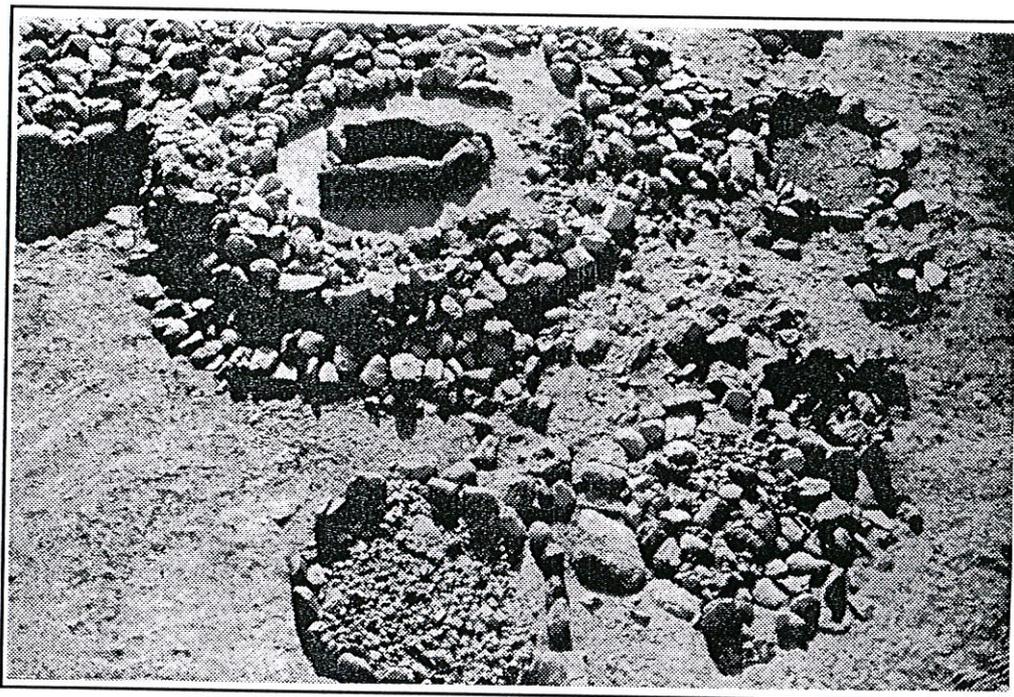
CARAMANY - Le Camp del Ginèbre

Tombe 9 - Grande tombe à incinération aménagée avec dépôts de céramiques de type Montbolo décoré (cliché A. Vignaud)

La phase ancienne de cette petite nécropole, est représentée par de grandes tombes en coffre. Ces sépultures sont montées avec de grosses dalles de gneiss partiellement enterrées dans un petit terre de terre et

ceinturées par un bandeau de pierres sèches d'un diamètre extérieur de 7,30 m. Une petite aire vierge de tout lithique a été ménagée entre la tombe et le parement intérieur du "tumulus". Ces monuments étaient à l'origine au nombre de 3. L'un d'entre eux a été au 2/3 détruit par la coulée lithique d'un cône de déjection.

La fouille réalisée sur le site du Camp del Ginèbre a fait faire, dans la connaissance des pratiques et rites funéraires du Néolithique moyen ancien, un important bond en avant.



CARAMANY - Le Camp del Ginèbre

La grande tombe T1 dont une partie des pierres du parement extérieur du "tumulus" a été prélevé pour réaliser les aménagements lithiques du premier plan (grandes tombes à incinération) (cliché A. Vignaud)

Mis à part l'agencement, la variété et le bon état de conservation des diverses structures qui composent cette petite nécropole, pour la plupart inédites où très peu connues, le point novateur majeur est sans nul doute la mise en évidence d'incinérations humaines vraies (15) durant le Néolithique moyen ancien.

En complément de ces données, le Camp del Ginèbre propose de nombreuses et intéressantes directions de recherche à caractère socioculturel. Quels étaient les personnages occupant les grandes tombes et qui sont à l'origine de la nécropole ? Quels étaient les critères retenus pour être déposé dans le "sanctuaire" ? En incinération ou en sépulture ? Dans les plus humbles, en pleine terre, ou dans les plus imposantes, aménagées ? Y avait-il une sélection, par rang social, sexe ou âge ? Est-il envisageable que des rites funéraires si différents

puissent cohabiter, être contemporains ? Pourquoi une installation au bord de l'Agly alors qu'en général les aménagements lithiques funéraires sont construits sur les hauteurs? Le fleuve jouait-il un rôle dans le choix de cette situation ?

Dans un tout autre ordre d'idée, où se trouve l'habitat des défunts ? Les personnes qui fréquentaient le gisement venaient-elles de loin ?

Malgré plusieurs sondages ou fouilles de sauvetages réalisés aux environs du Camp del Ginèbre et qui ont permis de mettre en évidence presque toutes les périodes néolithiques et protohistoriques, aucun vestige semblable (tessons de céramique de type Montbolo ou assiettes à marli décoré) n'a été mis à jour. Sommes-nous en présence d'un groupe culturel local d'ambiance Montbolo non encore mis en évidence ou sommes-nous en présence d'une phase ancienne du Chasséen?

Comme on le voit, un grand nombre de questions se posent. Si une partie d'entre elles doivent rester probablement sans réponse, nous espérons que la fouille et l'étude totale du site, qui se poursuivra en janvier 1994, en collaboration avec divers spécialistes, (anthropologues, sédimentologues..) permettra de compléter les données abondantes et exceptionnelles livrées par cet ensemble unique.

Commune : CARAMANY

Site : Les Coudoumines 1365

Type d'intervention : Fouille de sauvetage programmée

Responsable : Alain VIGNAUD (A.F.A.N. - Étudiant E.H.E.S.S. Toulouse)

Définition du site et datation : Habitats du Bronze, du Néolithique final et du Néolithique ancien récent.

Résultats :

Comme pour le site précédent, la fouille réalisée sur le gisement des Coudoumines 1365 s'inscrit dans le cadre d'une importante opération de sauvetages programmés mise en place sur les secteurs prochainement inondés par la construction du barrage sur l'Agly.

Aux prospections de surface (A.A.P.O.), suivies de sondages effectués en 1990, succédait, du 15 avril au 31 mai, la fouille d'une partie de cet ensemble. Cette opération réalisée avec le concours d'un vacataire et durant les vacances de Pâques, de 8 bénévoles, a permis de mettre à jour, sur une aire de 500 m² et à une profondeur moyenne de 1,50 m, des vestiges de l'Age du Bronze, du Néolithique final/Chalcolithique ainsi que du Néolithique Ancien récent.

L'Age du Bronze

Cette période, la plus proche de nous, se rapporte à l'Age du Bronze ancien. Elle est matérialisée, en stratigraphie, par un mince cordon de

cailloutis, présent dans la coupe à 1,15 m de profondeur. Ce niveau archéologique, anciennement lessivé, est très pauvre en mobilier et scientifiquement inexploitable. Seules les structures négatives ont été préservées.

Ces creusements se rapportent à quelques trous difficilement identifiables (trous de poteaux, anciens foyers...), mais surtout à deux trous dans lesquels se trouvait un récipient de stockage.



CARAMANY - Les Coudoumines 1365

Récipient de stockage de type sol du Bronze ancien installé dans un creusement qui a recoupé un silo en pleine terre du Néolithique final / Chalcolithique
(cliché A. Vignaud)

Le Néolithique final - Chalcolithique

Les vestiges se rapportant à cette période sont les plus abondants et les mieux conservés.

Le niveau archéologique où se trouvait ce mobilier a été découvert à 1,60 m de profondeur. Il est présent sur la totalité de la surface décapée en densités plus ou moins fortes.

70 m², traités en plan en fouille fine, ont permis de mettre en évidence une zone d'occupation riche en documents archéologiques : gros tessons de céramique à plat, outillage lithique et surtout osseux, objets de parure. Plusieurs kilos d'os ou d'esquilles osseuses d'animaux faisaient partie de l'ensemble. Les rares fouilles réalisées sur les habitats de

plein air de notre département n'ont pas livré d'ossements pour ces périodes, l'acidité des sols étant généralement en cause. On comprend donc l'intérêt de cette série homogène.

Associées à ces sols d'occupation, diverses structures, positives ou négatives, de même période, ont été découvertes. Deux foyers aménagés en argile cuite avec fragments de bordure en élévation ainsi que quatre petits silos ressortent de cet ensemble. Ces silos de petites dimensions (0,40 m de diamètre pour 0,55 m de profondeur) ont été soigneusement parés d'une épaisse couche de terre argileuse, crue, ocre jaune. Des études annexes associées à des datations absolues (C14, dendrochronologie, archéomagnétisme) seront réalisées à partir de ces divers documents.

Le Néolithique ancien récent

Deux silos creusés en pleine terre sont à l'origine de la mise en évidence de cette période non détectée lors des sondages. Ces structures négatives ampoulaires (1,00 x 1,15 m env.) ont été accrochées à plus de 2,00 m de profondeur lors du creusement d'une longue tranchée destinée aux études paléo-environnementales.

Ces silos présentent un remplissage très compacté, riche en faune, lithique, charbon et gros tessons de céramique modelée (formes globuleuses, lisses ou avec cordons, anses en ruban). Une exploration extensive de ces niveaux inférieurs pour avenant de fouille a mis en évidence, sur 150 m², 6 autres silos ainsi qu'une trentaine de m² d'un sol sur lequel se trouve du mobilier archéologique (tessons de céramique, faune...) associé à un foyer en argile.

La fouille totale de cet ensemble se réalisera début 1994, en collaboration avec les spécialistes des diverses disciplines paléo-environnementales. Elle permettra de mieux cerner cette période (que l'on pourrait qualifier d'Épicardial final ou de Néolithique moyen "primitif") tout à fait inconnue dans notre département en sites de plein air. En effet, les rares documents rattachables à cette phase ancienne n'ont été enregistrés qu'en grotte, en milieu hétérogène ou quelquefois même hors contexte archéologique. On comprend donc tout l'intérêt de cette découverte.

En ce qui concerne les 3 niveaux d'occupation explorés lors de la fouille, et particulièrement le niveau du Néolithique final/ Chalcolithique, nous sommes persuadé que les vestiges associés se rapportent à l'habitat. Malheureusement, le nombre trop restreint d'aménagements clairement rattachables à l'habitation (tranchées de fondations, trous de poteaux...) n'a pas permis de restituer le plan ou une partie du plan d'une construction, bien qu'en fouille des limites très nettes soient perceptibles entre zones très anthropisées et zones quasiment stériles.

Cette lacune pourrait dépendre de la légèreté ou de l'absence d'aménagements traditionnellement associés à ces constructions, comme il semblerait que ce soit souvent le cas pour cette période. Également, et bien que plus de 500 m² aient été décapés, nous pensons que cette surface est encore trop restreinte pour pouvoir appréhender et interpréter même partiellement un ensemble au demeurant important et étendu.

Commune : BÉLESTA

Site : Moli del Vent

Type d'intervention : Sondage et mise en valeur

Responsable : Valérie PORRA (Conservateur du Château-Musée de Bélesta)

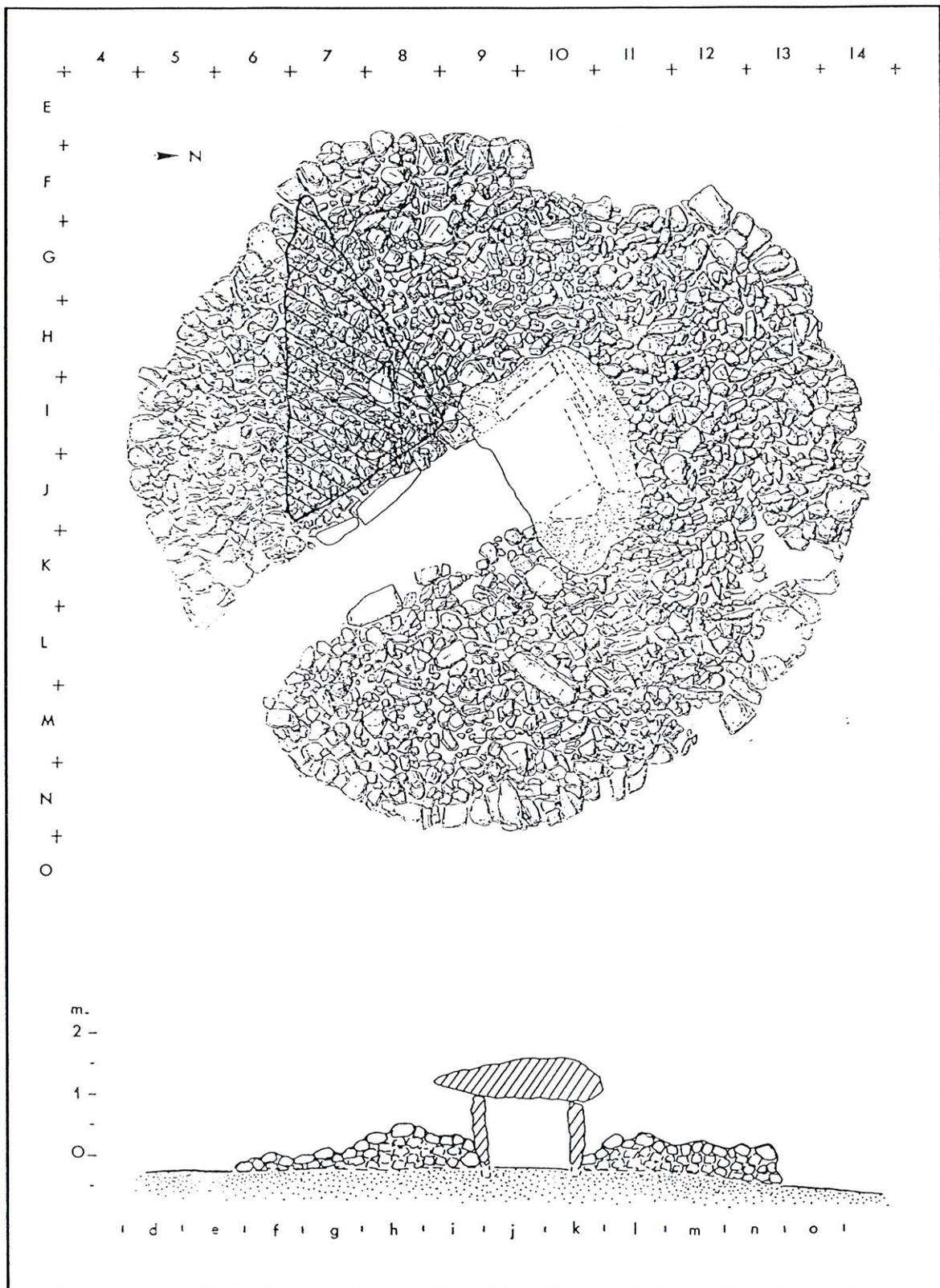
Définition du site et datation : Dolmen à couloir d'époque chalcolithique

Résultats :

Le dégagement de ce mégalithe a permis de mieux comprendre la composition de cet édifice : un cairn de forme circulaire à parement de pierres plates et remplissage de blocs de gneiss entoure la cella (quatre dalles verticales portent la dalle de couverture). Celle-ci est prolongée par un couloir constitué de murets en pierres sèches et de trois orthostates en son milieu.

Seule la base du cairn est encore conservée sur une hauteur de 50 cm, (soit parfois trois assises) et elle décrit un cercle de 9 m de diamètre. Le sol de la chambre funéraire n'ayant pas été touché, on ne peut que signaler les anciennes découvertes de Jean Abélanet qui se résument à une armature de flèche en silex, foliacée et à quelques tessons préhistoriques sans forme particulière.

Lors de cette campagne, le mobilier archéologique a été trouvé essentiellement dans la base restante du cairn et son éboulis périphérique. Des fragments de poterie appartenant à toutes les périodes, du Chalcolithique à l'Antiquité, témoignent des nombreux remaniements de ce monument au cours des âges. Cependant, la majorité des tessons appartient aux périodes de l'Age du Bronze et au Chalcolithique. Les bords sont droits ou légèrement éversés avec une lèvre ronde et parfois décorée de languettes horizontales. Des cordons digités, saillants ou plats décorent le haut des panses. Les moyens de préhension ont la forme d'anse en ruban ou en boudin à section ronde ou carrée, généralement verticale. On remarque aussi la présence d'un tesson portant une anse en boudin à section ronde, posée horizontalement à 2 cm d'un fond plat (peut-être un support de vase ?) De nombreux tessons de fonds plats sont comptabilisés dans cet ensemble céramique.



BELESTA - Moli del Vent
Plan et coupe du dolmen

La découverte de tessons campaniformes de faciès pyrénéen à la base d'un sondage dans le tumulus, fait état de son antériorité ou de sa contemporanéité avec la fin du Chalcolithique / transition début du Bronze ancien. Un couteau ou une faucille en silex brun confirmerait cette attribution chronologique.

Après son étude, le monument a bénéficié d'une restauration : le cairn a été remonté avec son parement et son blocage de pierres jusqu'à mi-hauteur des orthostates, à plat, et avec les pierres de l'éboulis du tumulus en réutilisation. On a placé sur la partie authentique de la structure un plastique orange grillagé et imputrescible (utilisé par les travaux publics) et une couche de sable qui isolent et protègent le mégalithe sous le remplissage contemporain. Les dalles du parement remonté ont été "scellées" pour une meilleure tenue avec un ciment "à l'ancienne", invisible à l'extérieur de la construction. La chambre sépulcrale a été recouverte d'une couche de sable. Cette restauration réversible protège le monument et donne une vision partielle de l'état originel de ce dolmen.

Commune : CARAMANY

Site : Les Coudoumines 565

Type d'intervention : Sauvetage

Responsable : Valérie PORRA (A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Nécropole à incinération de l'âge du bronze final IIIb et du 1er âge du fer

Résultats :

En prévision des travaux pour la construction du barrage de la vallée de l'Agly, des prospections systématiques conduites par l'A.A.P.O. (19986/1988) ont permis la découverte d'un champ d'urnes en bordure de la rivière Agly au pied du village de Caramany.

La première phase du sauvetage a commencé en 1990, et la seconde a repris fin 1992 et s'est poursuivie en 1993 par la fouille des urnes à incinération.

Le décapage d'une surface de 800 m² a livré une soixantaine de tombes à incinération de la fin du Bronze final IIIb et du 1er Age du fer.

Le plan de répartition de ces structures funéraires montre une certaine organisation plus ou moins rectiligne, avec un espace vide qui pourrait être un "couloir" de circulation dans le cimetière. Trois limites naturelles entourent le gisement, qui a été décapée sur sa totalité restante : un affleurement rocheux au nord, à l'ouest un oued, et au sud la rivière Agly arrêtent l'extension de cette nécropole.

Plus de la moitié des tombes sont dans un état de conservation qui permet des observations sur les creusements des loculus, leur remplissage, leur dépôts funéraires et leur système de fermeture.

La fouille du contenu des urnes a révélé dans chacune d'entre elles le dépôt d'os calcinés du défunt, associé à une offrande métallique (rasoir, ou fibule, ou plaque-boucle de ceinture en bronze, et parfois un couteau en fer pour les périodes les plus récentes).

La céramique et le mobilier métallique abondants, ainsi que le bon état de conservation des ossements humains brûlés, font de cette nécropole un gisement très prometteur pour obtenir des informations sur ces populations anciennes et leurs environnement (grâce aux analyses palynologiques, carpologiques et sédimentologiques).

ANTIQUITÉ

Commune : ELNE

Site : Maison Carrère

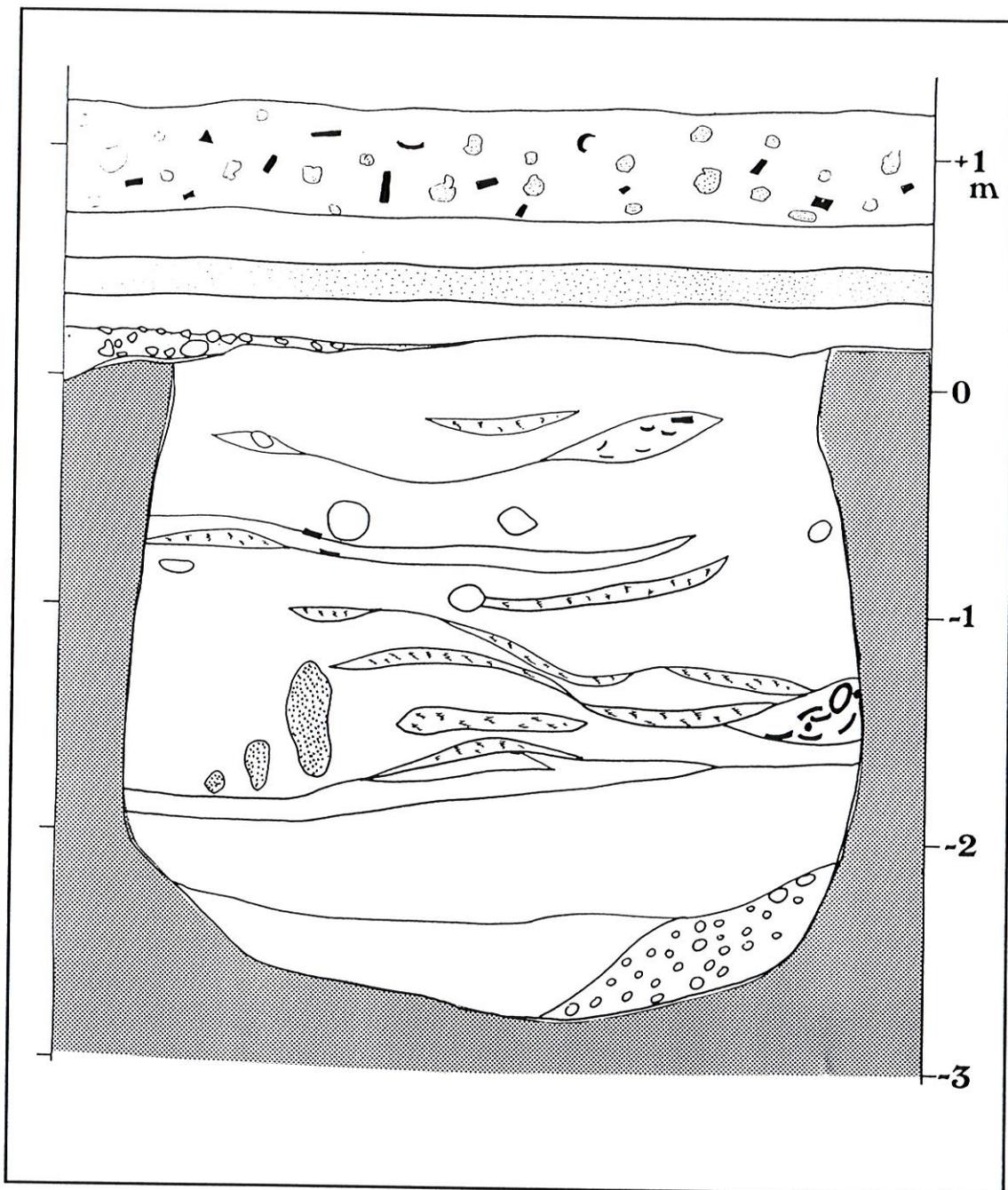
Type d'intervention : Sauvetage urgent

Responsable : Annie PEZIN, chercheur associé à l'U.P.R. 290 du C.N.R.S.

Résultats :

A la suite de la destruction d'un immeuble sur le sommet de l'oppidum d'Illiberis, aux abords de la cathédrale d'Elne, un silo de dimensions très importantes a été mis au jour dans un talus. Avant que les travaux d'aménagement de la parcelle ne reprennent (avec la construction d'un nouveau bâtiment), une opération de sauvetage a pu être menée très rapidement. Elle n'a été rendue possible que grâce à la collaboration de l'entreprise S.O.R.O.B.A.T.P., maître d'oeuvre du chantier, qui a mis à la disposition des archéologues un engin mécanique, un camion destiné à stocker des sédiments, ainsi que des ouvriers.

L'opération devant être réalisée dans des délais très courts, et le volume de sédiments à traiter étant très important, seule une partie du silo a été fouillée finement, de façon à tester son remplissage. Après un relevé détaillé de la section, le comblement a été prélevé en trois grandes couches, déposées à la pelle mécanique. Ces trois ensembles, stockés sur un terrain municipal, seront fouillés et tamisés finement au cours de l'hiver.



ELNE - Maison Carrère

Section du silo. Son comblement est très anthropisé (abondantes passées de cendres et charbons de bois, riches en déchets culinaires). Les niveaux qui le scellent sont des couches successives de gravats d'époque moderne. (dessin A. Pezin)

Le silo découvert est pour l'instant atypique, de par ses dimensions, parmi tous les silos déjà fouillés à Elne. Il a un diamètre maximal de 3,20 m, pour une profondeur conservée de 3 m, soit un volume de plus de 10 m³.

Son comblement, assez rapide semble-t-il, est essentiellement composé de déchets domestiques : céramiques communes, céramiques fines (campaniennes A, grises monochromes roussillonnaises, grises de la côte catalane, parois fines et céramiques fines oxydantes diverses), amphores italiques, dolium, faune consommée, coquilles d'oeuf, restes de poisson. On y retrouve aussi quelques objets qui sortent de l'ordinaire (petit dé à jouer en os, fusaiöles, outils en fer, objets en bronze, vases gravés de grafittis en langue ibère...), et des éléments provenant de la destruction ou de la réfection de maisons (fragments d'enduits de mortier fin, peints ou non, fragments de soles de foyers, abondants morceaux de briques de terre crue).

La datation retenue pour cet ensemble est la période républicaine, plus exactement la fin du II^e siècle ou le début du I^{er} siècle avant notre ère.

Communes : LE PERTHUS (France) - LA JONQUERA (Espagne)

Site : Panissars

Type d'intervention : Fouille programmée pluriannuelle

Responsables :

Georges CASTELLVI, chercheur associé UPR 290-CNRS
Josep Maria NOLLA, professeur, Universitat de Girona
Isabel RODÀ, professeur, Universitat Aut. de Barcelona

Résultats :

En 1993 se sont achevées les fouilles programmées du site de Panissars (voie domitienne, trophée de Pompée et prieuré médiéval) débutées en 1985.

Depuis 1990 une équipe sud-catalane, dirigée par Josep Maria Nolla (Université de Gérone) et Isabel Rodà (Université de Barcelone - Bellaterra) a collaboré à l'étude du site par la fouille du secteur situé en versant espagnol (1/3 du site).

L'ensemble des résultats des fouilles et les diverses études en cours permettront une publication commune à paraître dans un court avenir.

L'étude de la voie au franchissement du col de Panissars a été poursuivie sur le versant espagnol par le dégagement d'un tronçon de la *via augusta*. On peut établir que le passage du monument romain se faisait en baïonnette tant à l'entrée comme à la sortie. De nos jours la voie offre un aspect très dégradé, encaissée (versant espagnol) ; son abandon peut être lié à la construction de l'église ou du prieuré, c'est-

à-dire dans le cours du XI^e s. - de cette époque dateraient également plusieurs inhumations aménagées à même la voie -.

Les limites du monument lui-même nous sont maintenant entièrement connues au niveau des tranchées de fondation : son plan s'inscrit dans un rectangle, axé E.-O., de 36,683 m (front nord) / 36,718 m (front sud) X 30,765 m (front ouest) / 30,915 m (front est) - le semis des points relevés au théodolite a été réalisé par Jean-Louis Paillet, IRAA - Aix-en-Provence -. Ces mesures quelque peu "grossières" - puisqu'elles correspondent aux limites extrêmes du creusement du substrat - équivalent cependant à des mesures romaines précises, soit 120 X 100 pieds (avec un pied de 0,30 m). A l'intérieur, le plan se divise en deux rectangles d'un peu plus de 16 m de largeur séparés par la voie, axées N.-S., large de 5,15 m environ ; de même, la largeur des deux rectangles, plan des deux soubassements du monument, équivaldrait à 50 pieds (soit un rapport $L = l \times 2$). Au sein de chaque soubassement avaient déjà été mises au jour les fondations d'un étage supérieur inscrit dans un quadrilatère, axé E.-O., de 11 X 9 m environ.

Les essais de restitution sont en cours mais d'ores et déjà l'équipe des chercheurs s'accorde à identifier le plan du monument de Panissars à une construction de type turriforme, composée d'un soubassement surmonté d'un étage parallélépipédique terminé par une toiture pyramidale à gradins supportant une statuaire, probablement un trophée. Le monument ou trophée de Panissars, certainement celui construit par Pompée, après son retour victorieux d'Espagne sur Sertorius et Perpenna (-71), s'inscrit ainsi dans une tradition constructive héritée des Grecs (Mausolées d'Halicarnasse et de Bélévi) et annonce la forme nouvelle du trophée d'Auguste dans les Alpes (La Turbie -6/-5), de 34 m de côté et d'environ 50 m de haut.

L'étude des abords du monument a permis de mettre en évidence l'existence d'un certain nombre de plateformes de construction et les traces probables de deux machines de levage, situées au nord et à l'angle S.-E. du monument.

Un dégagement des fondations creusées dans le rocher en zone 38 à 9 m à l'O.-S.-O. n'a pas apporté d'élément nouveau concernant la datation et la fonction de cette structure, peut-être l'emplacement d'un autel annexe au trophée...

L'étude du grès, pierre de construction utilisée apparemment depuis la base jusqu'au sommet de l'édifice, se poursuit sur les deux versants pyrénéens ; pour le moment, l'origine du matériau la plus probable demeure l'hypothèse espagnole (dans tous les cas, le matériau proviendrait d'au delà d'une dizaine de km) (recherches de Michel Tesson, Université de Perpignan, et d'Aureli Alvarez, Université de Barcelone - Bellaterra).

La découverte ponctuelle et isolée de deux fragments de marbre blanc, l'un mouluré et calciné, l'autre atypique, permet d'envisager l'existence de plaques ou monuments annexes au trophée.

L'identification des monnaies mises au jour au fond des tranchées de fondations mises en carrière au Bas Empire laisse à penser que les dernières assises du trophée, situées de part et d'autre de la voie, l'ont été à la fin du IV^e s. ou au début du V^e s. (monnaie de Théodose, en plus de Julien, Constant/Constance II, ...). Peut-être s'agit-il des blocs remployés (même module) à la Porte des Cluses située 3,7 km en aval, versant nord, dont la fouille en 1991 avait livré un mobilier céramique de la première moitié du V^e s. (Castellvi, à par.).

Les fouilles se sont également poursuivies dans le secteur espagnol du prieuré pour dégager à la fois le plan de l'ensemble médiéval, et permettre d'appréhender les abords du monument romain dans ce secteur.

La DRAC étudie un projet de protection et de mise en valeur du site avec la Mairie du Perthus (propriétaire du site), le Département, la Commission Montagne, la Préfecture, ... pour le soumettre ensuite aux partenaires sud-catalans réunis autour du Département de Cultura de la Generalitat de Catalunya.

Commune : SALSES-LE-CHÂTEAU

Site : Le Malpas

Type d'intervention : Prospection

Responsable : Jean-Pierre COMPS, enseignant

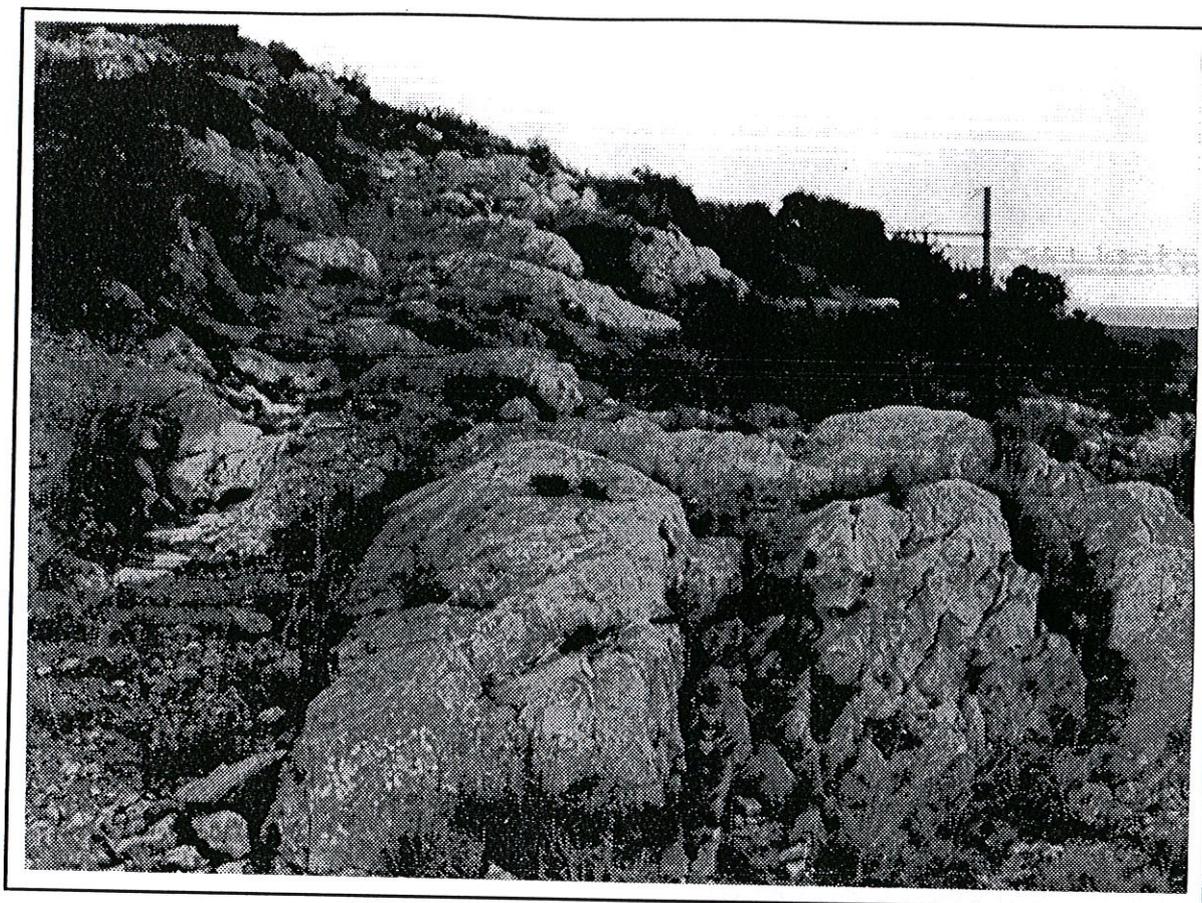
Définition du site et datation : Voie domitienne

Résultats :

En 1967, R. Come (La voie domitienne de Peyriac-de-Mer à Salses, *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 28, 1967) signale des traces de voies anciennes au Malpas. C'est cette première découverte qui a rendu possible une étude plus complète 26 ans plus tard.

A la limite de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, le Malpas mérite bien son nom : les Corbières s'y prolongent jusqu'à l'étang de Salses, ne laissant nulle place pour la circulation. Le passage le moins mauvais est à quelques mètres au-dessus de l'eau. Toutes les voies de communication, de toute époque, s'y retrouvent à faible distance.

La voie domitienne, reconnaissable à l'écartement de ses ornières, est conservée sur une longueur de 95 m, alors qu'elle redescend la colline, côté Pyrénées-Orientales.

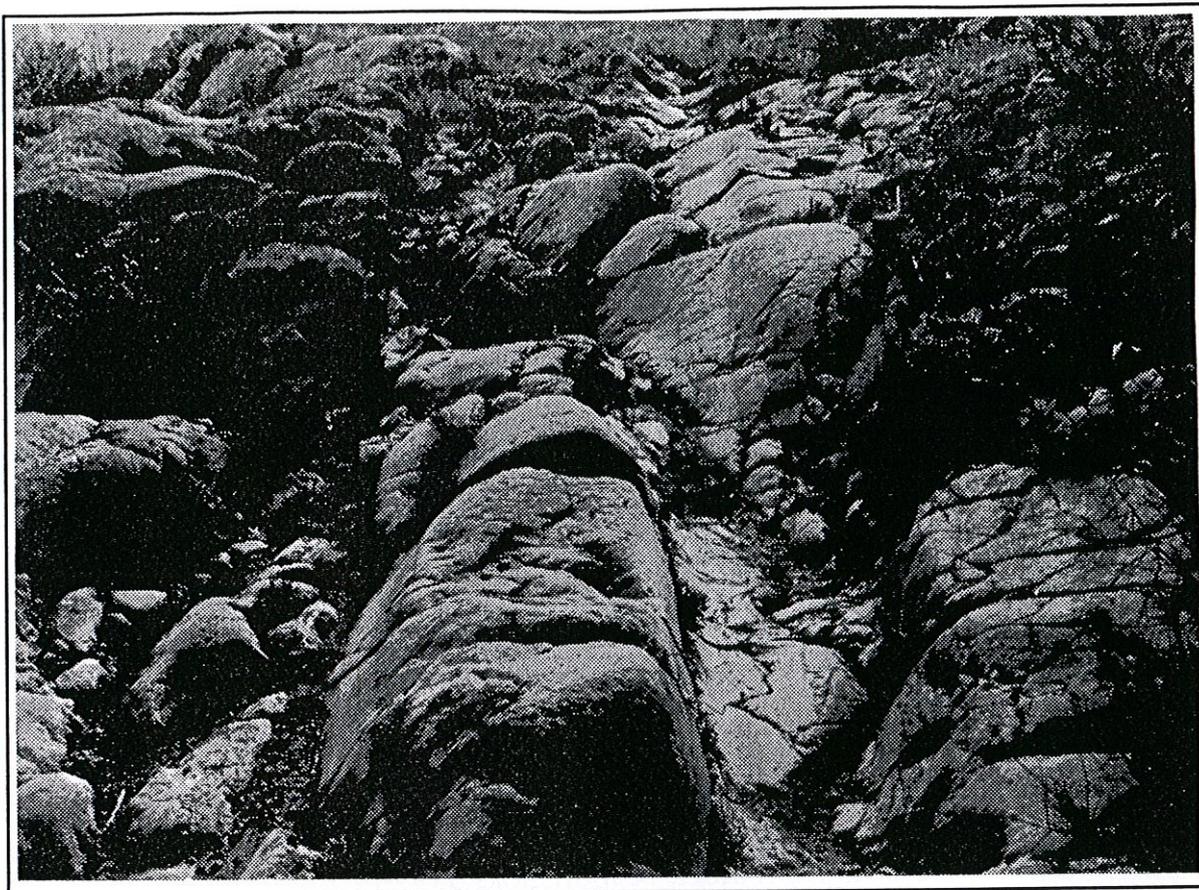


SALSES LE CHÂTEAU - Le Malpas

La voie domitienne au Malpas, une entaille à peine visible dans le paysage
(cliché J.-P. Comps)

Elle est assise directement sur le roc. Bien que le décaissement vers le nord ne soit pas considérable, autour de 0,50 m de hauteur en moyenne, on voit qu'il ne s'est pas fait sans mal : ainsi le tracé, qu'on avait voulu rectiligne, s'incurve légèrement à mi-pente. De même la surface de roulement est loin d'être plane, le calcaire ayant été cassé et non taillé à cause de sa dureté. Son aménagement primitif est mal perceptible aujourd'hui.

Par suite de destructions vers le sud, la largeur de la voie est difficile à préciser : il semble qu'il y ait eu deux chaussées côte à côte, avec un dénivelé de 0,50 m entre les deux. La largeur totale serait de 5 à 6 m. La pente n'est pas uniforme, la plus grande fréquence étant de 5%. Les ornières sont nombreuses, leur profondeur peut aller jusqu'à 0,16 m. Cette usure témoigne d'un trafic intensif et/ou d'une utilisation prolongée.



SALSES LE CHÂTEAU - Le Malpas

La voie domitienne au Malpas, détail des ornières (cliché J.-P. Comps)

L'entraxe, entre 1,40 m et 1,50 m, est bien celui d'une voie romaine mais l'absence de tout autre indice chronologique ne permet pas une datation plus précise. Cette chaussée a fait l'objet de destructions échelonnées dans le temps, la première est très ancienne sinon antique, la dernière remonte à quelques années à peine. Il serait temps de mettre un point final à la liste en classant le site et, pourquoi pas, en l'aménageant.

Commune : SALSES-LE-CHÂTEAU

Site : Font-Dame

Type d'intervention : Sauvetage urgent

Responsable : Jean-Pierre COMPS, enseignant

Définition du site et datation : Habitat gallo-romain

Résultats :

Le site de Font-Dame correspond vraisemblablement à la *Salsulae* antique, station sur la voie domitienne, signalée dans l'itinéraire d'Antonin. Déjà endommagé par la construction de la voie ferrée et de l'autoroute, il est à nouveau menacé par l'extension de ce dernier. C'est

ce qui a motivé la fouille de la partie du terrain qui borde le talus actuel de l'autoroute au sud.

Les travaux ont permis de montrer que le rocher calcaire avait été aplani, les creux comblés avec des déblais contenant du matériel du Ier, voire du IIe s. de notre ère. Postérieurement à cette date, un édifice a été construit dont il ne reste plus qu'un mur et un lambeau de sol. Le mur est en pierres calcaires irrégulières liées au mortier de chaux, sa largeur correspond à 2 pieds romains. Le sol est fait de petits éclats, de tout petits fragments de tuiles et de sable également liés au mortier. Le bâtiment se poursuivait sous le talus de l'autoroute. Les couches les plus tardives, couches de destruction, présentent du matériel du Ve s. C'est peut-être la date d'abandon de l'édifice. Enfin un mur en pierres sèches de forme irrégulière et de date inconnue mais postérieure au bâtiment précité a été mis au jour.

Au total, la fouille aura permis d'étendre la superficie et la durée d'occupation du site, deux éléments qui confirment l'identification avec la station de *Salsulae*.

Commune : CANET EN ROUSSILLON

Site : Puig del Baja I

Type d'intervention : Sauvetage urgent

Intervenants : Jérôme KOTARBA, responsable d'opération, AVC
Fred BERLIC, contrat emploi solidarité, AVC

Définition du site et datation : Habitat gallo-romain et nécropole romaine tardive

Résultats :

Le site du Puig del Baja est connu de longue date. C'est Georges Claustres dans les années 1950, suite à un défonçage, qui a le premier mis en évidence son importance, en notant en particulier sa longue période d'occupation du IIe siècle avant notre ère au IVe siècle après. L'originalité de ce site réside en fait dans sa position sur le premier petit promontoire qui domine les basses terres alluvionnaires de la Têt et des secteurs marécageux. Sur le glacis de ce promontoire se trouve un important habitat du très haut Moyen Age reconnu par des tests.

Les travaux entrepris en 1992 sur le site d'époque romaine, à la demande du Service Régional de l'Archéologie sont liés au projet municipal d'aménagement de cette colline. Pour ce faire, un décapage extensif a été entrepris sur la majeure partie du site. Il a permis de mettre au jour un ensemble de constructions, plusieurs tombes, un secteur d'ensilage et un bassin. Tous ces vestiges correspondent à des structures excavées dans le sol naturel, les niveaux de sol antiques ayant partout été détruits par les labours.

Les structures les plus anciennes sont des silos à grains. Sur les 8 découverts, 3 ont été utilisés et comblés durant la période républicaine. Leur volume oscille entre 4 et 6 m³. Leur comblement est composé pour une faible part de rejets domestiques cendreux et pour le reste de débris d'architecture de terre crue (nombreux fragments de brique en particulier). Dans l'un de ces silos, plus d'une trentaine d'amphore à vin ont été jetées et brisées. Un autre a livré de nombreuses graines carbonisées de légumes (pois) qui feront l'objet d'une étude précise. Les cinq autres silos sont datables de l'époque augustéenne et du Haut Empire. Le comblement le plus tardif est des années +80/+120. Leur contenance est très variable (de 2 à 15 m³) et montre donc des volumes ensilés très différents selon sans doute l'importance ou la nature des récoltes. Leurs complements sont composés pour certains de débris d'architecture de terre et pour d'autres de petits galets provenant de l'épierrement des parcelles cultivées proches. La découverte d'enduit muraux polychromes et de moulures assez complexes en plâtre, indique bien le caractère luxueux que devait avoir l'habitat dont pour l'instant nous n'avons retrouvé aucune trace. La seule construction du Haut Empire retrouvée est un bassin. Les nombreuses réfections dont il a fait l'objet et son état d'usure montre que celui-ci a beaucoup servi et qu'il est donc à rattacher aux activités agricoles de ce secteur.

Légèrement en contrebas, se trouve un ensemble cultuel tout à fait particulier. Il est composé de 4 tombes à inhumation en pleine terre, d'un bâtiment complexe et d'une petite construction de plan carré. Les inhumations seront fouillées prochainement par un anthropologue. Le grand bâtiment dont les murs sont faits de galets liés au mortier de chaux et le sol d'un béton de tuileau, est formé d'un couloir étroit, d'une petite pièce carrée, et d'un petit diverticule très étroit. De part et d'autre du couloir, dans l'épaisseur de la construction, se trouvaient des niches de près de 2 m de long pour 0,40 m de large. Ce bâtiment très énigmatique, qui semble bien lié aux inhumations qui le bordent, est interprété comme un monument funéraire, où les défunts d'une même famille devaient être déposés. Pour l'instant, si les techniques de construction mises en oeuvre sont bien antiques, il n'est pas possible de dire à quelle époque précise il est en usage.

Commune : PERPIGNAN

Site : Le Petit Clos I

Type d'intervention : Sauvetage urgent

Intervenants : Olivier PASSARRIUS, responsable d'opération
Jérôme KOTARBA, responsable scientifique

Définition du site et datation : Habitat gallo-romain

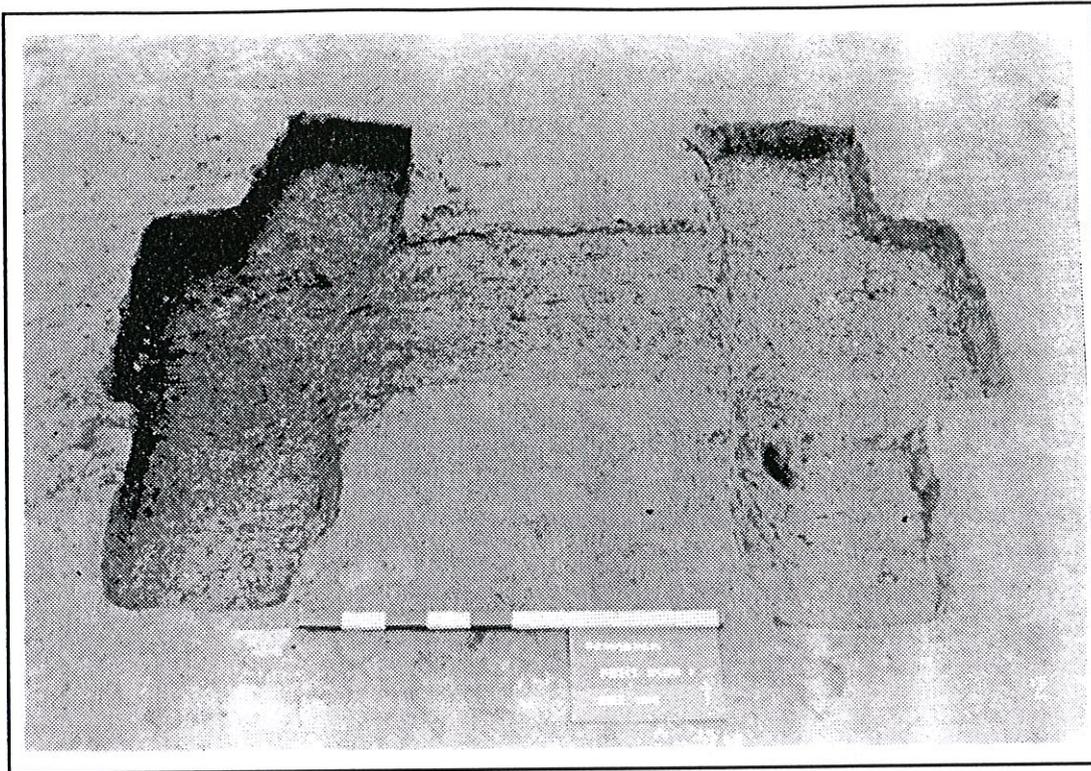
Résultats :

Les sites antiques du Petit Clos ont été découverts en 1985 par Michel Martzluff. Une prospection fine menée peu de temps après dans des parcelles plantées en vigne, a permis de mettre en évidence un secteur d'habitat au nord, une zone d'activité artisanale (atelier de tuiliers et de potiers) plus au sud. La période d'occupation de l'ensemble s'étale sur la fin du premier siècle avant J.-C. et les deux premiers siècles de notre ère.

Suite à cette découverte, ce site a été pris en compte sur le POS de la commune comme secteur constructible mais avec une restriction archéologique. En 1993, préalablement à la réalisation d'un lotissement sur le secteur de l'habitat, une première opération de fouille de sauvetage a été engagée. Elle a consisté en une intervention très rapide (deux semaines) sur une surface de près de 3000 m². L'objectif principal était de relever le plan des vestiges présents. Devant l'intérêt des structures découvertes, une seconde opération sera prochainement réalisée ; elle consistera en un décapage extensif du reste du site afin de saisir l'organisation complète de cette vaste exploitation.

Les vestiges mis au jour concernent exclusivement la partie agricole de l'exploitation, partie composée d'un bâtiment comprenant plusieurs petites pièces et de longs murs parallèles servant de clôture à des espaces destinés à un usage particulier. Partout les niveaux de sol d'époque romaine sont absents, détruits lors des travaux agricoles. De ce fait, l'usage des différentes pièces est difficile à restituer. Leur emplacement, sur la partie sud de ce grand bâtiment, leur ouverture probable sur un grand espace ouvert traversé par un petit fossé et interprété comme une cour, laissent supposer qu'il peut s'agir de logements pour les personnes serviles du domaine ou également d'étables pour certains animaux.

En bordure du bâti principal, et peut-être pris dans une construction particulière dont il ne reste rien, se trouvait un pressoir. Il était composé d'un assemblage de pièces de bois dont seul le négatif d'implantation dans le terrain naturel subsiste, d'un massif maçonné quadrangulaire, d'un bassin et d'un puits tout proche. Le négatif des pièces de bois permet de restituer un assemblage composé de quatre puissants montants verticaux assemblés les uns aux autres par des pièces horizontales en sous-sol et aussi sans doute en élévation.



PERPIGNAN - Le Petit Clos I

Structure négative laissée par les pièces de bois composant les quatre montants du pressoir (cliché O. Passarius)

C'est à cet endroit, au milieu des quatre montants, qu'étaient disposés les paniers à presser. Ces montants soutenaient et guidaient aussi une très grosse poutre de 5 à 6 m de long au moins dont l'extrémité allait jusqu'au massif maçonné. A cet endroit, sans doute par un système de cordages et de poulies, le bras de levier était descendu progressivement. Le produit de ce pressurage devait s'écouler par un petit canal ou un tuyau jusqu'au bassin. Ce dernier, à peu près quadrangulaire, de 2,10 m sur 2,60 m, présente en son centre une légère dépression qui permet une vidange complète de son contenu. Son fond est fait de petites briquettes de pavement disposées en *opus signinum* ; les parois sont recouvertes d'un mortier hydraulique. A proximité se trouvait un puits très probable, dont l'utilité pour les travaux de pressurage et pour la vie du domaine devait être multiple.

A une vingtaine de mètres de là, à l'intérieur des murs de clôture du grand bâtiment, se trouvaient deux celliers bien distincts. La mise en évidence de quelques trous de poteaux à proximité et de nombreux éléments de toiture, indique que chaque cellier devait être couvert. Ces endroits de stockage sont formés d'alignements de doliums (grosses jarres de terre cuite) dont les fonds ont été souvent retrouvés en place. En effet, ces vases, qui peuvent avoir près de 1,50 m de hauteur, étaient

en partie enterrés dans le sous-sol. Le cellier nord pourrait avoir compté jusqu'à 24 doliums, pour 18 au sud. Quant aux produits stockés, il s'agit très probablement de liquides, en relation avec le pressoir peu éloigné. En se référant aux écrits de Vitruve, il est possible de proposer pour le cellier sud bien exposé, le stockage d'huile d'olive (qui était ainsi à l'abri du gel et que la chaleur du soleil tenait toujours fluide), et pour le cellier nord plus frais, celui de vin. Ces interprétations, pour l'instant peu étayées, devront être confirmées à terme par les sciences environnementales.

Les vestiges mis au jour au Petit Clos sont pour l'instant tout à fait exceptionnels au niveau départemental. Ils attestent d'un ou de deux types de culture, la viticulture et/ou l'oléiculture, dont les témoignages en Roussillon pour l'époque antique sont très rares. De plus, la présence, à peu de distance de ce bâtiment agricole, d'un atelier de potiers, laisse présager l'existence de productions céramiques destinées à la commercialisation des denrées produites. Les recherches futures qui vont être menées sur la suite de la partie habitat permettront peut-être de retrouver les bâtiments occupés par le propriétaire de cette exploitation. La découverte, dans la tranchée d'épierrement d'un mur, de plusieurs tesselles de mosaïques indique que cette partie devait présenter un certain luxe.

Commune : CARAMANY

Site : Pla de l'Aïgo

Type d'intervention : Sauvetage programmé

Intervenants :

Jérôme KOTARBA, responsable d'opération, AFAN

Gilles ESCALON, archéologue fouilleur qualifié, AFAN

Claude LABARUSSIAT, archéologue fouilleur qualifié, AFAN

Jacqueline NOEL, spécialiste (dessin céramique), AFAN

Définition du site et datation : Habitat gallo-romain

Résultats :

Le site du Pla de l'Aïgo a été découvert en 1986 par les membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, lors de la réalisation de l'étude d'impact sur le projet de barrage sur l'Agly.

Cette petite ferme d'époque romaine est implantée sur le cône de déjection d'un petit ravin, au contact du versant rocheux. De cette position, elle domine un assez vaste terroir s'ouvrant en pente douce vers l'Agly qui coule à 200 m au sud. L'exploration extensive de ce site s'inscrit dans un programme de sauvetage effectué à la demande du Service Régional de l'Archéologie, sur une dizaine de gisements de toutes époques.

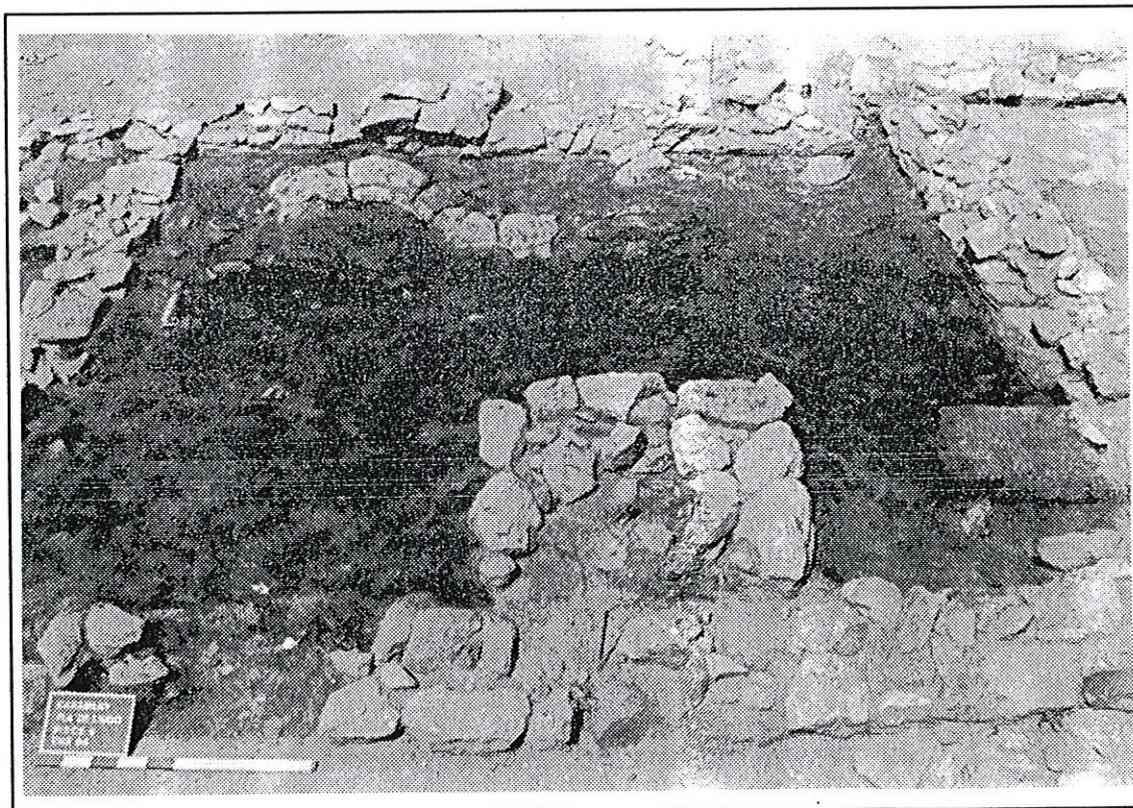
L'intervention entreprise en 1993 a permis le dégagement complet des vestiges d'habitation sur une terrasse haute, et le décapage partiel d'une partie basse où se trouvaient des indices d'occupation et d'aménagements antiques.

Pour la partie habitat, les fouilles ont permis de mettre en évidence trois phases principales d'occupation.

La plus ancienne (seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère) n'a été retrouvée que très partiellement dans les sondages. Elle est caractérisée par une série de trous de poteaux d'assez grand diamètre et un épais niveau de terre sombre. Il s'agit sans doute d'une ferme dont le plan nous échappe totalement.

La seconde construction a été entièrement retrouvée. Elle est composée de deux petites pièces d'habitat et d'une autre beaucoup plus grande à usage agricole (bergerie ?).

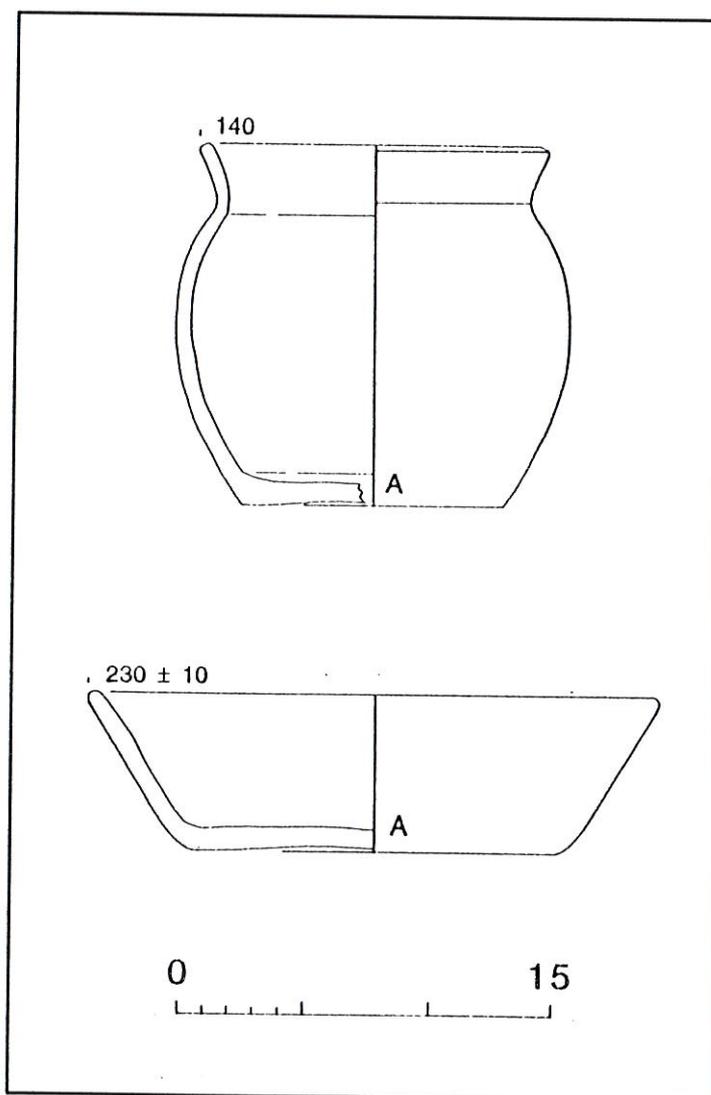
Les murs sont cette fois bâtis avec des blocs de gneiss équarris liés à la terre. Sur les sols en terre battue, nous avons retrouvé de nombreux vestiges qui montrent que ces constructions sont en usage durant tout le II^e siècle et la première moitié du III^e.



CARAMANY - Pla de l'Aïgo

Sol en terre battue d'une pièce d'habitation du second état.
La structure carrée au premier plan correspond sans doute à une cheminée
(cliché J. Kotarba)

La troisième phase d'occupation voit l'abandon des structures précédentes et la construction d'un nouveau bâtiment dont une partie est conservée. Les techniques de construction changent encore avec l'emploi de galets de rivière et du mortier de chaux. Ce dernier état perdurera jusque dans les premières décennies du IV^e siècle. Bien que très partiellement conservé, nous savons que dans ce dernier bâtiment est construit un pressoir. Il atteste donc pour cette période tardive la pratique de l'oléiculture ou de la viticulture dans ce terroir de petites montagnes.



CARAMANY - Pla de l'Aïgo

Urne et plat en "céramique modelée de l'Agly", II^e - III^e s. de n. è. (dessin J. Noel)

En explorant les niveaux de sol du second état, nous avons mis au jour dans l'une des pièces d'habitation, quatre petites fosses correspondant à des dépôts volontaires. Dans les quatre cas, la pratique d'enfouissement est la même avec le dépôt d'un vase complet, une

cruche. La position du vase est tellement semblable dans trois cas, que l'on peut penser que c'est la même personne qui les a réalisés. S'agit-il de tombes de nouveaux-nés ou de dépôts rituels ? La fouille fine des fosses devrait permettre de le savoir.

Commune : CARAMANY

Site : Coudoumines 541

Type d'intervention : Sauvetage programmé

Intervenants :

Jérôme KOTARBA, responsable d'opération, AFAN

Olivier PASSARRIUS, archéologue fouilleur qualifié, AFAN

Jacqueline NOEL, spécialiste (dessin céramique), AFAN

Jean-Claude LEBLANC et Gérard MUT, métallurgie du fer

Définition du site et datation : Habitat et atelier métallurgique de l'Antiquité tardive

Résultats :

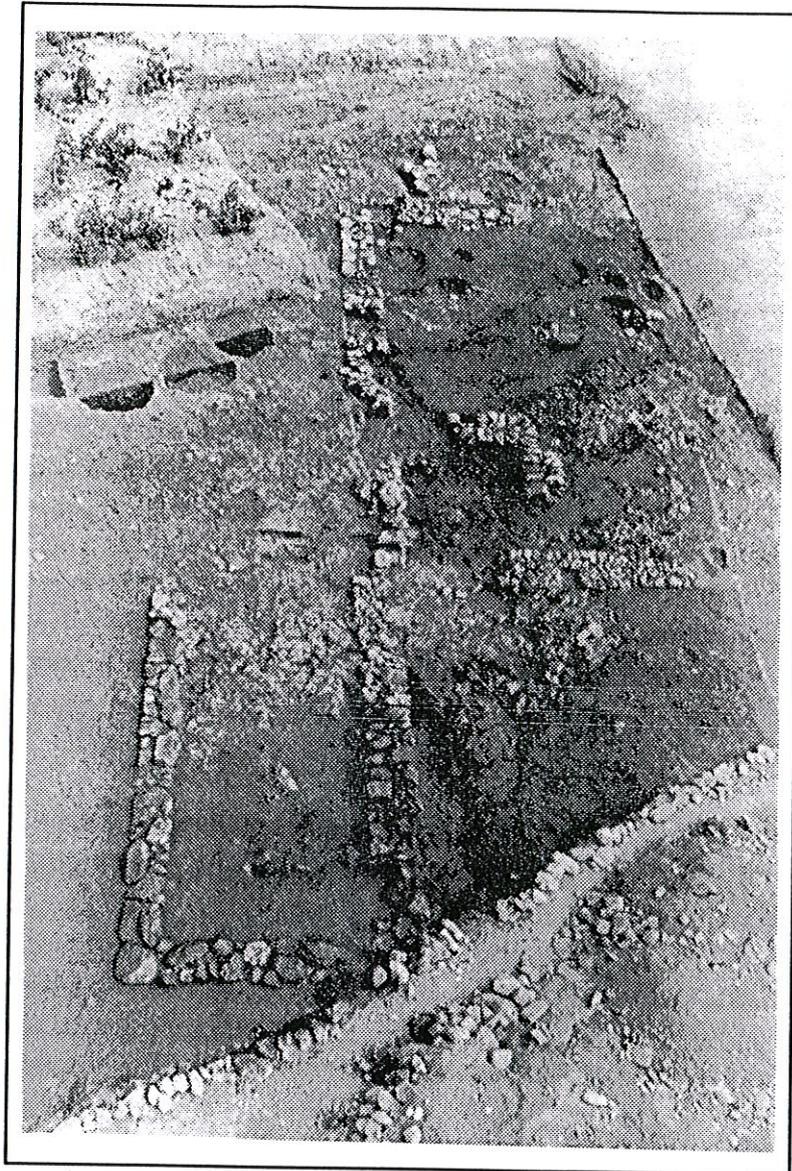
Le site des Coudoumines 541 a été découvert en 1986 par les membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, lors de la réalisation de l'étude d'impact sur le projet de barrage sur l'Agly. A cet endroit, les prospections ont montré la présence de vestiges de la protohistoire, de l'époque romaine et de l'époque wisigothique.

L'opération réalisée en 1993 visait principalement à dégager le plan de l'habitat le plus tardif. Cette entreprise n'a été possible que grâce à l'aide bénévole d'une dizaine d'étudiants en histoire et archéologie.

Les vestiges de l'habitat ne sont que partiellement conservés. Il s'agit d'un grand bâtiment de plus de 17 m de long dont l'espace interne est subdivisé en plusieurs pièces. Les murs sont construits en pierres liées à la terre et ne sont conservés que sur leur dernière assise. Le plan retrouvé est donc trop incomplet pour être interprétable. De plus, la fouille des niveaux de sol préservés n'a pas permis de découvrir d'aménagements domestiques particuliers. Dans plusieurs pièces, le rocher est affleurant et a même été aplani.

Dans la pièce la plus au nord, qui avait été en grande partie fouillée lors des reconnaissances en 1990, du mobilier céramique et métallique jonchait le sol. Nous noterons en particulier la présence de plusieurs petits couteaux à lame étroite, d'un gros objet interprété comme un fer à marquer le bétail, ainsi que de nombreux clous. Le mobilier céramique, avec en particulier des productions paléochrétiennes estampées, permet de dater cette dernière occupation du Ve siècle. Dans les niveaux de fonctionnement des autres pièces, nous avons trouvé le même type de mobilier. La dernière occupation de ce bâtiment paraît donc bien homogène. Par contre, la faiblesse de la stratigraphie ne permet pas de dater la construction de ce bâtiment. De plus, l'existence de plusieurs

fonds de silos du Haut Empire à une dizaine de mètres de là, crée le doute sur sa création, même si nous n'avons aucun niveau homogène du Haut Empire à l'intérieur de l'habitat.



CARAMANY - Coudoumines 541

Vue générale de l'habitat romain tardif et des silos du Ile Age du Fer
(cliché J. Kotarba)

A trois mètres au nord du bâtiment, se trouvaient les restes d'une forge. Elle est composée d'un petit four destiné à réduire le minerai et d'un aménagement en pierre qui l'entoure sur trois côtés et forme en particulier une pointe vers le nord-ouest (côté du vent dominant). Le four est de petite taille : 0,5 m pour la partie où était réduit le minerai ; il se prolonge par une fosse oblongue de 1,2 m de long. Le fond du four montre encore un amas de scories oxydées. Dans la fosse, ce

sont des scories coulées qui tapissent une partie du fond. Le niveau de sol préservé autour du four, dans l'espace protégé par les murs, a livré du mobilier parmi lequel des céramiques paléochrétiennes estampées, de la verrerie très fine de couleur olivâtre, et une amphore Dressel 23 presque complète. Il paraît fort probable que le four est bien contemporain de l'habitat tout proche. Ce niveau de sol a donné aussi quelques outils parmi lesquels un marteau et plusieurs pointeaux dont l'étude typo-technologique réalisée par J.-C. Leblanc devrait apporter beaucoup de renseignements. Les travaux sur le minerai utilisé entrepris par G. Mut, devraient permettre de retrouver le secteur d'exploitation (il existe de nombreux affleurements sur ce versant de la montagne) et aussi de juger de l'importance de l'activité métallurgique dans l'économie de la vallée et son évolution aux autres périodes.

Dans le secteur exploré, nous avons également mis en évidence un ensemble de 6 silos. Ils sont tous creusés dans une terrasse à galets et ont une profondeur variable. L'un d'eux a livré à côté de différentes formes en céramique modelée, un fond d'amphore indéterminée et des fragments de céramique grise monochrome. Son comblement date donc d'un IIe Age du Fer à préciser. Cette découverte est importante, elle montre en effet une occupation humaine à cette période dans le fond de vallée, ce qui manquait pour l'instant.

Commune : PORT- VENDRES

Site : Rade de Port-Vendres

Type d'intervention : Prospections sous-marines

Responsable : Cyr DESCAMPS

maitre de conférences à l'Université de Perpignan

Définition du site et datation : Retrouver et délimiter un gisement sous-marin d'amphores républicaines Dressel 1C et de plaques de marbres déclaré en 1979 et probablement réenvasé depuis.

Équipe de fouilles : Marie-Pierre Bories, Xavier Clerc, François Gutierrez Marie-Thérèse Joste, Paul Joste, Jean-Charles Ribes, Michel Salvat, Jean Sicre, Lydie Valcke, Ghislaine Vaysse.

Matériel utilisé : Zodiac Mark II Futura avec moteur Evinrude 25 CV, Sillinger avec moteur Johnson 25 CV, Appareil de photo Nikkonos 5 avec objectifs 20 et 35 mm, équipements personnels de plongée.

Résultats :

Il s'agissait de retrouver (juillet 93), un gisement déclaré par René Macia en 1979 à la suite de la découverte d'un nombre important d'amphores Dressel 1C. D'après l'inventeur, 17 exemplaires tous rapportés à ce type auraient été remontés dans les semaines qui ont

suivi la découverte : la présomption d'un site d'épave est donc forte et ce serait là un chargement encore inédit.

Le site se trouverait à 28 m de profondeur, face au promontoire de la Mauresque (à 250 m de la côte) et à une cinquantaine de mètres à l'ouest, sur des fonds de 25 m, le même inventeur a noté la présence de plusieurs blocs de marbre.

Disons tout de suite que la prospection n'a pas abouti malgré une série de plongées effectuées entre le 9 et le 27 juillet. Deux causes peuvent être données à cet échec :

- d'une part les conditions météo, très perturbées pendant tout le mois de juillet, qui ont entraîné l'annulation de nombreuses plongées : quatre journées seulement se sont déroulées selon le programme établi (les 9, 14, 15 et 27 juillet) ; le club du Loup de Mer, dirigé par R. Macia a prêté son concours lors de l'ultime journée de prospection ;

- d'autre part une contradiction entre les indications d'amers, qui aboutissaient à des fonds de 30-31 m, et la profondeur annoncée du site ; si l'on prospectait sur l'isobathe - 28 m, on se trouvait à une centaine de mètres du secteur indiqué par les amers.

Il est enfin possible qu'un réenvasement masque les éventuels vestiges. Une dizaine de tessons épars, non rapportables à un type défini d'amphore, ont été recueillis ainsi que des objets isolés modernes et contemporains.

L'enquête se poursuit maintenant vers la recherche du maximum d'objets remontés en 1979 afin d'établir une typologie de cette série de Dressel 1C ; l'espoir de retrouver un site d'épave est faible, sauf élément nouveau. Quant aux blocs de marbre, ils n'ont pas été aperçus.

MOYEN AGE ET TEMPS MODERNES

Commune : B É L E S T A Site : Saint Barthélémy de Jonquerolles

Type d'intervention : Restauration et mise en valeur

Responsable: Valérie PORRA (conservateur du Château-Musée de Bélesta)

Définition du site et datation : Habitat rural médiéval et son église préromane.

Résultats :

Reconstruction du mur sud de l'église et consolidation des murs de l'enclos.

Les jeunes de l'association REMPART encadrés par Alexandre Massines (technicien de l'association), ont remonté le parement du mur sud de l'église, entre la porte d'entrée et le mur ouest.

Les blocs de gneiss issus de l'effondrement de ce mur et trouvés in situ ont été utilisés pour le remontage.

Les cinq C.E.S (Contrat Emploi Solidarité) de la piste des dolmens (projet touristique concernant 7 communes du Ribéral), ont consolidé toutes les tranches des murs de l'enclos. Ils ont utilisé un mortier de chaux additionné de ciment pour une meilleure tenue du liant.

Les sols de chaque bâtiment ont été recouverts de sable pour assurer la mise en valeur et la protection du site archéologique.

Commune : SAINT-NAZAIRE

Site : Munt de la terra

Type d'intervention : Sondages

Responsables : Georges CASTELLVI, enseignant
Jean-Pierre COMPS, enseignant

Définition du site et datation : Motte ecclésiastique (fossé), Moyen Age médian

Résultats :

En prévision de plantations et d'aménagements prévus autour de la chapelle Notre-Dame de l'Arca, la mairie de Saint-Nazaire avait sollicité de notre part une intervention archéologique. Ce terroir connu sous les diverses appellations de *Munt de la Terra* (cadastre 1808), *Les Pubilles* et *Notre-Dame de l'Arca* (cadastre 1934) et *Capella de l'Arca* (cadastre 1990) est en effet riche en "faits" historiques : deux sites y avaient déjà été repérés (un site antique, 66.186.1 H, G.C. et J.-P. C., et

l'emplacement d'une motte médiévale, 66.186.2 H, G.C.) ; en outre, à quelque distance de là, vers l'ouest, passe le *chemin de Charlemagne* identifié à une variante médiévale de l'antique voie domitienne.

Les prospections menées depuis 1981 au nord de la chapelle, et ces résultats confrontés aux plans cadastraux et aux archives communales, avaient ainsi permis de localiser l'emplacement de la "motte ecclésiastique" de la primitive église rurale, romane, de Notre-Dame de l'Arca de la localité disparue de *Vila Muntà* (Xe - XVe s.) (travaux sur les mottes en Roussillon, G. Castellvi).

Profitant de l'opportunité offerte, nous avons procédé à une série de tranchées longues (85 m) et profondes (1 à 3 m) s'étendant entre la chapelle et la parcelle située au nord sur laquelle avait été localisé l'emplacement de la motte arasée entre 1870 et les années 1930. La motte du *Munt de la Terra*, nom générique des mottes en Roussillon, avait à l'origine une forme elliptique de 31,50 X 26 m et une hauteur de 5 à 6 m ; elle était encore surmontée, en 1870, des ruines de l'ancienne église. Ainsi ont pu être mises au jour, partiellement, les limites d'un fossé de 8 m de large et de 2 m de fond. Cette découverte est intéressante puisque c'est la première fois en Roussillon qu'un fossé peut être ainsi associé à une motte médiévale. La fouille stratigraphique menée dans le comblement du fossé a livré un petit ensemble de céramiques des XIe - XIIIe s., essentiellement des céramiques communes tournées de cuissons diverses, de formes ouvertes et globulaires, à fond concave et à décor cannelé ou ondé.

Commune : PERPIGNAN

Site : Château-Roussillon

Type d'intervention : Sauvetage

Intervenants : Rémi MARICHAL, archéologue de la Ville de Perpignan, responsable d'opération

Jean-Paul BRULÉ, étudiant, contractuel A.F.A.N.

Définition du site : Inhumations du Xe/XIIIe s.

Résultats :

Situé à l'emplacement du site antique de Ruscino (Ville av-ler après J.C.), à mi-chemin entre Perpignan et la mer, le hameau de Château-Roussillon (origine du nom : *Ruscino*, puis *Ruscillona*, *Castell Rossello*, et enfin, par extension, le nom de la province : Roussillon), juché sur une petite colline dominant la Têt (fleuve côtier), comprend une église dédiée à Ste Marie et St Pierre, une tour à signaux du XIe siècle, et quelques maisons bâties sur les vestiges arasés d'un château comtal du Xe siècle. Une fouille de sauvetage réalisée dans le cadre de travaux d'adduction d'eau a permis la mise au jour d'une dizaine de sépultures à l'est et au sud de l'église.

Les inhumations, toutes orientées, sont faites à même la terre ou dans des cofres en pierre de réemploi bâtis sans mortier. Les couvertures sont souvent constituées de larges meules en pierre meulière. Ce niveau d'inhumation a détruit les niveaux gallo-romains et une partie des niveaux préromains qui se poursuivent jusqu'à deux mètres de profondeur environ. Les sépultures sont plus denses à proximité de l'entrée latérale sud et se répartissent sur trois niveaux chronologiquement espacés. Certaines contiennent des réductions de tombes. Elles ne contenaient aucun mobilier à l'exception d'une tombe sur laquelle a été découvert un pichet en céramique commune tournée non vernissée de couleur gris-noir. Il s'agit d'un récipient de petite taille (0,15 cm), à goulot à lèvre pincée en bec verseur, sans anse, à fond légèrement bombé et possédant sur la carène un filet ondulé exécuté avant cuisson.

L'ensemble est datable entre le Xe et le XIIIe siècle, et témoigne d'une population de très modeste condition. L'importance de cette petite nécropole est sans doute à mettre en relation avec le fait qu'aux XIIe et XIIIe siècles *"nombre d'habitants de Perpignan se déclarent être originaires de CastelRossello"* (Alart, cité par P. Ponsich, Ruscino, catalogue de l'exposition de 1973, Palais des Congrès, Perpignan, 1973, p. 53).

La suite de la fouille permet, sur un sondage de 2 m², d'atteindre le substrat géologique situé deux mètres plus bas, après avoir traversé des niveaux d'occupation datés entre le IIIe et le VIIe siècles avant notre ère. Deux très beaux fragments de céramique attique à figures noires provenant sans doute d'un atelier réputé sont mis au jour. Le niveau le plus ancien est représenté par une couche puissante de 1,60 m de sédiment gris contenant du mobilier très fragmenté du Bronze final. Les observations réalisées dans la tranchée et dans le sondage permettent de recueillir des informations précises sur la topographie de cette partie du site jusque là inexplorée.

Commune : PERPIGNAN

Site : Commanderie Hospitalière de Bajoles

Type d'intervention : Sauvetage

Responsable : Patrice. ALESSANDRI

Définition du site : Congrégation religieuse XIIe-XVIIIe s.

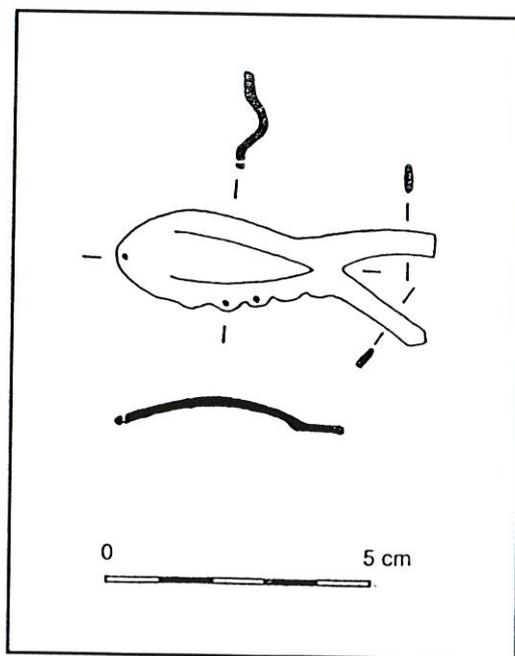
Résultats :

Sur un plan historique c'est très tôt, dès le début du XIIe s., que le lien est établi entre les terres de Bajoles, les familles gouvernantes roussillonnaises d'une part et l'Ordre militaro-religieux Saint-Jean-de-Jérusalem d'autre part. En effet de 1127 à 1155 les comtes de

Roussillon font diverses donations de biens enregistrées par la maison du Temple ou Commanderie de Bajoles où est également explicitement évoquée la présence d'un édifice de culte dédié à Saint-Vincent. Il est à noter ici l'extrême célérité avec laquelle l'Ordre des moines-chevaliers, créé en 1118, s'introduit en Roussillon.

Les vestiges occupent le sommet d'une des lignes de crêtes qui, de Canet à Perpignan, découpent la basse plaine du Roussillon d'est en ouest. Le site qui nous occupe est isolé, bien en dehors des remparts de l'agglomération médiévale de Perpignan. La fouille est la troisième intervention menée sur ce gisement, les deux précédentes concernaient l'habitat tandis que celle-ci s'est intéressée aux abords immédiats.

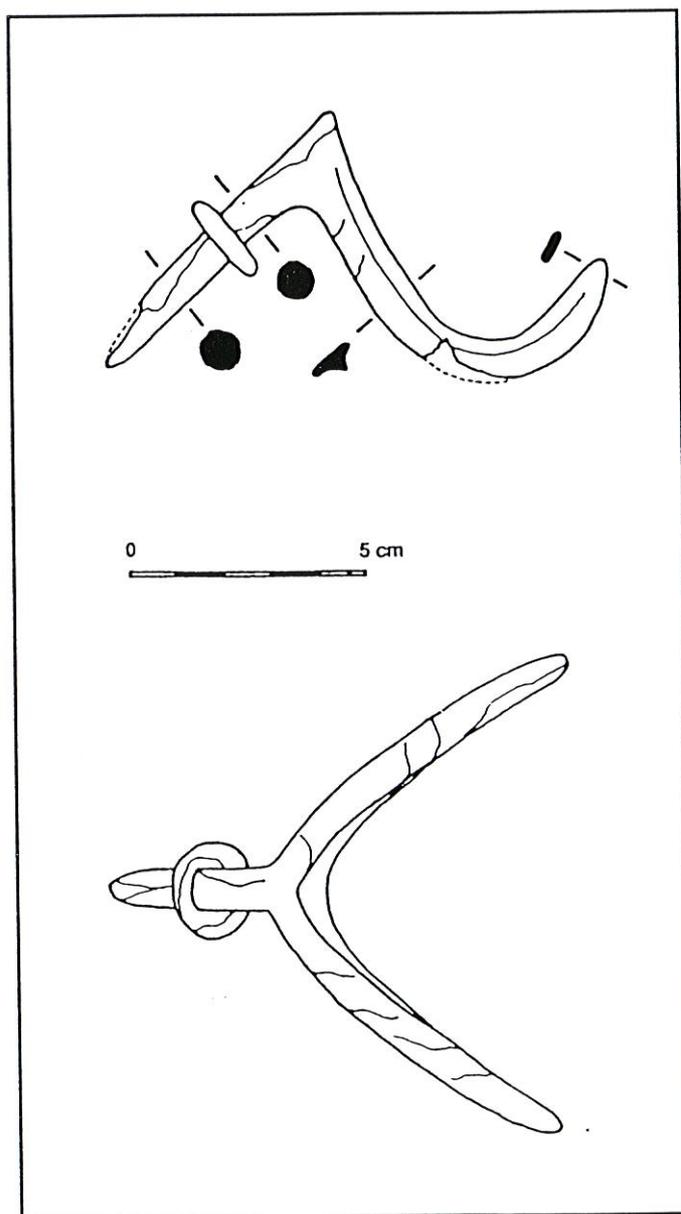
La très grande densité des unités d'ensilage, seuls vestiges observés lors de cette campagne, nous renseigne sur l'organisation spatiale des espaces jouxtant la Commanderie. Il est probable qu'une zone couvrant une aire déterminée non extensible a été réservée à la nécessité du stockage des denrées alimentaires. Les fréquents recoupements de structures en témoignent et, associés à une étude détaillée du mobilier contenu dans les comblements, permettent de les répartir en trois phases bien distinctes d'occupation successives.



PERPIGNAN - Commanderie Hospitalière de Bajoles
Objet de parure en bronze (dessin P. Alessandri)

La première est directement liée à l'implantation de la communauté originelle et de son essor à la fin du XIIe s. et pendant le XIIIe s.

La suivante, qui peut être considérée comme l'apogée de cette congrégation roussillonnaise au regard notamment de l'abondance et de la qualité des éléments céramiques mis au jour, est tout d'abord contemporaine de l'élan généré par l'autonomie politique dont jouit temporairement le royaume de Majorque (fin du XIIIe s.-milieu du XIVe s.), puis reflète, après le rattachement à la couronne aragonaise, le puissant développement économique de la Catalogne au cours des XVe et XVIe s. La dernière, qui voit le Roussillon passer sous administration française à partir du milieu du XVIIe s., nous montre, compte tenu du nombre et de la dimension des silos, une Commanderie conservant une intense activité agricole jusqu'à la fin du XVIIIe s.



PERPIGNAN - Commanderie Hospitalière de Bajoles
Éperon à dard de la fin du XIIIe - début XIVe siècle (dessin P. Alessandri)

Outre l'important vaisselier de cuisine mis au jour, il est à noter, au titre des singularités archéologiques, la découverte d'un éperon à dard, un type encore inconnu en Roussillon. Contemporain de la phase d'occupation intermédiaire, reconnue comme étant la plus opulente pour la commanderie de Bajoles, il est à rapprocher de la céramique de même période, fréquemment ornée de blasons d'origines géographiques très diverses. A la lumière de ces découvertes, il semble désormais avéré que la congrégation recevait en son sein, tout au moins lors de l'établissement du royaume de Majorque, des représentants d'une chevalerie se trouvant sans doute très éloignée de ses terres.

A signaler également les interventions suivantes, pour lesquelles nous n'avons pas reçu de résumé de la part de leurs auteurs :

- prospections liées à des recherches sur la métallurgie dans les P.-O. (Armand Authier) ;
- prospections sur les roches gravées de Cerdagne (Pierre Campmajo) ;
- prospections liées à des travaux routiers en Cerdagne (Fred Berlic) ;
- fouille programmée de la Caune de l'Arago, à Tautavel (Marie-Antoinette de Lumley) ;
- sauvetage urgent à Las Conques, site du paléolithique supérieur, sur la commune de Vingrau (Henri Bails) ;
- sondages en relation avec les restaurations du château de Canet en Roussillon (Fred Berlic).

INFORMATIONS DIVERSES

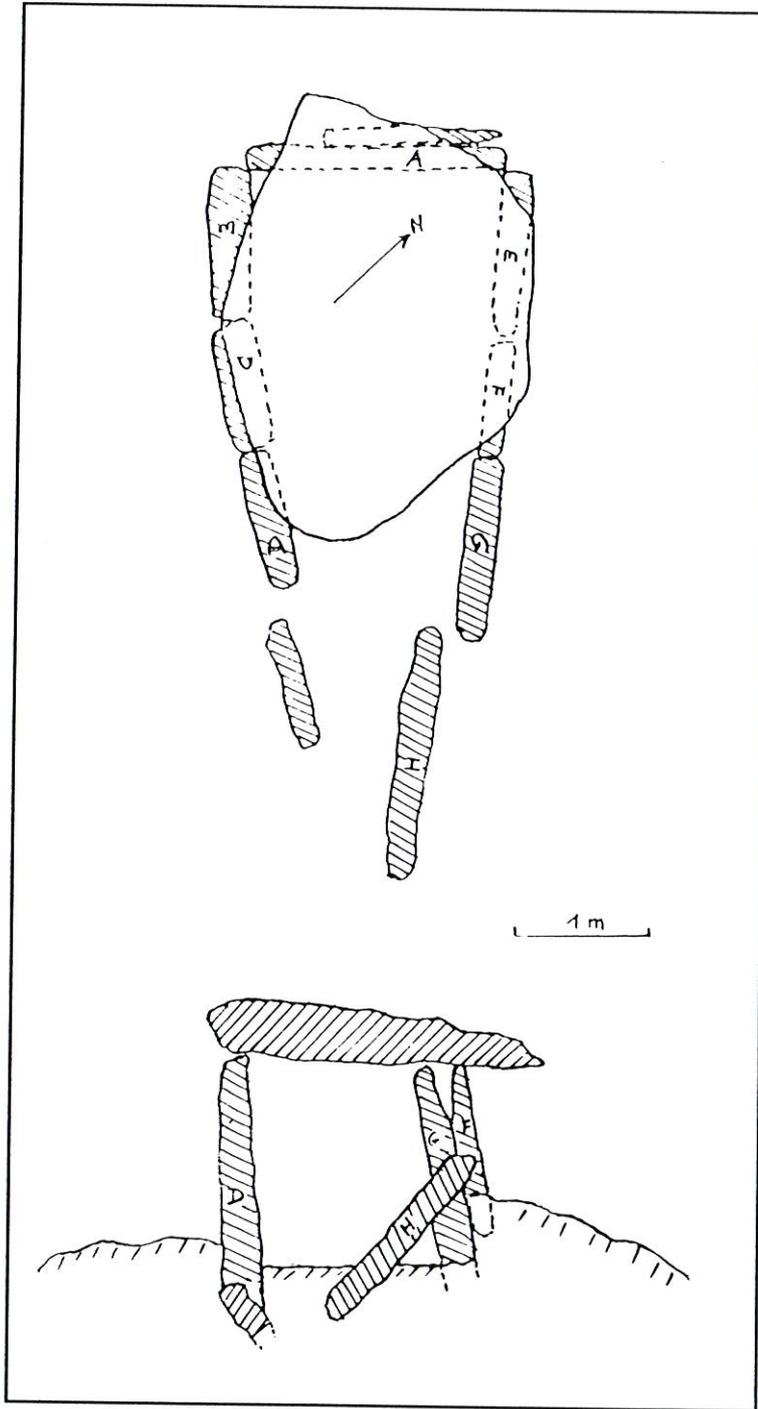
RESTAURATION DU DOLMEN DIT BALMA DE NA CRISTIANA (L'ALBERE)

Situation, description, travaux de restauration

Le dolmen dit "Balma de na Cristiana", qui se dresse sur le flanc méridional du Pic de Sant Cristau, au-dessus du village de Saint-Jean de l'Albère, fut signalé pour la première fois par Pallary en 1887.

Lors de notre première visite sur les lieux, en 1964, le monument était tel que le décrivait J. Freixe en 1903, c'est à dire en très mauvais état. Le mur sud de la chambre ne conservait que deux dalles-supports en place ; entre ces deux dalles et la dalle de chevet, un vide d'environ 1 mètre ("*une ouverture regardant vers le midi*" pense J. Freixe) ; le côté nord comportait seulement deux autres supports en partie brisés. L'auteur néglige la dalle mi-couchée à l'entrée est du monument et semble ignorer celle qui gisait à l'intérieur de la chambre, dissimulée alors sous les déblais.

Nos premiers travaux, en 1970, nous permirent de retrouver, sous une couche de terre noirâtre contenant un certain nombre de tessons de poterie grise tournée du Moyen Age, la troisième dalle-support méridionale, dalle renversée volontairement vers l'extérieur dès une époque ancienne, lors de l'utilisation du dolmen comme abri. Le nettoyage de l'intérieur de la chambre fit apparaître également le pilier nord qui gisait au milieu. L'opération de restauration menée en août 1988, avec l'aide de la municipalité de la commune de l'Albère et d'une équipe de volontaires, a consisté à redresser le pilier méridional qui ne s'était guère écarté de son emplacement d'origine, puis, ce fut moins aisé, à tirer vers le fond la dalle nord afin de la mettre en position d'être relevée. Ces trois piliers nord ayant subi une forte érosion qui a réduit leurs dimensions, contrairement aux trois piliers méridionaux qui eux, ont conservé leur élévation d'origine, il fut nécessaire de recourir à des éléments d'appoint (dallettes et blocs), afin de rétablir en position horizontale la lourde dalle de couverture, qui par suite de la dégradation du mur nord, présentait une dangereuse inclinaison et ne reposait sur le chevet et le mur sud que par deux appuis ponctuels. L'expérience nous ayant appris que même soigneusement fouillés nos dolmens ne sont pas à l'abri d'excavations sauvages qui ont pour résultat de mettre leur équilibre en danger, nous avons pris la précaution de consolider le monument par une semelle interne de béton.



L'ALBÈRE - Balma de Na Cristiana
Plan et coupe du dolmen (dessins J. Abelanet)

Ces travaux nous ont amené évidemment à procéder à une vérification du remplissage. Sans grande illusion toutefois car la majorité des sépultures mégalithiques de notre région ont été violées de longue date, dès l'Age du Fer parfois ; très souvent, dès l'époque romaine. En ce qui concerne la Balma de Na Cristiana, nous avons en outre un témoignage de Jacques Freixe, qui fait état d'une fouille au début du siècle (p. 196-197) : "*C'est donc à eux (Bébryces ou Sordes) qu'il faut attribuer la construction de la Balma de Na Cristiana. Ce monument mégalithique ne marquait point l'emplacement d'un tombeau car on n'a point trouvé d'ossements dans les fouilles qui y ont été pratiquées. Ce n'était point non plus un autel destiné aux sacrifices, car, dans ce cas, à quoi aurait servi la chambre ou cella à deux ouvertures que forme l'ensemble du monument ?*"

La fouille

Le remplissage du monument étant entièrement remanié, la fouille a consisté principalement au tamisage des déblais.

Les documents archéologiques modernes

Lors des travaux de restauration, nous n'avions pas eu le temps de vérifier le lambeau de couche que protégeait la dalle, tombée au centre de la chambre, que nous venions de remettre en place et de redresser. Les propriétaires de la parcelle où se situe le dolmen, avec l'accord desquels la opération de restauration avait été entreprise, étant venus, quelques jours après, voir les travaux, découvrirent 4 grandes pièces d'argent du XIXe s. : 2 monnaies d'Espagne de cinq pesetas, de 1870, avec, à l'avvers, une femme couchée tendant une branche de laurier et, au revers, un écu avec les armes d'Espagne; une troisième de même valeur et de même revers, avec à l'avvers la tête d'Alphonse XII et la date de 1875 ; enfin une médaille, de même format, portant à l'avvers une scène de bataille, au revers l'inscription suivante : "*Légion étrangère. Ils furent ici/ moins de soixante/ opposés à toute une armée/ sa masse les écrasa/ La vie plutôt que le courage/ abandonna ces/ soldats français/ 30 avril 1863/ Camerone*". Ce petit trésor est-il attribuable à un légionnaire déserteur, qui, passant clandestinement la frontière, aurait jugé prudent de cacher son pécule dans l'abri où il aurait trouvé refuge ? Aurait-il renversé la dalle pour le dissimuler ? Cela paraît difficile à réaliser par un homme seul. Ou, la dalle étant déjà renversée, il aurait creusé en dessous pour déposer son trésor. Impossible de vérifier ces hypothèses, n'ayant pu nous-même observer les conditions de la trouvaille.

La fouille a révélé que le dolmen a servi d'abri pendant toute l'époque historique : débris très fragmentés de vaisselle à glaçure verte ou jaune ou marron des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles et de poterie gris noir

commune. Nous avons noté plus haut la découverte de tessons de poteries gris noir tournées, à bord éversé, datables du Moyen Age (XIIIe s. ?), dans la couche qui recouvrait la dalle B, primitivement renversée vers l'extérieur et invisible. La découverte sous la dalle, une fois relevée, de tessons identiques, dont un se raccordait à un tesson précédemment exhumé, prouve que cette opération de renversement date du Moyen Age.

Un fragment de céramique tournée à pâte jaune et un autre à pâte rouge ou rose (sans doute de la sigillée claire D), trouvés, le premier, sur le tumulus, l'autre dans le couloir d'entrée, signent une fréquentation à l'époque romaine (et aussi préromaine ?).

Les documents archéologiques préhistoriques

Ils se réduisent à peu de chose. En céramique modelée, il a seulement été trouvé : deux tessons d'une petite coupe hémisphérique, à paroi fine et engobe rougeâtre de type néolithique final ou chalcolithique ; un grand tesson de vase globuleux, à pâte rouge et engobe externe noir ; un tesson de céramique fine, à pâte rose beige, de type probable campaniforme ; deux tessons d'un vase assez grand, ornés d'un cordon lisse horizontal d'où part un cordon vertical ; un certain nombre de tessons, à pâte grise ou noire, souvent érodés et atypiques.

Le matériel lithique est pratiquement absent : un petit galet de quartz, apporté par l'homme ; quelques éclats de quartz, dont il est difficile d'affirmer qu'ils proviennent d'une taille intentionnelle. Aucun silex ni objet poli. Absence totale de vestiges d'os humain ou de faune.

Conclusion

L'analyse du matériel récolté donne la mesure des outrages subis par le monument au cours des siècles. Les documents les plus significatifs sont les deux tessons à cordons lisses qui évoquent le Néolithique final de type vérazien, antérieur au Chalcolithique vrai à campaniforme. Jusqu'à présent aucun document plus ancien n'a été trouvé dans les dolmens du nord des Pyrénées, ce qui nous laisse dubitatif sur les datations plus anciennes des débuts du mégalithisme catalan, proposées par nos collègues et amis de l'autre côté de la frontière.

Jean ABÉLANET

LA TUILE DU CHAPITRE (SAINT PAUL DE FENOUILLET)

Quelques repères historiques :

Xe siècle, 906 : dépendance Bénédictine du monastère de Joucou en pays de Sault.

XIIIe siècle : la ville de Saint Paul de Fenouillet appartient au Roi de France Saint-Louis (milieu du XIIIe). Elle est administrée par le sénéchal de Carcassonne.

XIVe siècle, 1318 : L'abbaye est rattachée au diocèse d'Alet et élevée au rang de collégiale par le pape Jean XXII. L'église est agrandie.

XVIIe siècle : transformation et embellissement de l'église, construction du dôme, décor sculpté intérieur, gypseries effectuées (avant 1663) par Mr Sabatier sculpteur à Montpellier.

XVIIIe siècle, 1748 : consolidation des maçonneries du chœur. Plan et dessin de Mr Nicolas Marcilly (BN cote 23.038 feuillet 15)

1792 : Vente de l'abbaye comme bien national.

XXe siècle, 25 septembre 1989 : classement parmi les Monuments historiques.

Circonstances de la découverte :

Le 11 août 1964, le Chapitre (monument historique du XIV et XVIIe siècle) est acheté par Mme Vve Alice Bossu. A l'occasion d'une révision de la toiture, Mr Philippe Cousseran, ouvrier maçon, découvre une tuile faïtière gravée.

Texte en Occitan :

PERQUE NOU PAGOUM PAS TAILLE LES RIBAUDS DAS

CAPEILLAS TAPLA DORMOUM AN LAS FENNOS COMMO

PAURIS PARROQUIAS



1674

LE 10 DE MAY
SES FAYT

Traduction :

Pourquoi les "ribauds" de moines ne payent-ils pas d'impôts ?
Ils dorment aussi avec les femmes comme de pauvres paroissiens.
Fait le 10 mai 1674.

Ce graffiti peut-il être considéré comme une simple satire anticléricale, ou s'agit-il de l'appréciation portée par son auteur sur le comportement des chanoines du Chapitre ?

Existe-t-il des relations entre cet écrit et des faits survenus à Saint Paul de Fenouillet pendant cette période ?

Nous ferons référence à deux textes qui peuvent nous éclairer sur la vie courante au XVIIe siècle :

Extrait des délibérations consulaires du 18 mai 1681

(Archives communales de Saint Paul de Fenouillet (A.D. 66)

" ..qu'il sera fait une porte en bois pour fermer le cimetière et que les murailles du cimetière seront réparées au dépens des habitants, dans un délai de deux mois ; quatrième lieu, conformément à une autre ordonnance de visite rendue par led seigneur évêque, le 18 septembre 1678, confirmative de deux autres ordonnances de visite faites par Monseigneur l'Évêque d'Alet, l'une du vingt septième janvier 1664, l'autre du quatorze novembre 1674, on continuera la bâtisse du clocher aux dépens des habitants et on piquera la muraille du fond de l'église pour y faire une porte aux dépens des fruits prenant, lesd habitants faisant charroi et manoeuvres, le tout dans un délai d'un an ".

Extrait de " Guide historique et pittoresque des P.O."

De M. Pierre Vidal, sous-bibliothécaire de la ville de Perpignan, 1879.

Dans son écrit, Mr P. Vidal se réfère à un ouvrage de 1739 "Vie de Monsieur PAVILLON", sans nom d'auteur.

" Pas plus que les moines de l'ancienne abbaye, les chanoines du Chapitre ne brillaient en général par la pureté de leurs moeurs. Nicolas Pavillon, qui occupa le siège épiscopal d'Alet pendant une grande partie du XVIIe siècle, eut toutes les peines du monde à maintenir le bon ordre parmi eux. C'est ainsi que pendant un séjour qu'il fit à Saint Paul, il se vit obligé de faire arrêter un des chanoines qui, au vu et au su de tout le monde, avait des fréquentations scandaleuses avec une femme dont le mari s'était, pour cette raison, retiré à Carcassonne, lieu de sa naissance..."

A la suite de quoi, les amis du dit chanoine, pris de boisson, firent fort tapage devant la résidence de l'Évêque à Saint Paul et proférèrent les injures les plus grossières à son égard. Le tout se termina un dimanche devant le peuple assemblé, en présence de Monseigneur Nicolas Pavillon, par le repentir public du gentilhomme d'Axat meneur de cette expédition nocturne.

Nous formulerons quelques suggestions :

Au XVIIe siècle, peu de gens du peuple savent écrire. En outre ce texte présente une syntaxe relativement correcte. Il est l'oeuvre d'une personne ayant une certaine instruction.

Il a été gravé sur la tuile avant cuisson, c'est peut-être un signe de préméditation. Plusieurs personnes étaient-elles dans le secret ? Le ou

les protagonistes ont pris des risques en mettant en cause les chanoines du Chapitre.

Nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un acte gratuit, il reflète peut-être un sentiment de lassitude. Son auteur est-il alors le porte-parole d'une population accablée de taxes par le clergé, obligée d'effectuer de nombreux travaux pour son compte, excédée par les écarts de conduite de ces chanoines ?

Bibliographie :

A. Bayrou - Fenouillèdes, Diocèse d'Alet (1980)

L. Bayrou - Recherches sur le Chapitre

Yvette Carboneil-Lamothe - Inventaire des biens du Chapitre de Saint Paul de Fenouillet

P. Vidal - Guide Historique et Pittoresque des P.O. (1879)

Archives des P. O. - Archives communales de Saint Paul de Fenouillet

Bibliothèque Nationale - dessin de Nicolas Marcilly (plan du Chapitre en 1748)

Association FORUM

SOUTENANCE DE THÈSE

Le 13 Janvier 1994, à l'Université de Perpignan, **Michel MARTZLUFF** soutiendra sa thèse de doctorat intitulée :

"Filiations et mutations des industries lithiques au début de l'Holocène dans les Pyrénées Catalanes"

Directeur de thèse : J. GUILAINE

Rapporteurs : J-M FULLOLA et M. BARBAZA

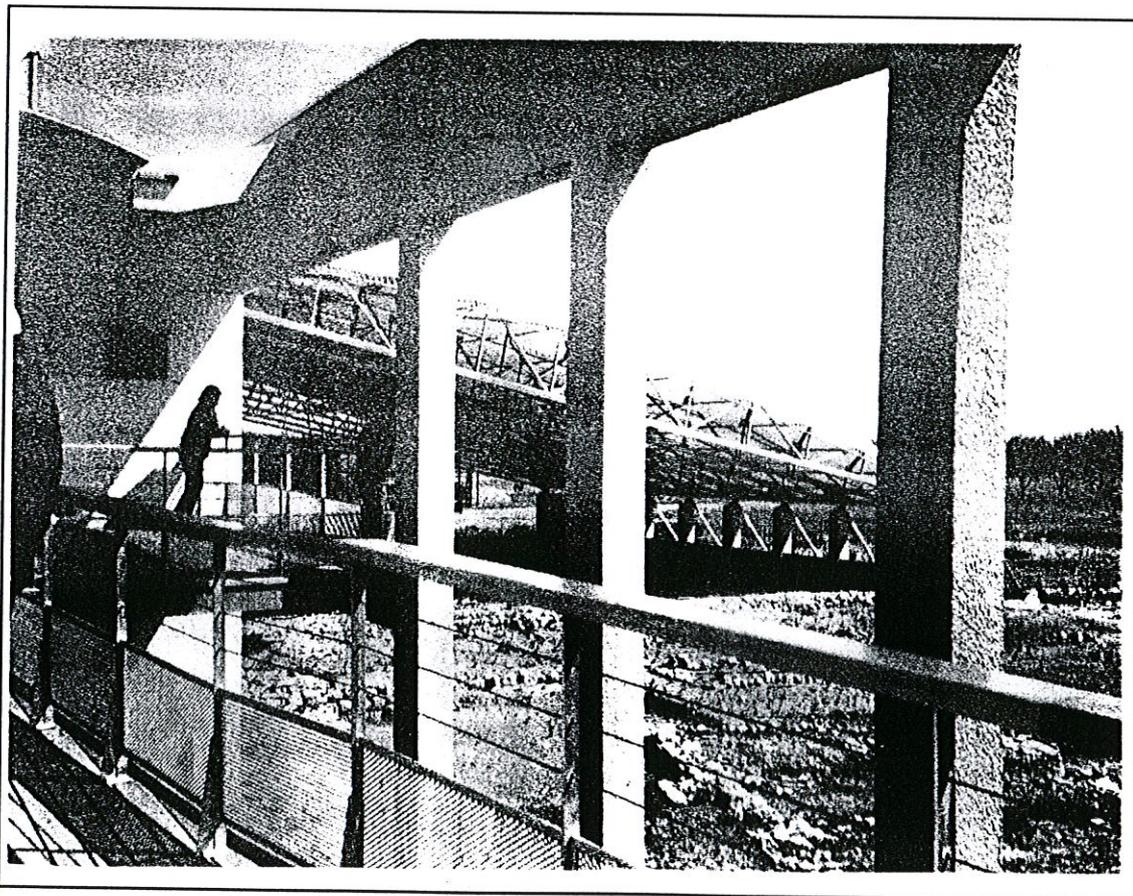
La soutenance est publique.

COMPTE-RENDUS DE SORTIES

Le 4 avril 93 : Sallèles d'Aude et Béziers

Voyage hors programme, fixé entre une conférence sur l'art paléolithique de Carole Rivencq et l'extraordinaire exposé sur le village néolithique de Charavine d'Aimé Bocquet. La sortie languedocienne a eu un indéniable succès : bus plein... bon signe pour les organisateurs !

Notre première étape fut Sallèles d'Aude, petite ville traversée par l'agréable canal de la Robine. C'est un très intéressant site archéologique gallo-romain, fouillé depuis une vingtaine d'années et qui a livré une énorme quantité de poteries et a permis une étude des procédés de fabrication et de cuisson des poteries communes (briques, pesons, lampes, tuiles, pots, vases et amphores) et leur évolution pendant trois siècles.



Musée de Sallèles d'Aude

De l'entrée du musée, on domine les vestiges des ateliers de potier d'époque romaine

Les membres de l'A.A.P.O. avaient eu le plaisir, il y a quelques années, d'assister à une conférence sur ces fouilles, faite par Michel Perron d'Arc et c'est bien sûr guidés par ce dernier que nous fîmes la visite de ce tout nouveau musée de site, inauguré en début d'année.

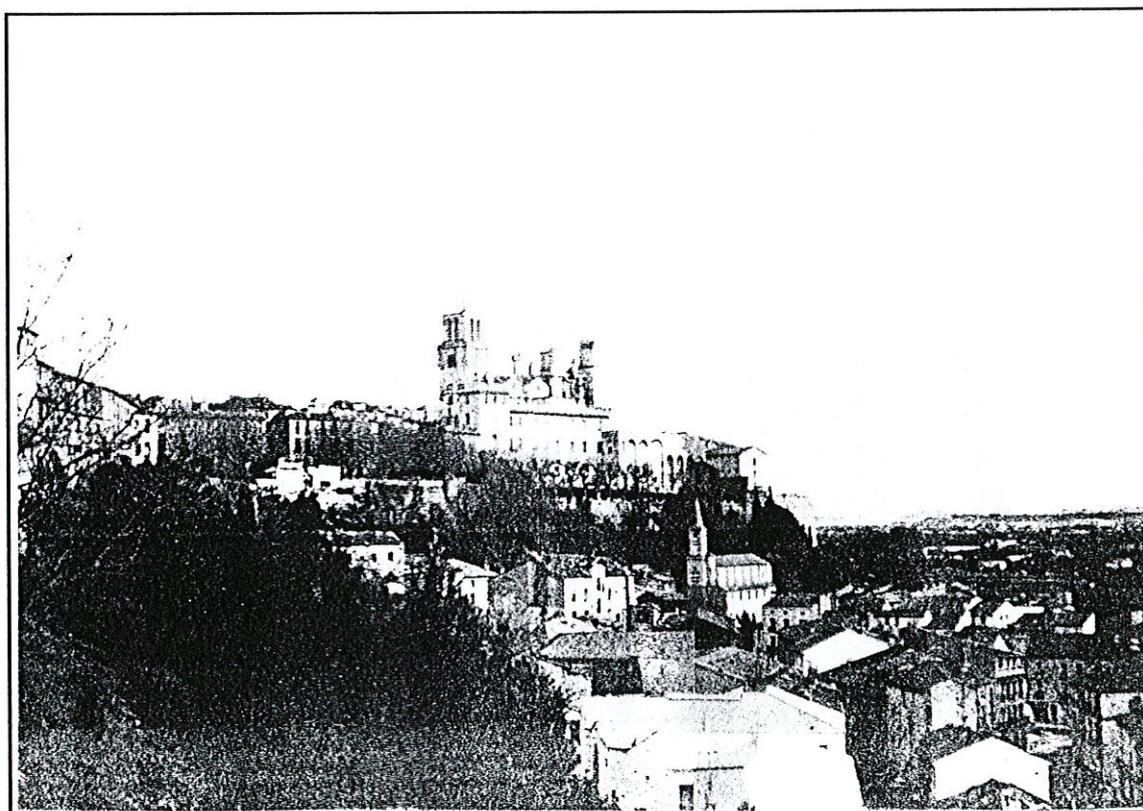
Remarquable musée dominant le champ de fouilles, avec des passerelles surplombant les vestiges des fours dégagés et contenant de multiples vitrines, maquette et cartes. Des panneaux explicatifs d'un grand intérêt, tant pour l'archéologue averti que pour le grand public, jalonnent l'exposition.

La vitrine présentant les marques de potiers a eu autant de succès que l'émouvante présentation des empreintes de pas d'animaux sauvages ou domestiques ayant piétiné les tuiles crues exposées au séchage.

Les voyages formant la jeunesse et ouvrant l'appétit (le vent plus que frisquet aussi...), toute la troupe se mit à saucissonner allègrement à l'entrée ensoleillée du Musée ; on entendit quelques "plops" de bouchons... Il fallait bien se réchauffer et ce fut fait grâce au vin de Bélesta fourni par Lucien Bayrou et à celui du Fenouillèdes.

Pause café...

Nous arrivons à Béziers. Visite du musée Saint Jacques, libre et par petits groupes.



Vue générale de Béziers et de la cathédrale Saint Nazaire

Importantes collections archéologiques appréciées de tous, superbe vitrine d'intailles. Les dames apprécient particulièrement !

Notre président, J.P. Comps, se taille un grand succès d'"audimat" devant les panneaux concernant la cadastration romaine.

A la sortie du Musée, notre guide nous attend pour entamer une visite du Béziers médiéval : église Saint Jacques dans laquelle nous admirons l'abside à cinq pans du XIIe siècle, sous un grand vent n'ayant rien à envier à notre tramontane. (attention Cyr, le chapeau, enfoncez-le !)

Nous irons ensuite admirer la cathédrale Saint Nazaire, son cloître et son jardin de l'évêché surplombant l'Orb.



Église de la Madeleine à Béziers
Vue de l'arc dissymétrique

Une balade à travers les petites rues ayant conservé de beaux témoignages de l'architecture et de l'histoire locale mènera nos pas devant l'église de la Madeleine, édifice roman modifié à l'époque gothique, comme en témoigne un curieux arc dissymétrique.

Retour par les allées Paul Riquet, toujours aussi agréables ; le bus attend les excursionnistes de l'A.A.P.O. Pressons !

Jean-Pierre, dis, c'est quand la prochaine sortie ?

B. et C. Doutres

Sortie de l'Association en Fenouillèdes, juin 93

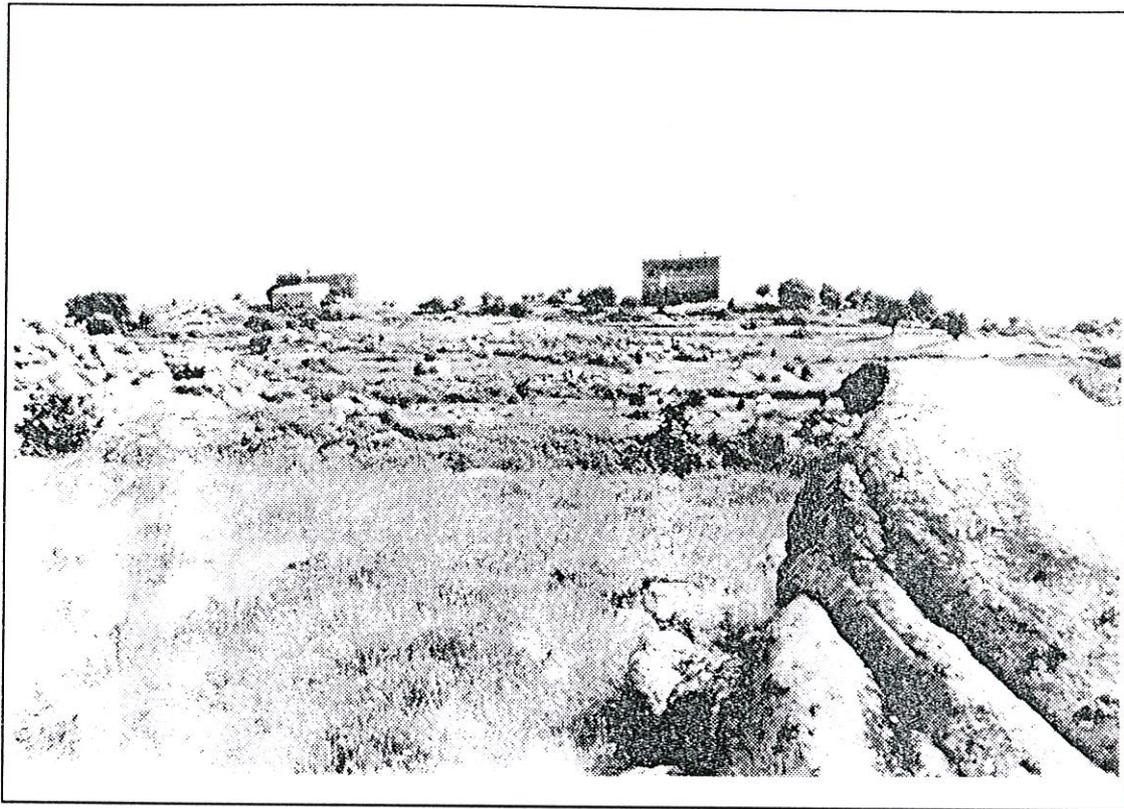
C'est dans la haute vallée de la Désix, dans le canton de Sournia, que l'excursion a eu lieu.

Ce secteur du Fenouillèdes possède de nombreux témoins de notre passé qui sont en général peu connus. Ils appartiennent surtout à l'époque médiévale si on excepte l'oppidum barré du Mur des Maures sur l'arête calcaire qui domine la trouée de la Désix à Roquevert.

L'excursion a débuté par une visite de Trévillach pour une rapide reconnaissance du village et un arrêt sur la place de l'église où un quintar est remis. Cet élément de pressoir en granit local, récupéré lors de la démolition d'un pâté de vieilles bâtisses, est le quatrième spécimen connu dans notre département.

Le groupe s'est ensuite dirigé vers le col des Alzinas pour gagner le plateau de Séquerre. Cette étendue de landes envahie par le ciste de Montpellier en pleine floraison ce jour-là, fut de tous temps dévolue à la culture du seigle et à l'élevage du mouton et de la chèvre.

Du village, il ne reste que des amas informes de pierres à l'emplacement des maisons. L'église, très dégradée, victime de pillages, a perdu depuis longtemps les parements en pierre de taille de sa porte d'entrée et l'escalier de sa tribune. Récemment les éléments d'une fenêtre ont été arrachés. La grange fortifiée a encore belle allure avec ses piliers élancés qui soutenaient la toiture aujourd'hui disparue. On note toutefois devant le portail d'entrée, la présence incongrue d'un étalage de béton et un pavage en auto-bloquants. Ce n'est pas sans surprise que nous avons pu constater que la mode du pavé rose qui fait fureur dans les aménagements des villages du Conflent, du Roussillon et autres lieux, manifeste son mauvais goût dans un endroit aussi reculé.



Le plateau de Séquerre

A droite la grange fortifiée, à gauche l'église masquée par un cortal

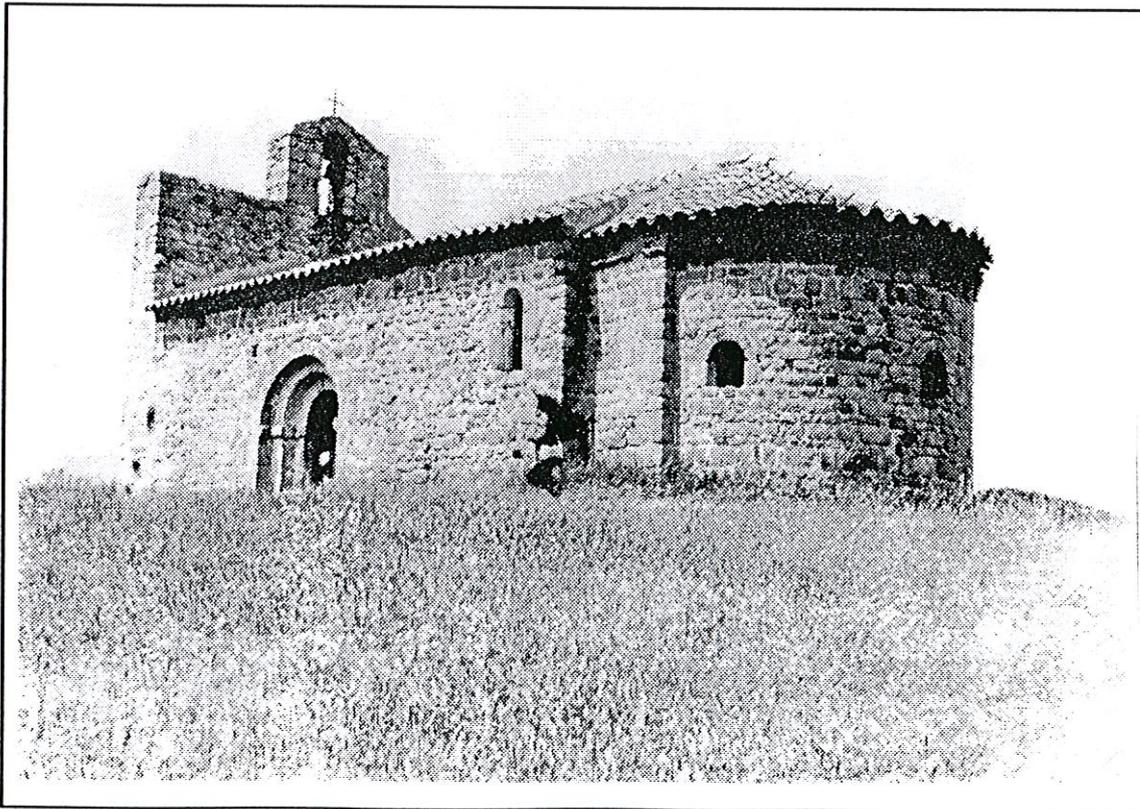
Le groupe a négligé, faute de temps, la visite de la vieille ferme de Palmes et du dolmen de l'Eygassier à l'extrémité ouest du plateau pour gagner, par la route qui serpente au flanc du ravin de Rapane, la trouée de Roquevert. Une courte halte près du vieux pont qui enjambe la Désix, nous permet d'apprécier le pittoresque du site et de reconnaître les ruines du vieux château de Roquevert, protection d'un village aujourd'hui disparu. Une tour à signaux perchée sur un piton calcaire assurait la liaison entre Séquerre et la tour de Prats de Sournia.

Le repas de midi sera pris dans la commune de Sournia, près de la chapelle pré-romane de Saint Michel. L'église comporte une nef primitive datant du IXe ou Xe siècle et un collatéral ajouté au XIe siècle. Elle garde encore des ouvertures en arc outrepassé. La restauration récente a outrageusement utilisé le béton et une inscription vengeresse à la craie, sur l'abside, traduit l'indignation d'un visiteur.

Le groupe quitte ensuite les bords de la Désix pour rejoindre le plateau de Corbos à quelques minutes. La ferme conserve dans ses bâtiments les ruines d'une petite chapelle avec une ouverture en arc outrepassé. On remarque à l'Est, sur un rocher, les ruines d'une fortification. Corbos, cité en 1011, appartient à la famille de Corbons dont plusieurs membres furent templiers.



Le château d'Arsa Xe siècle
Le donjon sur un chaos granitique

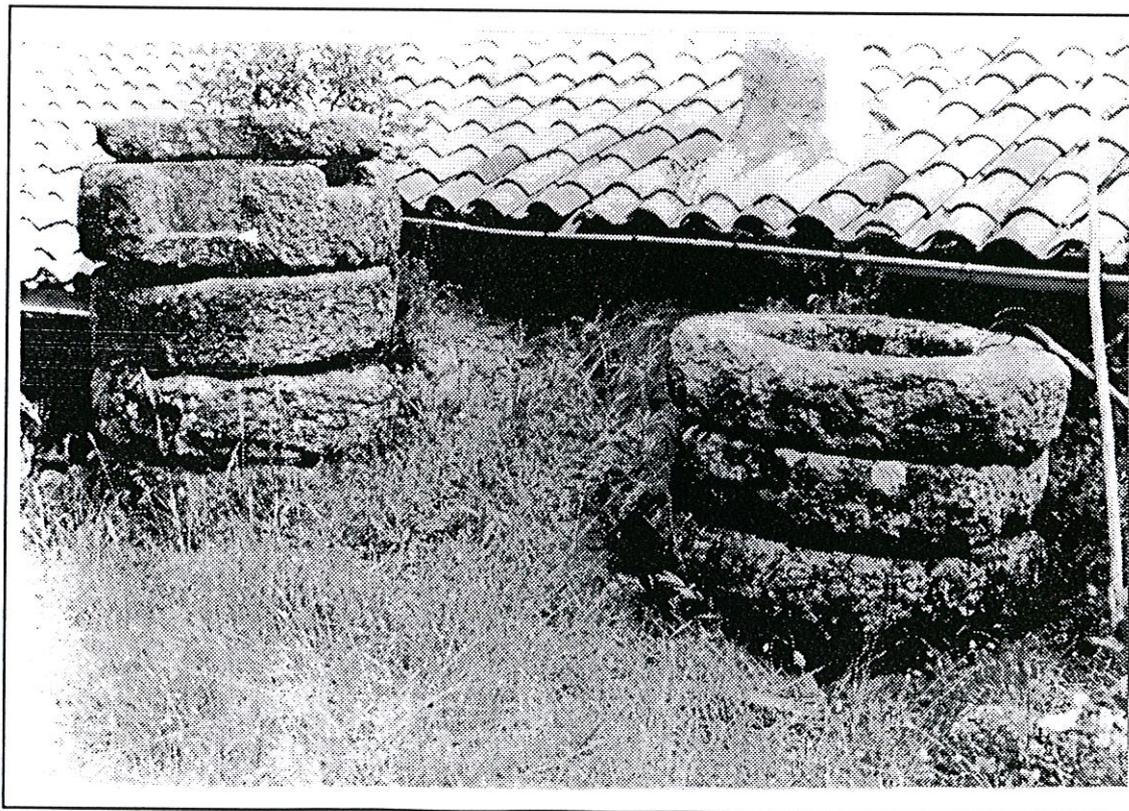


La chapelle romane Saint Laurent d'Arsa, XIIe siècle

Arsa, l'étape suivante, est à moins d'un kilomètre. Anciennement villa Arcanis, cité en 1011, le domaine fut la propriété du monastère Saint Pierre de Fenollet. Le château du XIIIe siècle érige son donjon ruiné sur un chaos granitique utilisant au mieux le relief naturel pour renforcer la défense. Il conserve encore un pan de muraille de l'enceinte. Le reste a servi de carrière pour la construction des fermes attenantes. De son histoire nous ne connaissons qu'un épisode : il fut occupé par les routiers pendant la guerre de Cent Ans.

La visite des ruines est écourtée pour gagner la chapelle située à quelques centaines de mètres à l'ouest. Elle est dédiée à Saint Laurent et date du XIIe siècle. Cette belle église romane est construite en pierres de taille patinées par le soleil. Les éléments décoratifs de l'abside se corrodent et s'effritent aux intempéries.

Les excursionnistes regagnent ensuite Rabouillet pour visiter le moulin de Cribeyllas ; niché au bord de la Désix, près d'une cascade, il conserve encore son bassin de retenue fermé par des meules usées. Sous ce bassin, deux conduits verticaux en lourdes couronnes de granit menaient les eaux en chute forcée sur le mécanisme. Ce dispositif est unique en Roussillon.



Le moulin de Cribeyllas à Rabouillet
Les puits d'amenée d'eau en couronnes de granite

Le circuit sera bouclé par le retour sur Sournia avec une visite au Castellat. Le site remonte au très Haut Moyen Age. Sur l'arête terminale du sommet, subsistent les soubassements, maçonnés à la chaux, du château. Sur la pente, les pierres signalent l'emplacement des maisons du village.

C'est là que se termine l'excursion. Elle a permis de faire connaissance, en une journée, avec le patrimoine de la haute vallée de la Désix. Bien sûr, il reste encore d'autres curiosités historiques ou naturelles qui auraient mérité notre attention. Ce sera pour une autre fois !

Yves Blaize

ASSOCIATION ARCHÉOLOGIQUE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET SORTIES
POUR L'ANNÉE 1994

15 Janvier	La reconstitution des anciens paysages à partir des images SPOT, par Max GUY
19 Février	Le feu : archéologie et pratiques, par André MAZIÈRES
26 Mars	Habitats et nécropoles de l'âge du fer dans l'Aude, par Guy RANCOULE
16 Avril	Fouilles récentes à Ampurias, par Enric SAN MARTI
28 Mai	L'habitat médiéval de la vallée de la Massane, par André CONSTANT
Dim. 12 Juin	Excursion dans l'Aude, à Mailhac (site de la fin de l'âge du bronze et début de l'âge du fer) et Lastours (châteaux médiévaux)
15 Octobre et 19 Novembre	Réunions de rentrée : présentation des recherches effectuées dans les P-O au cours de l'année 1994
17 Décembre	Assemblée Générale de l'association

<p style="text-align: center;">COMPOSITION DU BUREAU et DU CONSEIL D'ADMINISTRATION (au 30/11/93)</p>
--

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-Présidente	Annie PEZIN
Secrétaire	Patricia PONS
Secrétaire-Adjoint	Alain VIGNAUD
Trésorier	Jérôme KOTARBA
Trésorier-Adjoint	Patrice ALESSANDRI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. ABELANET Jean, Responsable du Dépôt Archéologique Départemental
- M. le Directeur Régional de l'Archéologie Sous-Marine
- Mme CARBONELL-LAMOTHE, Conservatrice des Antiquit. et Objets d'Art
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. BAYROU Lucien, pour le Directeur du Service Déptal. d'Architecture

Membres élus

ALESSANDRI Patrice
BLAIZE Yves
CASTELLVI Georges
CLAUSTRE Françoise
COMPS Jean-Pierre
DESCAMPS Cyr
DOUTRES Bernard
KOTARBA Jérôme
MARTZLUFF Michel
PEZIN Annie
PONS Patricia
PORRA Valérie
VIGNAUD Alain

